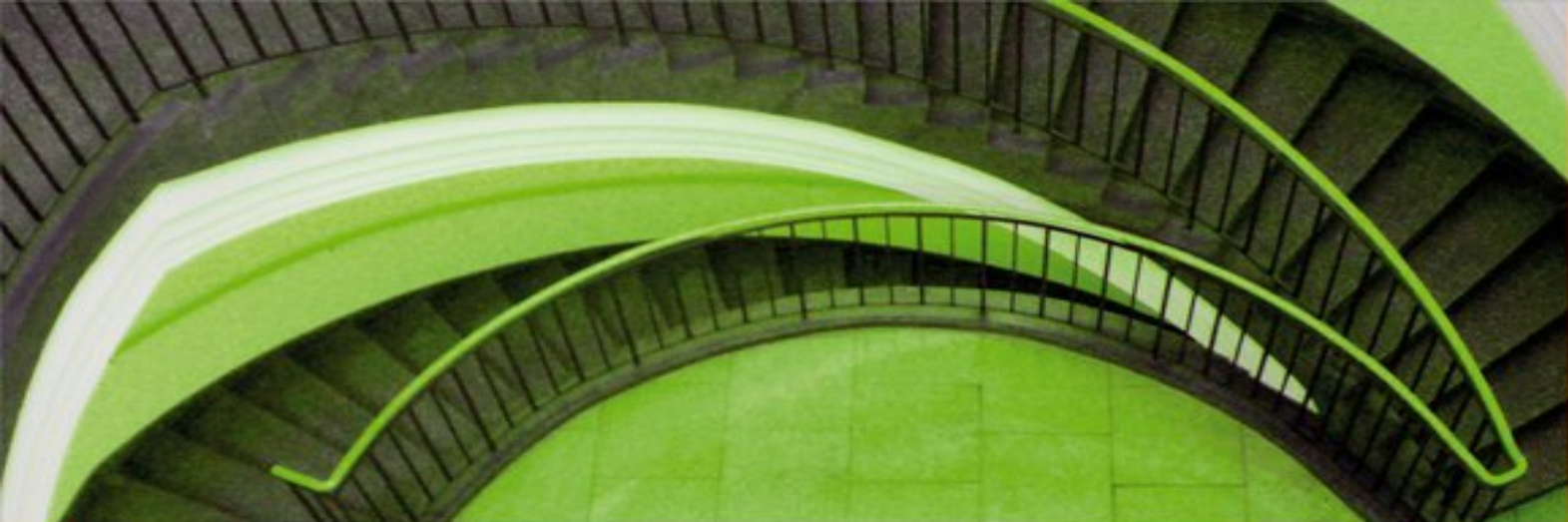




Gary Victor
Le sang et la mer

Vents d'ailleurs

Gary Victor

Né à Port-au-Prince, Gary Victor est le romancier haïtien le plus lu dans son pays, notamment par la jeunesse haïtienne. Outre son travail d'écriture, il est aussi scénariste pour la radio, la télévision et le cinéma. Ses créations explorent sans complaisance aucune le mal-être haïtien pour tenter de trouver le moyen de sortir du cycle de la misère et de la violence. Il a obtenu le prix du Livre insulaire pour *À l'angle des rues parallèles*, le prix RFO pour *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin* et le prix Caraïbe de l'Adelf pour *Les Cloches de La Brésilienne*.

OceanofPDF.com

Du même auteur

La Piste des sortilèges, 2002.

À l'angle des rues parallèles, 2003. **Prix du Livre insulaire.**

Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin, 2004. **Prix RFO.**

Le Diable dans un thé à la citronnelle, 2005.

« La page blanche de la colonisation »,
in Dernières Nouvelles du colonialisme, 2006.

Les Cloches de La Brésilienne, 2006. **Prix Caraïbe de l'Adelf.**

Clair de manbo, 2007.

Banal Oubli, 2009.

Présentation

Où naissent les rêves des jeunes filles ? Hérodiane, orpheline, vivant à *Paradi*, un bidonville de Port-au-Prince, rêve du prince charmant à la peau claire et aux yeux bleus. Est-ce parce qu'une religieuse lui a lancé sur un ton haineux : « Noire comme tu es, comment veux-tu que Jésus t'aime ? » ou parce que Estevèl, son frère adoré, salué à sa naissance par l'écume d'une vague de mer, s'adonne à d'autres plaisirs ? Le rêve s'incarne en Yvan, riche mulâtre d'une des grandes fortunes du pays, et se révélera un cauchemar quand Hérodiane commencera à découvrir l'envers des mythes et des discours. Si les âmes corrompues des vivants peuvent faire basculer les cœurs fragiles dans l'enfer sur terre, les rêves brisés des jeunes filles créent l'espoir d'un autre avenir.

Gary Victor révisé ici le rêve du prince charmant avec la maestria qu'on lui connaît. Comment, dans cette société perverse et corrompue, dans cet univers où les plus riches asservissent encore et toujours les plus pauvres, les jeunes filles peuvent venger le monde ?

Gary Victor

Le sang et la mer

Vents d'ailleurs

OceanofPDF.com

Le lecteur trouvera un lexique à la fin de l'ouvrage.

Édition : Jutta Hepke & Gilles Colleu

Corrections : Anne Dellenbach-Pesqué

Conception et réalisation : Vents d'ailleurs

ePub : www.isako.com

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

ISBN : 978-2-36413-014-2

© Vents d'ailleurs / Ici & ailleurs, 2010

info@ventsdailleurs.com

www.ventsdailleurs.com

OceanofPDF.com

*Mes remerciements à mon ami Gérard Borne
dont l'attention et le soutien m'ont permis de me consacrer,
en des moments difficiles, à l'écriture de ce roman.*

OceanofPDF.com

*La nuit où tu navigues n'aura-t-elle point son île,
son rivage ?*

Saint-John Perse

OceanofPDF.com

La nuit où le sang a jailli de mon ventre, j'ai rêvé de la mer marchant sur terre, telle une multitude de moutons dont la toison était l'écume blanchâtre des vagues venant battre en cadence les rochers dans la baie de Saint-Jean. J'ai vu la mer passer par-dessus les cocotiers malades du rivage, traverser avec précaution le village en prenant soin de ne pas piétiner les cases presque brûlées par le souffle du dernier cyclone, s'attarder dans le vieux cimetière où reposaient, dans le même caveau, comme ils l'avaient tant de fois souhaité, mon père et ma mère, puis prendre place dans un grand camion qui me rappela, tout d'abord, celui que nous avions pris, mon frère et moi, pour nous rendre à Port-au-Prince. Mais ce camion, je me rendis compte bien vite dans le rêve qu'il était vide, se déplaçait sans chauffeur, avait finalement pris la forme d'un grand requin dont les nageoires étaient peintes d'arc-en-ciel. La mer s'étonna de l'immonde étalage de la misère des hommes aux contreforts des montagnes au sud de Port-au-Prince. Je crois que je l'ai empêchée de causer l'irréparable, car il lui suffisait d'une pichenette pour que toutes ces mesures se détachent du sol comme des tiques sur la peau d'un chien malade. La mer ne s'est pas trop attardée finalement à observer la ville sous toutes ses coutures. Sa course était rythmée par le sang qui coulait de ma plaie intérieure, par cette douleur que les battements de mon cœur ravivaient à chaque fois. La mer a atteint le sommet d'une montagne dénudée. Ici, je n'ai plus mémoire de la suite de cette divagation onirique. Peut-être, dans mon sommeil, ai-je perdu connaissance.



— Je vais chercher Yvan, dit mon frère Estevèl en m'étreignant les mains.

Je lis de l'anxiété dans son regard. Il fait un effort certain pour ne pas laisser les larmes assombrir son beau visage dont la mer a sans doute contribué à sculpter ces traits trop fins pour être une simple conséquence d'un hasard génétique. Ses mains, moites, tremblent. Je comprends ce qu'il doit ressentir en ce moment. Yvan ne répond pas à mes nombreux appels. À son téléphone portable, on n'obtient que sa messagerie. Je vais peut-être mourir et mon frère se reproche déjà de n'avoir pu me protéger comme il avait promis de le faire sur le lit de mort de notre mère. Estevèl m'aime plus qu'un frère devrait aimer une sœur. Quelques heures après que j'étais revenue de chez ce médecin où Yvan m'avait emmenée pour que je puisse avorter, la douleur a annoncé le sang qui s'est mis à couler. Si j'ai tenu jusqu'à présent, c'est grâce aux attentions d'Estevèl.

— Je vais chercher Yvan, insiste mon frère en me serrant les mains si fort qu'il me fait mal.

— Il va venir, je tente de le rassurer.

Il lâche mes mains pour prendre le téléphone à côté de moi. Il compose le numéro. J'entends par le haut-parleur qu'il a activé la voix robotisée informant que je ne dispose pas de crédit d'appel.

— On n'a plus d'argent pour acheter une carte de recharge, dit Estevèl d'une voix blanche.

Avec le peu d'argent qu'il nous restait, il était allé m'acheter des comprimés contre la douleur.

— J'ai laissé assez de messages, dis-je à Estevèl. Il va venir.

Je sais que mon frère ne comprend pas mon obstination à m'attacher à Yvan. Yvan qui m'a fait tant découvrir. Le paradis et l'enfer ! La vérité et le mensonge ! Et surtout l'envers du mythe ! Ce mythe qui était souvent le sujet des sermons du pasteur Modeste sur ce pays qui était à nous et que nous avaient fondé nos ancêtres les esclaves noirs.

— Tu as de la fièvre, remarque Estevèl en me touchant le front du dos de la main.

Il cherche un morceau de tissu. Il y a un tas de tissus souillés de mon sang, jetés sur le sol nu à côté de mon lit, près du vase où, dans

mes urines, on voit nager des caillots de sang. Il prend un tee-shirt à lui qu'il va tremper dans de l'eau froide pour tamponner mon front et mes tempes.

— Je ne te laisserai pas mourir, petite sœur, souffle-t-il en maîtrisant un sanglot dans sa voix.

J'essaie un sourire. La douleur anesthésie mon corps et mon âme. Je ne peux plus savoir si un ordre de mon cerveau aboutira au muscle désiré. J'entends avec une acuité surprenante le brouhaha du bidonville suspendu à ce flanc de montagne, le halètement fatigué des camions en mauvais état qui transportent le sable qu'on extrait de la montagne jusqu'à la transformer en une enveloppe vide qui s'effondrera un jour en éteignant des vies comme une brise annihile la flamme d'une bougie. Je perçois les voix d'écoliers qui récitent en litanie, à la lueur des lampes à kérosène, les leçons que les professeurs les somment d'apprendre par cœur, le sermon hystérique d'un pasteur, entrecoupé des jappements à l'unisson de ses fidèles, des fragments de discussions d'ivrognes, de joueurs de dominos et de bésigue, de joueurs de borlette*, de propriétaires de coqs de combat, des esclandres de couples incapables désormais de vivre ensemble, mais dont les habitudes communes sont des parachutes pour ralentir les turbulences de cette chute dans le gouffre du quotidien dévoreur d'âmes, les grincements des matelas et des sommiers venus des décharges de Miami, sur lesquels des corps fatigués, exténués luttent sauvagement pour une jouissance en parallèle, jouissance si fugace qu'elle ne peut être qu'imaginaire. Je voudrais entendre le chant de la mer de mon village natal. Mais ne me parviennent que les notes lointaines, rauques et glauques d'une musique de konpa* direct fusant d'une discothèque à l'insonorisation insuffisante.

— J'ai soif, dis-je à mon frère.

Sans un mot, il va prendre une louche dans un canari pour me remplir d'eau un verre.

— Il faudra qu'on quitte ce quartier, fait Estevèl. On a trop de difficultés ici pour trouver même de l'eau.

— Nous n'avons pas d'argent, je lui rappelle.

Estevèl laisse échapper un rire où il est facile de percevoir une douleur, une rage, une désillusion. Je sais que c'est moi la raison de cette douleur, de cette rage, de cette désillusion. Lui, il a toujours été ce à quoi je l'ai toujours comparé. Ce monolithe à la forme presque humaine, comme une sculpture laissée là par un peuple inconnu et que la mer a, au fil des siècles, érodée, et qui se dresse à l'entrée du chenal permettant de passer la barrière de corail dans la baie de Saint-Jean. Estevèl garde toujours son calme, ne dévie jamais de la route qu'il s'est tracée. Il sait qu'il doit travailler dur, donner son sang à cette terre pour pouvoir espérer, un jour, laper sa goutte de ciel. Moi, j'avais cru pouvoir aller plus vite. Nous, les femmes, sommes arrivées, pour notre malheur parfois, à considérer comme normal, obligatoire même, un chemin pavé de briques cuites au feu de l'enfer.

La sonnerie du téléphone nous fait sursauter. Je n'ai pas la force d'allonger le bras. Estevèl prend l'appareil. Quand il fait comprendre, avec une voix à l'énervement manifeste, qu'on s'est trompé de numéro, je me sens ficelée par une main froide et hostile.

— S'il ne répond pas, j'irai le voir, m'avertit Estevèl.

— Tu sais bien que tu ne pourras pas, je lui rappelle.

— S'il ne t'emmène pas voir un médecin, tu vas mourir. Tu as déjà perdu trop de sang. Je n'ai pas d'argent pour te conduire à l'hôpital, petite sœur. Il nous faut une voiture. Il n'y a personne dans ce quartier pour nous aider.

— Je ne veux pas que tu en parles à quelqu'un dans ce quartier, j'insiste.

Estevèl sait la raison de mon mal. Mais je ne veux surtout pas que les commères du quartier devinent la vérité. Surtout pas madame Dulciné en qui, au début, j'avais cru trouver une seconde mère, jusqu'au jour où j'ai compris qu'elle envoyait ses filles se prostituer dans les rues. Sa thèse était que, passé l'âge de la puberté, une fille se devait de s'engager dans la lutte pour la survie en se servant des armes dont la nature l'avait dotée pour que les désirs toujours peu

contrôlés des mâles puissent les dépouiller indistinctement du fruit de leur labeur ou de leurs prébendes.

— Qu'est-ce qui s'est passé entre Yvan et toi ? me demande Estevèl.

Il me regarde droit dans les yeux.

— Si tu m'as caché quelque chose, c'est le moment de me le dire, petite sœur. Rappelle-toi ce que notre mère nous a dit. Je me dois de prendre soin de toi. Toi, tu dois m'obéir ; me faire confiance. Tu es tout ce que j'ai. Si quelqu'un te fait du mal, je le tuerai.

— Ne dis pas une chose pareille ! je lui lance, choquée. Dieu, seul, a le pouvoir de donner la vie. Qui sommes-nous pour l'ôter ?

Je prends conscience de l'absurdité de mes paroles. L'homme que j'aime avait décidé que je ne pouvais pas garder dans mes entrailles le petit être, fruit de notre amour. « C'est encore trop tôt, avait-il dit. Tu connais les préjugés de ma famille. Cheminons lentement et elle t'acceptera parce que je t'aime. » Je veux, rageusement, m'extraire de ce traquenard dans lequel je me suis engouffrée. J'évite les regards de mon frère. Bien sûr que je ne lui avais pas tout dit. Seulement l'essentiel. J'étais enceinte. J'avais prétendu qu'Yvan, le père, tenait à cet enfant alors que moi, je ne voulais pas de cette grossesse, car je désirais, avant tout, terminer mes études. Je ne crois pas cependant qu'Estevèl ait cru à mes mensonges. Je le connais trop bien.

— Tout va bien se passer, Estevèl, j'insiste. Calme-toi. Ce n'est qu'une petite complication. Demain, on ira à l'hôpital.

— Il aurait dû répondre, rugit Estevèl. Je ne fais pas confiance à Yvan. Je n'aurais jamais dû t'écouter. Jamais !

J'essaie de ralentir le rythme de ma respiration. Je veux penser qu'Yvan va venir, alors qu'au fond de moi, je sens... non... je devine qu'il m'a abandonnée. Est-ce que j'espère un soudain revirement de sa part ? Va-t-il se rappeler dans sa chair, dans son âme tout l'amour que je lui ai donné ? Mais m'a-t-il vraiment aimée ? Ai-je été pour lui seulement une « belle bête », comme son ignoble personnage d'oncle m'a qualifiée un soir ? Je fixe mon regard sur la flamme de

la bougie plantée au milieu d'une assiette en faïence posée sur l'unique table de la chambrette qui nous sert de logis. Je suis allongée sur le lit acheté par mon frère avec l'argent de ses premières économies, lui se contentant de la natte sur laquelle nous reposions auparavant nos corps fatigués. Un petit meuble est poussé contre le mur non crépi. Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas les couverts, les nappes qui se trouvent à l'intérieur, tous ces cadeaux d'Yvan qui ne servent pas à grand-chose, car Estevèl et moi nous ne recevons jamais personne. Ce sont les livres que j'ai empilés dessus. J'en ai une bonne centaine. La dizaine d'ouvrages que la mère supérieure du collège de la Résurrection, sœur Marie-Francine, m'avait offerts en récompense de mon intérêt pour la bibliothèque du collège que je fréquentais assidûment à Saint-Jean, mon village, avec comme résultat des notes remarquables en rédaction française. Une collection complète en format de poche des romans de Jules Verne. Je m'étais procuré les autres livres chez quelques bouquinistes qui étalaient leurs ouvrages sur les trottoirs du centre-ville. Bobby, l'un d'eux, amoureux de moi, m'offrait régulièrement des livres qu'il m'envoyait par Estevèl, son ami. Grâce à lui, j'avais découvert des auteurs haïtiens comme Jacques Stephen Alexis, Jacques Roumain, René Depestre, Edris Saint-Amand, René Philoctète et des auteurs étrangers comme Chester Himes, Guy des Cars, Barbara Cartland, Michel Zévaco, Saint-John Perse, etc. Avec Bobby j'aurais pu construire un pont au-dessus de la grande brèche de mon enfance pour tenter de refaçonner un monde et essayer de découvrir les mystères contenus dans les tranches de mon frère. Mais il y avait Yvan. Yvan avec ses yeux bleus ! Sa peau presque blanche ! Comme mon prince charmant ! Comme Jésus ! Yvan avec sa voix ensorcelante. Yvan avec cette violence mystérieuse que je devinais en lui, violence qui me terrassait délicieusement lors de ses étreintes, mais qui avait failli une nuit, ne fût-ce mon intervention, s'abattre sur un enfant de la rue. Yvan qui ne comprenait pourtant rien à ma passion pour la lecture. Passion qui me permettait de m'extraire, le temps d'un voyage à travers les pages d'un livre, de

l'enfer de *Paradi*, de l'ambiance fausse et carcérale de Pétion-Ville, du chaos et de la crasse de Port-au-Prince.



J'aperçois, dans une sorte de brume blanche, Estevèl qui se baisse pour ramasser les tissus ensanglantés. Son visage reste de marbre pendant qu'il œuvre ainsi pour donner à notre logis un semblant de normalité en cette nuit où je me vide de mon sang, où je peux rendre l'âme à n'importe quel moment. Je m'étonne à peine du fait qu'il n'ait aucune réticence, aucune hésitation à toucher à mon sang. J'ai toujours senti que nous, les femmes, avons un rapport plus intime avec le corps que les hommes. Ce n'est pas, ainsi qu'on peut faussement le penser, parce que nous nous préoccupons beaucoup plus de notre aspect corporel. C'est parce que, très tôt, nous avons appris à voir notre vie se dérouler au rythme de cet écoulement intime, ce sang qui s'extraît de nous à chaque lune, que nous avons appris à regarder, à toucher, à humer même. Le sang de nos menstrues est notre lien avec le ciel, avec la terre, avec ce monde intérieur qui fait si souvent peur aux hommes.

Ainsi, voir Estevèl avec mon sang dans ses mains me rappelle cet instant qui a sans doute jeté entre lui et moi cette traverse que la mort ne pourra certainement pas ébranler. J'avais dix ans. Je dormais seule dans mon lit que nos parents, tout comme celui d'Estevèl, avaient prudemment éloigné de la fenêtre pour le placer au bout de la chambre, juste sous un grand portrait du Christ offert par le pasteur Modeste à tous les fidèles de l'Église des Enfants de la Nouvelle Arche. Ma mère, alors, se trouvait à Marigot. Elle y avait été emmenée par une amie dans un dispensaire où des médecins cubains prodiguaient gratuitement des soins. Les premiers symptômes de la tuberculose qui devait l'emporter quelques années plus tard venaient d'apparaître. Je m'étais réveillée, ce matin-là, avec la sensation gênante, poisseuse d'une humidité entre mes

cuisses. Je ne mouillais cependant jamais ma couche en dormant. Quand je regardai, je vis ma culotte tachetée de sang, une souillure bien visible sur le drap. Je fus épouvantée. Personne, même ma mère, ne m'avait avertie qu'un jour la lune se mettrait à rythmer ma vie. Aucune femme de ma famille, du côté paternel tout comme du côté maternel, n'avait vu arriver le sang à cet âge. On ne pouvait donc pas penser que ma « croissance » se ferait aussi tôt. Recroquevillée dans mon lit, j'étais terrorisée. Je ne pouvais pas, sans réveiller mon frère, faire appel à mon père qui, de toute manière, était parti dès l'aube aux champs. Mon père, je ne faisais que le saluer à la maison. Il entrait, sortait, donnait ses ordres, faisait la prière du soir avant que nous nous endormions ; c'était tout. Moi, en tant que fille, je n'existais que très peu à ses yeux. Il ne voyait qu'Estevèl, qu'il emmenait souvent avec lui, soit à la pêche au large dans son canot muni d'un moteur que lui avait prêté la coopérative, soit sur les terres qu'il possédait sur le versant intérieur de la montagne, terres convoitées, nous devrions l'apprendre par la suite, par un sénateur influent du parti au pouvoir, sénateur qui allait devenir président du Sénat de la République.

Mes pleurs, le claquement de mes dents réveillèrent Estevèl. Il me vit réfugiée ainsi dans un coin du lit, fixant, terrorisée, la tache de sang là où mon petit corps avait laissé son empreinte. Il comprit aussitôt, car il vint vers moi pour me forcer à écarter les jambes. Puis il sourit, secoua la tête et déposa un baiser sur mon front.

— Ce n'est rien, petite sœur. Tu es une femme maintenant.

— Est-ce un sort qu'on m'a jeté ?

— Non ! Que tu es sotte ! Tu es tellement plongée dans tes livres aux belles images que tu n'écoutes jamais rien.

Il me força à quitter le lit pour m'entraîner jusqu'au petit bâtiment derrière notre case qui servait de lieu d'ablutions. Trois robinets donnaient un jet puissant d'eau fraîche et claire. Mon père avait fait construire ici cette fontaine qui servait à tout le monde dans le quartier. Il exigeait le versement d'une petite redevance chaque semaine pour l'entretien de la conduite qui apportait l'eau jusqu'à la

fontaine. Tout le monde payait sans rechigner, trouver de l'eau dans la région n'étant pas chose facile. Il n'y avait encore personne. Estevèl m'aida à me laver, puis il partit me chercher des serviettes hygiéniques qu'il m'apprit à utiliser. Voici comment mon frère participa à ma naissance en tant que femme, en touchant à mon sang, en effaçant de sa tendresse, de son amour cette peur qui, soudain, un petit matin, avait pris la forme d'une tache de sang hostile au beau milieu d'un lit.



— Yvan va appeler, dis-je à Estevèl, pendant qu'il a le dos tourné et fouille dans ses habits accrochés à des cintres suspendus à deux barres de fer coincées dans un angle des murs.

Est-ce moi ou mon frère que je veux convaincre ? Estevèl enlève sa chemise à carreaux qu'il porte depuis ce matin pour passer un pull noir. On est en mars. La température a sensiblement baissé sur les hauteurs de Port-au-Prince.

— Ne va pas chez Yvan, je lui conseille.

— Je n'aime pas ce qui se passe, Hérodiane, me dit Estevèl. Penses-tu que je vais te laisser mourir ainsi ? Yvan est responsable de ce qui t'arrive. Il doit venir.

Je ne peux plus retenir mon frère. Je suis certainement sur mon lit de mort, mais j'ai beaucoup plus peur pour lui. Je ferme les yeux. Je me mets à prier, espérant qu'on frappe à la porte et qu'Yvan se présente ici. Mon Yvan ! Avec ses yeux bleus et sa peau presque blanche. Est-ce parce que le sang qui jaillit de mon ventre m'a tellement affaibli que j'oublie qu'Yvan ne sait même pas où j'habite ? Je me mets à psalmodier intérieurement : « Il va appeler... Il va appeler. » Je veux me faire violence, me convaincre qu'il appellera avant qu'Estevèl ne passe le pas de la porte. Alors, je serai sauvée. On pourra s'aimer comme avant. On aura surmonté les embûches de la vie réelle, embûches qu'on ne retrouve pas dans

les contes que sœur Marie-Francine me donnait à lire. Notre amour ramènera cette terre maudite à la raison.

Je m'endors ? Entre rêve et mort ? Un pont où je bascule dans le vide (dans la mer ?). Arrêt effroyable dans un temps biffé, pour moi lointain.



J'avais huit ans. Je chutais dans un tunnel de bleu. Un tunnel d'eau et de sel. Des poissons multicolores me faisaient de démoniaques rictus. Parfois, un brusque sursaut, une pulsion de vie, me ramenait à la surface de l'eau. Je n'avais plus de forces pour résister au courant. Je vis Ti-Tanbou, le garçon qui disait m'aimer et qui me tenait toujours par la main pour m'emmener à la plage, s'éloigner à grandes brasses avec ses amis. On l'appelait Ti-Tanbou parce qu'il était le fils de Bòs André, le maître tambourineur de la région. On venait de toute la région pour apprendre de Bòs André l'art de faire surgir d'une peau tendue sur un creux de tronc d'arbre des sons capables d'obliger les dieux à venir s'asseoir à la table des hommes. Je ne voulais pas aller à la mer ce matin-là, mais Ti-Tanbou et ses amis m'avaient traitée de petite peureuse. Ils voulaient faire une course à la nage pour arriver jusqu'au grand rocher, bien avant la barrière de corail qui protégeait l'entrée de la baie. Mon frère Estevèl, avec qui j'allais souvent nager, m'interdisait toujours d'approcher du rocher en raison du courant capable de vous entraîner bien loin au-delà de la muraille de corail. Les garçons me regardaient dédaigneusement. L'un d'eux dit : « Laisse-la, Ti-Tanbou. C'est une fille. Elle a peur. Ce n'est qu'avec son frère qu'elle prend ses airs de grande nageuse. » Un autre renchérit. « Tu vois ! Elle tremble déjà, ta copine. On y va sans elle. » Ti-Tanbou, fâché, se tourna vers moi pour me dire que je ne lui faisais pas confiance. S'il y avait du courant, il m'aiderait, m'affirma-t-il. Touchée dans mon orgueil, surtout que j'étais la seule fille du groupe, je plongeai dans

l'eau à la suite de Ti-Tanbou et de ses amis. Rapidement, je leur démontrai que j'étais la meilleure. Je fendais avec adresse la crête des vagues qui fondaient vers nous en mugissant, de la manière dont mon frère me l'avait enseigné. Je pris de l'avance sur les garçons qui redoublèrent d'ardeur pour me rejoindre. Je m'approchai du rocher. L'un des garçons nous cria alors de revenir, car il venait de ressentir un mouvement de la mer dû au périlleux courant qui passait à cet endroit. Je m'étais assez éloignée d'eux et je me rendis compte que mes mouvements étaient ralentis par une force de sens contraire qui m'empêchait de poursuivre ma route. Le courant, furieusement, m'attaqua, menaçant de me faire dériver au-delà du rocher, vers le passage entre la baie et la barrière de corail où les requins s'aventuraient parfois. « Ti-Tanbou, aide-moi ! » hurlai-je, prise de panique. Il avait plus de force dans ses bras que moi. C'était déjà un grand garçon de onze ans, fort comme mon frère Estevèl. L'un de ses amis lui cria : « Non... Tu vas mourir... Il y a du courant... C'est trop dangereux ! » Ti-Tanbou me regarda. Je me souvins, longtemps après, de la peur que je lus dans ses yeux. Il rebroussa chemin pour s'enfuir et rejoindre ses camarades qui nageaient vers le rivage. Je tentai de résister à la poigne de la mer avec tout ce qui me restait d'énergie. Je ne devais absolument pas me laisser emporter au loin. Je m'épuisais. Je compris que j'allais mourir. Je hurlai, je ne sus pourquoi, en appelant non pas mon père, non pas ma mère, mais Estevèl, mon frère. Une vague, tel un coup de fouet, me claqua au visage et m'enfonça dans les profondeurs. Je ne parvenais plus à remonter. Mes muscles ne me répondaient plus. J'avalais de l'eau de mer. Deux bras vigoureux, soudain, me saisirent à la taille pour me ramener à la surface. C'était Estevèl, mon frère. Son visage, cependant, avait quelque chose d'irréel, de flou, comme s'il n'avait été, à ce moment précis, qu'une image dessinée par la mer. Ce fut une impression d'irréalité fugace, car pendant qu'Estevèl me tirait vers la plage, je perdis connaissance.

Je me réveillai dans le varech, sur le sable. Je cherchai mon frère des yeux. Je ne le vis nulle part. Pourquoi n'était-il pas avec moi ?

Cela n'avait pas de sens. Était-il allé chercher du secours ? J'étais bien en vie. Je parvins à me redresser, à me mettre debout. Je toussai, vomis de l'eau, puis je me mis à marcher en direction de notre case, étonnée qu'après cette terrible aventure je puisse encore bouger. Je trouvai Estevèl assis sur un banc, au-dessous du vieil oranger qui ombrageait notre cour. Il était immobile, comme en transe, les yeux écarquillés, le regard fixé dans le vide. Il ne me vit même pas quand je me présentai en face de lui. Inquiète, oubliant que je venais d'échapper à la mort, je le secouai. « Estevèl... criai-je. Qu'as-tu ? » Son corps se convulsa. Il revint à lui. Il me considéra, hagard, le regard absent, la respiration haletante, le visage en sueur.

— Tu es là, Hérodiane ? parvint-il à dire dans un souffle.

— Pourquoi m'as-tu laissée seule sur la plage après m'avoir sauvée ?

Il éclata en sanglots.

— Je ne comprends pas, Hérodiane. Je ne comprends pas.

Il paraissait perdu, effrayé, épouvanté même. Mais il était si beau, si fort, mon frère qui venait de me sauver la vie alors que Ti-Tanbou, qui disait m'aimer, qui disait qu'un jour on habiterait la même case, avait fui. Je me serrai contre lui. Je posai un baiser sur ses lèvres. Je trouvais un goût de mer à ses larmes. Ses pleurs prirent le rythme du chant des vagues qu'on entendait depuis notre case.



Quand je reviens à moi, étonnée de me retrouver encore en vie, les dards plantés dans mon ventre, mon sang chaud et poisseux entre mes cuisses, me demandant comment il peut encore rester de la sève dans mes entrailles, les images du rêve de la mer qui marchait sur terre sont encore vives dans ma tête, comme si quelqu'un s'était ingénié à les éclairer de lueurs aveuglantes ainsi que savent le faire les photographes voulant donner plus de relief à leur sujet. Du rêve où je n'étais que simple observatrice du parcours

de la mer, j'ai gardé, aux narines, les senteurs alcalines de ce grand corps d'eau et j'ai encore les yeux irrités par les éclats des minuscules gouttelettes que l'écume projetait. Comme je ne sais pas encore pourquoi la mer était venue en promenade sur la terre et que je ne me préoccupe à ce moment que de l'absence de mon frère, dans l'impossibilité de lui venir en aide, sachant que frapper à la porte des Guéras — la famille d'Yvan — en pleine nuit par ces temps d'insécurité peut provoquer des réactions imprévisibles de ces cerbères préposés à la protection des maîtres de cette terre, je cherche à trouver un lien entre la promenade de la mer et la tentative de mon frère Estevèl d'alerter Yvan, comme il est coutume pour nous de lier les choses du rêve à celles de la réalité. Je ne puis cependant trouver dans le parcours de la mer dans mon rêve un lien avec ce qu'Estevèl tente en ce moment. Certes, j'avais vu la mer arriver à Port-au-Prince, mais cette montagne dénudée, déchirée par des ravins, qui semblait dans mon songe être sa destination, n'avait rien à voir avec la luxuriance de cette propriété où est nichée la villa d'Yvan.

Ce qui est certain, c'est que la mer exerce sur mon frère une mystérieuse attirance. Il s'était noué entre la mer et lui une relation dont je ne parvenais pas à suivre les discrets cheminements. Plusieurs fois, alors que nous ne nous étions pas encore établis à Port-au-Prince, je l'avais surpris debout, immobile sur la plage, l'eau lui arrivant à la poitrine, s'amusant à défier les vagues qui fondaient vers lui en mugissant. La lame qui l'atteignait se fendait toujours en deux au dernier moment et, dans l'écume qui recouvrait le sable, il y avait en son milieu un sillage tranquille d'eau claire, tel un courant ayant pris naissance à la hauteur du corps de mon frère. Je le voyais souvent ainsi jouer, parler à la mer. En fait, il ne parlait pas. Il chuchotait. Je ne comprenais pas ce qui sortait de ses lèvres. Quand je tentais de lui tirer les vers du nez, il se contentait de me répondre que la mer avait son propre langage, qu'il pouvait percevoir dans le vacarme des flots des choses auxquelles le commun des mortels n'avait pas accès. Ma mère disait parfois, en faisant attention à ce

que mon père ne l'entende pas, car si elle gardait encore au fond d'elle-même un attachement profond aux croyances de sa terre, tandis que son époux, lui, rejetait farouchement tout ce qui n'avait pas l'aval de l'Église des Enfants de la Nouvelle Arche, qu'Estevèl avait la sympathie d'Agwe, le dieu de la mer. La naissance de mon frère avait été un sujet de curiosité pour tout Saint-Jean durant des mois. Ma mère, alors enceinte de sept mois, voulut, un jour, accompagner mon père à la pêche, car celui qui partait habituellement avec lui et l'aidait à vérifier et placer les nasses était cloué au lit par une forte fièvre. Ma mère, fille de pêcheur, dans le temps aimait bien accompagner mon père dans ses longues journées en mer et alors ils rentraient avec le fond de leur barque plein de poissons. Mon père, pressé de prendre la mer à cause du passage d'un banc de poissons dans le voisinage de la barrière de corail, accepta de partir avec ma mère en dépit de son état. Elle était de forte constitution physique à l'époque et c'est seulement après ma naissance qu'elle commença à décliner. À peine étaient-ils arrivés près du corail, qu'un éclair fendit le ciel, le tonnerre roula sans l'apparition d'un nuage de pluie à l'horizon. Une douleur soudaine saisit ma mère au ventre. Elle tomba dans la barque face vers le ciel et accoucha d'un superbe bébé qu'une vague vint saluer de son écume. Mon père s'empressa de regagner le rivage pour emmener ma mère et l'enfant au plus proche hôpital, où on lui certifia que son épouse et le nouveau-né étaient en parfaite santé. C'est peut-être tout cela qui m'a fait rêver de la mer qui marche ; la crainte qu'il arrive quelque chose à mon frère et son lien avec la mer que notre installation à Port-au-Prince n'a jamais effrité.



Le jour de mes treize ans, un grand oiseau blanc aux pattes palmées passa par une fenêtre ouverte de notre salle de classe, nous survola d'un trait pour aller se fracasser contre le tableau noir,

laissant sur l'équation que venait de poser notre professeur de mathématiques un amas de sang et de plumes. Notre professeur était sur le trajet de l'oiseau. Au dernier moment, il eut le réflexe de se baisser, évitant le bec aiguisé de l'oiseau qui aurait pu l'éborgner. L'épouvante vida la salle de classe en l'espace d'un éclair. Il fallut toute l'autorité et le don de persuasion de sœur Marie-Francine pour nous obliger, une heure plus tard, à reprendre nos places. Le tableau avait été nettoyé, le cadavre du cormoran emporté. Sœur Marie-Francine, pour avoir raison de notre peur et éviter toute interprétation superstitieuse de l'événement, nous fit un cours sur cette espèce d'oiseau marin. Elle nous expliqua qu'il arrivait parfois, pour des raisons qu'on ignorait mais qui avaient certainement à voir avec une modification du champ magnétique terrestre, que ces oiseaux perdent leur sens de l'orientation et deviennent comme fous. Notre professeur de mathématiques ne revint jamais à l'école en dépit des efforts de sœur Marie-Francine pour qu'il reprenne sa chaire. Il était, lui, convaincu que le cormoran était une *ekspedisyon** concoctée par quelqu'un voulant sa peau. Il préféra, dans la semaine qui suivit, déménager du village pour partir chez un oncle à la capitale. De toute manière, ce jour où le cormoran se fracassa sur le tableau noir fut mon dernier jour de classe à Saint-Jean.



L'après-midi même, je sus que la mort du cormoran avait coïncidé avec la congestion cérébrale qui terrassa mon père quand deux huissiers du tribunal lui remirent un papier frappé de plusieurs sceaux de la magistrature, lui signifiant que les terres dont il se prétendait l'héritier légitime ne lui appartenaient pas, car les documents qu'il détenait étaient des faux délivrés à son arrière-grand-père à une époque de brigandage et de troubles politiques. Comme par hasard, le véritable propriétaire de ces terres était un arrière-grand-oncle de l'actuel président du Sénat qui, comme par hasard encore, n'avait

plus qu'un seul descendant direct. Ma mère, sur les conseils de sa famille, continua le combat en engageant un avocat. Ce dernier la dépouilla du peu d'argent que son mari lui avait laissé, si bien que, six mois après la mort de mon père, nous nous retrouvâmes dans la pauvreté absolue, obligés de demander de l'aide à la famille et aux voisins. J'appris plus tard, un après-midi où je me trouvais chez Yvan à regarder la télévision, que l'avocat ayant détrossé ma mère était devenu un juge respecté. J'eus même droit à un reportage où, à l'occasion de la rentrée des tribunaux, on pouvait voir juges et avocats, en tenue d'apparat, discourir sur les vertus de la probité, de l'honnêteté et de la vérité, applaudis par une assistance sans doute schizophrène, car il était de notoriété publique que ces hommes et femmes étaient pour la plupart des bandits de grand chemin, voleurs de terres, affameurs de paysans, détrousseurs de veuves, défenseurs intéressés de fils de grandes familles qui violaient et engrossaient en toute impunité des filles du peuple vierges et mineures.



Ma mère tenta vainement de maintenir notre train de vie après la mort de mon père. Ce n'était que pour la façade, car il ne lui était plus possible, entre autres, de régler l'écolage de ses deux enfants. Sœur Marie-Francine proposa un arrangement pour que je reprenne l'école. Ma mère était dans l'impossibilité de prendre un engagement. Le fait d'être obligée de s'adresser à la famille ou au voisinage pour assurer la nourriture de ses enfants était pour elle intolérable. Pendant quelques mois, certains soirs, elle s'absenta pour se rendre à la ville la plus proche, travailler, prétendait-elle, dans un grand hôtel fréquenté par des Blancs. Je surpris une conversation entre deux commères du quartier qui parlaient de prostitution à propos de ma mère. Sur le coup, je voulus la haïr, la tuer, la déchirer de mes petites mains. Mais par-delà ma colère,

c'était plus douloureux encore, je comprenais que l'époque relativement insouciant sous les ailes de mon père était loin derrière nous.

Mon frère Estevèl était, de nous deux, celui qui avait le plus mal vécu la mort de notre père. À cause des dettes de ce dernier, on était venu saisir le moteur du canot et on ne vit plus aucune embarcation fendre les flots de Saint-Jean, propulsée par une hélice qui marquait l'eau d'une traînée d'écume. Souvent, Estevèl restait des journées assis, seul face à la mer, dans un dialogue permanent avec des choses qu'il avait seul autorisation de percevoir. Quand j'approchais de lui, je distinguais les larmes sur sa joue parmi les gouttelettes laissées par les claques des vagues. « Ils ont tué notre père, me répétait-il. Ils auront raison de notre mère. Penses-tu qu'elle pourra nous aider ? » Je ne lui demandais pas qui, car je savais qu'il parlait non pas de maman mais de la mer. Je me contentais de m'asseoir, de passer mes bras autour de sa taille pour me serrer contre lui. Les orages s'amoncelaient autour de nous, mais je me disais qu'Estevèl, ma mère et moi, nous surmonterions toutes les difficultés. Je restais longtemps ainsi, pensive, silencieuse, heureuse malgré tout par la magie de sa simple présence. Finalement, je tirais mon frère par le bras en fin d'après-midi pour que nous allions manger le peu que notre mère avait mis dans nos assiettes. Il se laissait distraire sans protester et, en chemin, il ne manquait jamais de dire, me fixant avec une intensité qui me troublait, qu'il m'aimait, qu'il veillerait toujours sur moi, qu'il ne me quitterait jamais. Cela me perturbait. Estevèl malgré ses seize ans n'avait jamais eu d'expérience amoureuse alors que déjà, à cet âge, les garçons n'étaient plus novices en la matière. Moi, j'avais été approchée par plusieurs garçons et même par des hommes plus âgés dont certains auraient pu être mon père. Ici, les filles grandissent vite. Elles plantent leur dard tôt dans le cœur et le corps des hommes. Est-ce le soleil du temps ou le temps du soleil qui est le catalyseur de cette alchimie ? Les hommes cueillent au petit matin leur fleur et si une fille tarde à offrir ses pétales, ils peuvent se détourner d'elle, croyant qu'elle a un quelconque défaut

caché. Mais les fruits viennent aussi très tôt, les fleurs se fanent et tombent bien avant l'heure, dans la solitude d'une vieillesse précoce. Moi, les attentions dont j'étais l'objet me laissaient indifférente. Était-ce parce que je gardais en mémoire la fuite de Ti-Tanbou pendant que je me noyais dans la mer de Saint-Jean ? Cela n'était pas dû non plus à l'enseignement dispensé par les religieuses, car ce qu'elles nous apprenaient de cette morale qui devait animer les relations entre les hommes et les femmes glissait sur nous, ici habitués à une certaine liberté des mœurs, comme de l'eau sur le plumage d'un canard. Je craignais pourtant, déjà, de terminer ma vie comme ces femmes, sans homme et sans enfants, qu'on voyait toujours à la même place au marché public, à l'église, montrées du doigt à la fois avec dédain et ironie, et qui passaient leur temps à médire de tout le monde, ensevelissant chaque jour le village sous leur bave de frustrées. J'avais l'impression que quelque chose à l'intérieur de moi était sous clé. La nuit, je sentais parfois que cette chose s'agitait, remuait et au petit matin des bouffées de chaleur m'étreignaient le ventre. À mon réveil complet, tout redevenait normal. Ayant lu des romans d'amour dans la bibliothèque de sœur Marie-Francine, j'étais arrivée, seule, car je ne me permettais pas d'aborder ce sujet même avec mon frère, à la conclusion qu'un homme m'attendait quelque part, un homme qui libérerait cette chose en moi pour que je puisse me réaliser en tant que femme. Poursuivant mes réflexions, en tenant compte de la trame de ces romans, je me disais que je ne trouverais le bonheur qu'après avoir surmonté les pires embûches. Combien de fois n'avais-je pas rêvé, quand je m'assoupissais dans le vieux fauteuil à bascule de mon père, en milieu d'après-midi, qu'un prince, beau, blanc, aux yeux bleus, arrivait à cheval pour m'emporter dans ses bras par un long sentier bordé d'arbres à l'aspect sinistre et menaçant !

Je commençai à rêver du prince à la peau blanche à cause de sœur Jérémie, l'une des responsables de l'école. C'était une vieille à la peau ridée, noire comme si elle avait été plongée dans le feu de l'enfer. Elle était la terreur des enfants à cause de sa propension

sadique à infliger des punitions pour la moindre peccadille. Elle semblait se délecter de nos souffrances. Elle me dit, un matin, avec un sourire qui était plus un rictus, après m'avoir vue agenouillée devant une grande image de Jésus pour lui demander de protéger mon frère Estevèl contre le vieil homme qui venait de la mer, qu'elle me trouvait bien effrontée pour croire que, aussi noire que j'étais, un bel homme tel que le Fils de Dieu puisse penser à me tendre la main. Je ne regagnai pas ma salle de classe. En larmes, effondrée, je m'enfuis de l'établissement.



Si mon frère, tout jeune, a toujours été pour moi un mystère, c'est parce qu'il faisait preuve d'un tel détachement vis-à-vis des choses que je concluais qu'il possédait des connaissances auxquelles, un jour, j'aurais peut-être accès. Quand, la nuit, des bruits incertains, improbables, imaginés peut-être avec la substance des contes que nous avions en tête, nous parvenaient, lui demeurait impavide, comme si aucune force, aussi hostile fût-elle, n'était capable de l'atteindre. Lorsque nos parents se réveillaient, alertés par d'étranges lueurs, des ruades sur le toit de tôle de notre case, et que, effrayés, ils se dépêchaient de saisir leur Bible pour réciter des psaumes devant ramener à la raison les infernaux trublions, il regardait toute cette agitation calmement, avec des lueurs moqueuses dans les yeux, ce qui fit dire un matin à mon père, excédé du comportement de son fils, qu'Estevèl avait peut-être lié amitié avec ces diables en dépit des assurances du pasteur Modeste, propos qui scandalisèrent ma mère. Elle exigea de son époux qu'il se rétracte, ce que ce dernier, de bonne grâce, consentit, conscient que ses paroles n'étaient que le fruit d'un esprit dérangé par les terreurs nocturnes.

Je ne vis mon frère sujet à des frayeurs que pendant une courte période. Une nuit, il se réveilla pour venir se pelotonner contre moi. Il

tremblait, claquait des dents. Il me dit qu'il ne voulait surtout pas en parler à nos parents de peur qu'on l'emmenât, à nouveau, voir le pasteur Modeste. Il m'assura qu'il n'avait confiance qu'en moi. « S'il m'entraîne avec lui, tu sauras au moins où est passé ton frère. » Moi-même effrayée, je lui demandai de qui il parlait. Il m'expliqua qu'il voyait dans ses rêves un vieillard dont le corps était fait d'eau de mer. Ce vieillard lui tendait toujours la main pour l'inviter à partir à la découverte de son monde. Estevèl refusait constamment. Mais, ce soir-là, mon frère n'avait pas vu l'étrange personnage en rêve. Le vieillard était debout, au pied de son lit, à le regarder, réprobateur. Estevèl passa ainsi une semaine à dormir avec moi chaque nuit, apeuré, persistant à ne rien dire à nos parents. Ce furent mes meilleurs moments avec lui. Mes meilleurs souvenirs. Mon frère pressé contre moi. Sentir sa chaleur. Son odeur d'algues. Il s'abandonnait à moi. J'approchais mes lèvres des siennes pour lui chuchoter des mots. Des mots d'une chanson que, aujourd'hui, j'ai oubliée.



Enfuite de l'école après les paroles de sœur Jérémie, je passai l'après-midi à sangloter. Ma mère, quand elle me découvrit dans cet état, fit, en vain, son possible pour me consoler. Elle voulut savoir la raison de mes pleurs. Je gardai obstinément le silence, craignant de lui dire la substance de ma prière à Jésus et de trahir ainsi mon frère. Tard dans la nuit, alors que mon père et ma mère dormaient profondément, je vins dans le lit d'Estevèl pour lui chuchoter mes peines du jour. Il avait maintenant surmonté sa peur du vieillard. Je lui dis que jamais je ne retournerais dans cette école où sévissait une femme aussi mauvaise que sœur Jérémie. Il m'écouta sans rien dire, me serra dans ses bras, m'embrassa, me remercia de ne pas avoir dévoilé son secret à maman.

Le lendemain matin, je refusai de m'habiller pour aller à l'école en dépit de l'insistance, puis des menaces de ma mère qui appela mon père à la rescousse. Papa montra encore une fois le profond désintérêt qu'il avait à mon endroit en faisant la sourde oreille. Il quitta la case en déclarant qu'il n'avait pas de temps à consacrer aux sautes d'humeur d'une petite fille, que j'avais eu déjà trop de chance d'aller à l'école et, s'il ne dépendait que de lui, je n'avais qu'à rester à la maison pour m'employer à ce pour quoi Dieu avait fait les femmes. Ma mère perdit patience. Elle me battit jusqu'au sang, me suppliant presque de m'habiller pour me rendre à l'école. Je demeurai intraitable. Je lançai au visage de maman que je mettrais fin à mes jours en allant me jeter d'une des falaises les plus hautes qu'on pouvait voir de la fenêtre de notre case. Sœur Jérémie avait transformé une petite fille en un être désespéré, pour qui la vie était déjà un cul-de-sac, l'escalier menant à l'échafaud. Aucune intimidation, aucune violence physique de ma mère n'étaient susceptibles de m'atteindre. Mon désarroi, ma douleur me cuirassaient.

Excédée, ma mère m'ordonna de m'agenouiller, puis de rester dans cette position jusqu'à ce qu'elle revienne. Elle devait se rendre au marché. Je restai ainsi seule, le monde autour de moi transformé en une bulle obscure sur laquelle soufflait un dragon haineux. Tôt ou tard, le monstre aurait raison de la bulle. Je chuterais dans un gouffre dont je ne connaîtrais jamais le fond, car ma conscience se dissocierait bien avant. Mais au lieu du souffle du dragon, ce fut celui d'Estevèl que je sentis sur ma nuque. Il était entré dans la case sans que je l'entende. Je fus surpris de le voir en compagnie de sœur Marie-Francine.

— J'ai tout dit à sœur Marie-Francine, petite sœur. Elle a voulu venir jusqu'ici pour te parler.

— Laisse-nous seules, Estevèl, lui dit sœur Marie-Francine.

Estevèl sortit, sans un mot.

— Lève-toi, m'ordonna sœur Marie-Francine.

J'obéis. J'avais le visage baigné de larmes. Des morceaux de tresses de mes cheveux crépus adhéraient tels des bouts d'adhésif à mon front et mes joues. Sœur Marie-Francine s'approcha de moi, se baissa pour me serrer contre elle. Je sentis l'odeur de son corps. L'odeur de sa sueur. Sa chaleur diffusa en moi une onde de calme.

— Ce n'est pas vrai, ce que t'a dit sœur Jérémie, Hérodiane. Elle mentait.

— C'est la vérité, sœur Marie-Francine ? demandai-je en sanglotant.

— T'ai-je déjà menti ?

— Non.

Elle me serra encore plus fort contre elle.

— Non seulement Jésus te tendra la main, mais un jour un beau prince viendra te chercher. Il sera aussi beau que le fils de Dieu et il t'aimera pour ce que tu es.

Mon cœur battit si fort que j'eus mal à la poitrine.

— Beau comme Jésus ! Avec des yeux bleus comme lui ?

— Avec des yeux bleus comme lui, ma petite Hérodiane. Maintenant, cesse de pleurer. Tu vas t'habiller et venir avec moi à l'école.

— Et sœur Jérémie ?

— Elle n'osera jamais plus dire des sottises pareilles.

— Estevèl t'a parlé du vieil homme ?

— Quel vieil homme ? demanda sœur Marie-Francine.

— Un rêve qu'il prétend faire parfois, balbutiai-je, ne sachant comment m'en sortir.

— Il ne faut pas croire aux rêves, me reprocha sœur Marie-Francine, retrouvant sa voix autoritaire. Habille-toi. Je parlerai à ta mère.



À quoi rêve mon frère Estevèl ? J'aurais bien aimé le savoir. Il devait bien me cacher quelques secrets. Je lui dissimulais bien, moi, mes bouffées de chaleur la nuit, mon prince blanc aux yeux bleus qui devait, un jour, venir m'enlever sur son beau cheval. Il m'était arrivé deux fois, en revenant de l'école, de trouver fermées la porte et les fenêtres de la case. J'entendais la voix d'Estevèl à l'intérieur, qui chuchotait ainsi qu'il savait le faire quand il était debout face à la mer. Je frappais pour annoncer ma présence, mais il n'ouvrait pas. Quand je collai mon oreille à la porte pour tenter de deviner ce qu'il faisait, seul à l'intérieur, j'entendis un clapotis de vagues. La mer, soudainement, s'était installée dans notre demeure. Quand, après que j'eus insisté, Estevèl ouvrit la porte, il apparut sur le seuil, sourire aux lèvres, mais le regard absent.

— Tu faisais quoi ? lui demandai-je.

— Rien, répondit-il d'une voix évasive. Je dormais. Je ne t'ai pas entendue frapper.

— Je croyais que tu étais en compagnie du vieil homme qui vient de la mer.

— Il n'existe pas, le vieil homme qui vient de la mer, dit Estevèl.

Sans rien ajouter, il prit le chemin menant vers la mer.



Un jour, dans notre case à Saint-Jean, j'ouvris la fenêtre qui donne sur la mer. La brise s'engouffra en bourrasques à l'intérieur, charriant ses microscopiques gouttelettes salines et ses senteurs de varech et de conques pourries. Je suivis, fascinée, la lutte de la flamme dans la lampe à kérosène pour maintenir son incandescence sous les assauts de l'intruse. Elle vacillait, se couchait, se relevait, grésillait dans la mèche, vomissait une fumée noirâtre qui obscurcissait le verre de la lampe comme pour se réfugier dans les ténèbres et leurrer la brise, reprenait de la vigueur, rapetissait, zigzaguait, serpentait, puis finalement lasse, vaincue, s'éteignait,

plongeant, dans une fine vengeance, vexée qu'on ne lui ait pas porté secours, la case dans le noir. J'allai refermer la fenêtre pour rallumer la lampe et je regardai la nouvelle flamme, me sentant coupable d'avoir, sans raison aucune, provoqué la disparition de la précédente.

Ma mère est morte pareille à cette flamme dont je suivis les vaines tentatives de résister aux brutales agressions du souffle de la mer. La tuberculose est la brise mortelle contre laquelle elle luttait mois après mois, semaine après semaine. Je pense que sa fragilité physique l'aidera en quelque sorte. La maladie, à un certain moment, campa sur ses positions, ne trouvant plus rien à dévorer, comme une armée de pillards entrant dans une ville où les habitants auraient tout rasé pour que l'ennemi ne puisse même pas profiter d'une touffe d'herbes. Alors, la maladie s'attaqua à ce qui lui avait permis de surmonter bien des difficultés : son moral ; moral déjà miné par les déboires de mon père avec la justice depuis que le sénateur félon s'était mis en tête de profiter de sa position au sein du parti au pouvoir pour, à peu de frais, se constituer un important capital foncier, puis par la mort de son époux alors en pleine santé physique et mentale.

Le jour où ma mère s'éteignit, j'étais assise au pied de son lit, mes jambes repliées sous moi, mon visage fléchi sur mes bras croisés, récitant inlassablement le psaume 25 que j'avais appris par cœur depuis que le pasteur Modeste m'avait convaincue que les lamentations du roi David avaient des pouvoirs de guérison. Mon frère Estevèl et une voisine étaient penchés sur ma mère, dont les quintes de toux devenaient presque inaudibles. J'avais l'impression que le sol de la case bougeait. Je me trouvais dans une embarcation prise dans les rapides d'un fleuve qui nous emportait inexorablement vers ces chutes dont les anciens pensaient qu'elles tombaient à l'horizon dans les abîmes. L'atmosphère lugubre de la pièce, empuantie par le sang putride des crachats de ma mère, était si lourde qu'elle empêchait les bruits extérieurs d'arriver jusqu'à nous, si bien que nous semblions être dans une bulle de silence. Je croyais

parler en récitant le psaume de David, mais peut-être bien que les mots n'étaient que dans ma tête. Tout, autour de moi, se déroulait au ralenti, dans un film muet où j'étais un personnage passif, impuissant, attendant que l'horreur prenne parfaitement corps pour me dévorer, pour mettre fin au supplice épouvantable de l'attente de la proie devant son prédateur.

La voisine, sur un geste de ma mère, quitta la case. Je ne me rappelle plus le nom de cette femme aujourd'hui. Estevèl posa fermement sa main sur ma nuque.

— Mère veut nous parler, dit-il.

J'interrompis mon psaume. Je me relevai. Le visage de mon frère était étonnamment calme. Sa voix aussi. Seul son regard vacillait. De temps en temps, il essuyait les gouttelettes de sueur à son front. J'aurais voulu que ma langue capture une de ces gouttelettes pour savoir si elles avaient le goût de la mer ou si elles n'étaient pas la mer tout simplement. Je m'approchai. Des sanglots gonflaient ma poitrine. Les murs de la case tanguaient autour de moi. Cette fois, je ne pensai pas à une barque prise dans les rapides d'un fleuve, mais à un séisme. Je me voyais souvent, dans mes cauchemars, morte, ensevelie sous les décombres, après un tremblement de terre. Les images du cormoran, venant se fracasser contre le tableau noir à l'endroit exact où le professeur de mathématiques avait posé son équation, s'interposèrent, une fraction de seconde, à ma vue. Ma mère avait saisi les mains d'Estevèl. Elle fixa mon frère avec, dans le regard, l'incandescence de cette flamme voulant prouver à la brise agressive qu'elle était capable, tel un perchiste désireux de battre tous les records, de bondir au-delà de son souffle afin de trouver dans les autres sphères l'énergie nécessaire pour maintenir en respect les ténèbres hostiles.

— Les belles femmes attirent toujours le feu de l'enfer, Estevèl, murmura ma mère. Promets-moi que tu protégeras ta sœur envers et contre tous.

— Je te le promets, maman, dit Estevèl d'une voix à peine audible.

— Jure-le. Sur la mémoire de ton père.

— Je le jure sur la mémoire de mon père, dit-il.

Il ajouta quelque chose qui me surprit et certainement aussi ma mère :

— Je le jure aussi sur la mer.

Ma mère regarda son fils. Il y avait tant de questions en ce moment dans ses yeux. Mais elle ne voulut certainement pas brûler le peu de forces qui lui restait dans de vaines tentatives pour percer les mystères marins d'Estevèl. Elle fit l'effort de tourner la tête vers moi.

— Hérodiane ! Tu n'auras plus que ton frère. Vous serez seuls, mais ensemble vous serez forts. Promets-moi que tu obéiras à Estevèl.

— Je lui obéirai, maman.

Ma mère reporta son attention sur son fils. Je pensai à cette flamme incapable de résister au souffle de la brise.

— Tu trouveras dans la malle, sous mon lit, une enveloppe avec un peu d'argent, Estevèl. Partez à Port-au-Prince. Tu iras voir Marthe, notre cousine. Elle vous aidera à vous installer. Vous n'avez plus rien à faire ici. N'offrez pas aux gens de Saint-Jean le spectacle de la décrépitude de notre famille.

Elle eut une dernière quinte de toux et rendit l'âme. En plein jour, les ténèbres, dans la case, nous environnèrent. J'entendis le sanglot d'Estevèl. J'entendis le clapotis sec des vagues. J'entendis aussi le charivari de la tempête dans la baie. J'entendis le chant des baleines. La mort de ma mère avait plongé notre case au plus profond de l'océan.



La dernière fois que j'avais écouté le pasteur Modeste, c'était lors des funérailles de mon père. Quand ma mère mourut, le pasteur Modeste, déjà âgé, avait cédé la place à un jeune pasteur qui, durant ses sermons, ne me quittait pas des yeux. J'avais seulement quinze

ans. J'avais pris conscience peu à peu de ma beauté après avoir étouffé péniblement le souvenir têtue de sœur Jérémie. J'étais grande, fine. Ma peau noire de nuit, me disait-on, était si parfaite que Dieu aurait pu se tromper et y incruster quelques-unes de ses étoiles. J'avais en plus fins les traits de mon père qui se vantait d'une obscure descendance taïno. J'avais des lèvres charnues, un nez droit, des yeux légèrement bridés aux prunelles pourpres qui pouvaient par moments, quand j'étais en colère par exemple, prendre les reflets d'un ciel traversé par des orages. Un ophtalmologue cubain que j'avais une fois consulté pour ma légère myopie avait vainement tenté de trouver une explication à cette étrange propriété de mes prunelles, mais mon liquide cristallin jouait avec la lumière à un jeu dont il était pénible de saisir les règles. Je portais mes cheveux crépus en nattes épaisses, car ils étaient difficiles à coiffer. Les crèmes défrisantes me donnaient des maux de tête insupportables. J'avais tout pour attirer les regards. L'insistance de ma mère à obtenir la promesse de mon frère était sans doute due au fait qu'elle savait que ma tumultueuse beauté pouvait me conduire sur le chemin de l'enfer.

Le pasteur Modeste avait deux passions. La Bible et l'histoire de son pays. Il avait deux héros. Jésus-Christ et Jean-Jacques Dessalines. Jésus-Christ avait sauvé les hommes de l'emprise du démon pour fonder la sainte Église. Jean-Jacques Dessalines avait emmené les esclaves noirs à la liberté pour construire la première république noire du monde. Il se voulait à la fois chrétien et nationaliste intraitable, fustigeant ses compatriotes, en particulier ses pairs qui souvent s'acoquinaient avec les Blancs américains — la plus mauvaise engeance, selon lui — pour réduire le peuple haïtien, une nouvelle fois, en esclavage. Aux funérailles de mon père, il en profita pour dire tout le bien qu'il pensait de son héros Jean-Jacques Dessalines, rappelant que mon père au cours de sa vie avait tout fait, je ne savais comment, pour marcher sur les traces du Fondateur. Moi, j'avais connu mon père comme un rude travailleur, taciturne et fier, qui arrivait, certes, à garantir à sa famille le minimum pour vivre

décemment. À la fin de sa vie, on l'avait dépossédé de ce qui était le plus important à ses yeux : les terres que lui avait léguées sa famille. Je ne voyais nulle part la grandeur de ce pays dont parlait le pasteur Modeste. Je ne comprenais pas où était la grandeur de mon père, à moins que ce ne soit dans la souffrance, dans l'impuissance du paysan face au pouvoir vampirique des gens de la capitale. Je n'étais alors certaine que d'une chose. Ce sénateur, responsable de la mort de mon père, était un voyou présenté partout, par ces aberrations mentales dont nous étions coutumiers, comme un modèle de citoyen. Si ce pays n'avait que ce modèle, on était en droit de désespérer.



Le voyage vers Port-au-Prince fut doublement éprouvant. Il y eut ces heures terribles passées dans un container converti en véhicule de transport pour ruraux, puis le choc de la cohue crasseuse et de la chaleur dès les premières banlieues de la capitale. Estevèl et moi étions immobilisés sur un banc de bois par un essaim de légumières puant la terre, la sueur et les légumes, qui se rendaient aussi à Port-au-Prince. Certaines d'entre elles, dès les premiers kilomètres, se mirent à vomir dans des sachets en plastiques apportés certainement pour cet usage. Une des femmes, ne pouvant plus maîtriser son envie d'uriner, laissa courir le liquide le long de ses cuisses, et l'intérieur du véhicule avait ainsi, outre l'odeur de ces corps campagnards, des odeurs d'ammoniaque, de vomi, de fumée et d'huile de moteur. Je me disais, ahurie devant ce spectacle, que c'était triste de voir ces femmes, qui se dépensaient tant pour nourrir leur famille, obligées de voyager toujours dans des conditions aussi déplorables. Des grappes de passagers étaient accrochées à qui mieux mieux au-dessus de nous, car le toit du container avait été enlevé. Quand le véhicule, conduit par une sorte d'hurluberlu édenté, borgne et alcoolique, prenait un virage à trop grande vitesse et

penchait ainsi dangereusement, des tennis ou des sandales bon marché, maculées de boue et d'excréments d'animaux, logeant des pieds putrides, venaient se balancer devant nos visages, ce qui déclenchait de la part de l'essaim de légumières des salves d'injures dévastatrices. Pour conjurer le mauvais sort, la crainte des accidents nombreux sur cette voie étant compréhensible vu que la plupart des chauffeurs étaient ivres, analphabètes, déficients mentalement et physiquement, et que leur permis de conduire, quand ils en possédaient un, avait été acquis au prix fort au marché de cette corruption gangrenant les services de police, les commères chantaient à tue-tête des cantiques et déclamaient des psaumes bibliques. Estevèl avait passé un bras protecteur autour de mes épaules et me chuchotait : « On va arriver, petite sœur. On va être heureux comme avant. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. » J'étouffais dans cette promiscuité malodorante, dans ce container trafiqué, lancé à toute allure sur une route de montagne où la moindre erreur dans un virage pouvait signifier la mort. Je me demandais comment Estevèl pouvait garder son calme dans cette obscurité de cale de négrier où les corps humains s'amalgamaient, cimentés par la sueur et les déjections. Je comprenais qu'il était capable à tout moment de pousser une porte qui donnait, dans son esprit, la possibilité de passer dans un autre monde, un monde d'eau, un monde de vagues et d'écume. Estevèl passait de l'un à l'autre de ces univers au gré de ses bonheurs, de ses peines, et peut-être souffrait-il de ne pouvoir me proposer la sécurité de son refuge marin quand mes regards lui transmettaient mon trouble et mon désarroi.

Coincée dans ce véhicule de passagers agglutinés en compagnie de caprins bêlant à fendre l'âme, de grappes de poules, de caisses de bananes, de bidons et de boîtes en carton, je ne découvris de Port-au-Prince, tout d'abord, que son brouhaha stupéfiant et cette chaleur mêlée aux odeurs nauséabondes des ordures empilées des deux côtés de la rue, que les gens brûlaient pour tenter de s'en débarrasser. Les commères remerciaient Dieu d'être arrivées saines et sauvées à bon port. Moi, j'étais au bord de l'évanouissement.

Estevèl me fit boire ce qui restait de l'eau, maintenant brûlante, du grand thermos qu'il avait eu la précaution de prendre pour le voyage. À la station d'autobus, pendant que mon frère appelait au téléphone pour avertir la cousine de ma mère de notre arrivée, je contemplai, éperdue, désespérée, cette montagne dont le flanc était recouvert d'un tapis gris de constructions évoquant un cimetière. La station d'autobus se trouvait dans le voisinage d'un ravin, sorte de gigantesque égout à ciel ouvert où, dans une eau boueuse, flottaient des milliers de bouteilles en plastique, des ordures et des cadavres d'animaux. Entre les camions et les autobus parfois rutilants, les passagers se faisaient agresser constamment par une nuée de petits vendeurs de confiseries, de pâtisseries, de cartes téléphoniques, de matériels électriques et électroniques. Il était pratiquement impossible de circuler sur les trottoirs occupés par des commerçants qui y avaient installé leurs étals. Des marchands ambulants de médicaments circulaient à l'intérieur de la foule avec des haut-parleurs portatifs, visibles de très loin avec leurs médicaments rangés avec soin sur une sorte de pyramide qu'ils portaient en équilibre sur le bras. Ils vantaient les vertus de leurs recettes contre la fièvre, le mal de ventre, la diarrhée, l'infertilité, les démangeaisons, l'impuissance masculine, les maladies vénériennes et même le sida. Sous des parasols croulant sous la poussière, décolorés par les eaux de pluie, bientôt incapables de résister aux flammes du soleil, des commères, dont l'aspect physique contrastait avec l'aspect misérable des lieux — elles étaient tout en chair, laissant deviner leur postérieur rebondi sous leur jupe et leur jean de marque —, offraient de la nourriture chaude, des boissons fraîches et différents alcools aux voyageurs en partance ou aux arrivants. Deux policiers, aux uniformes sales et froissés, appuyés à une carcasse de véhicule laissée là par des démolisseurs, indifférents à l'embouteillage provoqué par les manœuvres désordonnées des conducteurs, considéraient d'un air ennuyé cette foule hétéroclite. Ils m'adressèrent des saluts, me firent des clins d'œil dès qu'ils m'aperçurent, assise sur ma malle pleine de livres, une autre plus

petite coincée entre mes jambes pour prévenir toute action des pickpockets, nombreux en ces lieux, comme on nous en avait avertis tout au long du voyage. Ils se découragèrent bien vite quand ils virent que je ne réagissais pas à leurs sollicitations.

La cousine de ma mère vint nous chercher à la station, deux heures après notre arrivée. Elle nous fit comprendre, après m'avoir dévisagée de ce regard minutieux dont les femmes s'arment pour examiner une rivale potentielle, qu'elle ne pourrait nous garder chez elle qu'une nuit, car son mari ne voulait absolument pas qu'elle héberge des gens, fussent-ils des membres de sa propre famille. Demain, très tôt, un ami en qui elle avait toute confiance nous emmènerait visiter quelques chambrettes dont les prix seraient à notre portée. Elle promit de nous aider pour le premier versement du loyer si nous ne disposions pas de suffisamment d'argent. Elle parlait seulement à Estevèl, me jetant des coups d'œil à la dérobée, scrutateurs et méfiants. Elle était moche, maigre, le visage déjà ridé à un âge où elle aurait pu se prévaloir de quelques charmes. Je comprenais que j'étais la principale raison pour laquelle elle craignait de nous garder chez elle plus qu'une nuit et non le fait qu'elle devait éviter le fardeau de bouches supplémentaires à nourrir. Elle avait conclu rapidement que j'étais une menace pour son foyer. Cela ne m'aurait pas étonnée que, cette nuit, elle reste éveillée, montant la garde pour éviter toute tentative d'incursion de son mari vers mon tentant territoire.



Je ne sais plus depuis combien de temps Estevèl m'a quittée. Le brouhaha de *Paradi* a étouffé le bruit de ses pas aussitôt qu'il a refermé la porte pour se diriger vers l'étroit sentier en escalier qui, tel un immense serpent, se déroule dans les entrailles de cette gangrène de béton et de tôle qui s'est étendue sur le flanc de la montagne. Vais-je mourir avant qu'il ne revienne ? Épouvantée, je

m'aperçois qu'Estevèl est parti en emportant le téléphone. Mon Dieu ! Si Yvan m'appelle ? J'essaie de soulever la main pour me prouver que j'aurais eu la force de prendre l'appareil s'il s'était trouvé près de moi et s'il avait sonné. Je ne parviens pas à bouger le bras. Les dards dans mon ventre s'enfoncent encore plus. La douleur campe avec armes et bagages dans mon corps. Je sens la moiteur chaude et humide du sang sur le lit au-dessous de moi. Ce n'est plus qu'une question de minutes, de secondes peut-être. Je vais mourir. Le gynécologue d'Yvan m'a charcuté pour extraire de mes entrailles ce morceau de chair qui aurait pu devenir la honte d'une famille « sans taches ». Il avait fait tout son possible, selon ses dires, pour que les choses se passent sans danger. Yvan m'avait choisi un chemin pavé vers l'enfer et je l'avais finalement accepté.

Le sentier en escalier, j'aime l'appeler l'escalier serpent, me causa un tel vertige la première fois que je le pris que je dus m'arrêter alors, m'appuyer sur l'épaule de mon frère qui, me voyant tituber, comprit que j'étais en proie à un malaise. Il me soutint vite pour me faire asseoir sur le muret d'une maisonnette où une femme à la chevelure déjà blanchie repassait des vêtements en utilisant un ancien fer dont le charbon incandescent laissait échapper des étincelles quand elle soufflait dessus. Elle se dépêcha de laisser son ouvrage pour aller chercher un verre d'eau fraîche et une bouteille d'alcool de canne. Elle me fit boire tout en me tamponnant le front et les tempes avec un tissu imbibé d'alcool. « Est-elle enceinte ? demanda-t-elle à mon frère. Il y a des filles si souvent en chaleur qu'elles oublient de se protéger. » Mon frère lui lança un regard si courroucé qu'elle battit en retraite rapidement après avoir expliqué qu'elle avait trois jeunes filles à charge, chacune d'un père différent, qui lui donnaient tant de fil à retordre qu'elles étaient responsables de ses cheveux blancs qui auraient pu encore patienter quelques années. C'est ainsi que nous fîmes connaissance de madame Dulciné le jour même où un ami de la cousine de notre mère à Port-au-Prince nous emmenait voir une chambrette dans ce bidonville qui portait le curieux nom de *Paradi* parce que, nous expliqua celui qui

nous guidait, il fallait cheminer vers le ciel pour y accéder. Estevèl fit immédiatement affaire. Nous avons passé la journée à chercher un logis et ni Estevèl ni moi, qui venais d'être en proie à ce malaise en montant l'escalier serpent, n'auraient eu la force de continuer à déambuler dans l'enfer de crasse et de béton de la ville. Le prix de la chambrette était acceptable. L'accès était certes difficile, mais nous n'avions pas le choix.



Je restai un mois à *Paradi* sans descendre en ville, cloîtrée dans la chambrette qui nous servait de logis. Estevèl m'avait conseillé de ne pas sortir, le temps qu'il trouve du travail et reconnaisse bien les lieux. « Comprends bien, petite sœur. Je suis responsable de toi. J'ai de grandes ambitions te concernant. » C'était la première fois qu'il parlait de ses ambitions à mon endroit. Comme je voulus en savoir plus, il m'expliqua que je devais aller à nouveau à l'école. « Sœur Marie-Francine avait raison quand elle disait que tu pouvais aller loin. Je ne connais pas de gens comme toi qui lisent tous ces livres. » En prononçant « ces livres », il avait tendu son index vers ceux que j'avais apportés, livres rangés sommairement sur une petite étagère. « Tu es belle et intelligente, petite sœur. Si tu gardes la tête sur les épaules, un jour, tu vengeras notre père. Je serai le bras et toi la tête. » Je ne comprenais pas trop bien. C'était la première fois que mon frère tenait de tels propos où l'on sentait sa colère, sa hargne contre ceux qui avaient détruit notre père. Il avait parlé de vengeance. Cela me fit peur. Je ne parvenais pas à imaginer Estevèl se livrant à un acte de violence, fût-il pour me protéger.

Je passai donc mes jours à relire les livres que m'avait offerts sœur Marie-Francine. Je sortais uniquement le matin très tôt avec Estevèl chercher de l'eau que nous devions transporter dans des bidons suspendus à une perche sur une épaule. Le sentier était si étroit que la perche ne pouvait être que parallèle au chemin. On

trouvait l'eau à une fontaine construite par une ONG quatre cents mètres plus bas. Il fallait presque se battre pour avoir accès aux robinets. Estevèl se lia d'amitié avec un homme à la stature imposante, aux biceps tatoués, qui s'était improvisé responsable de la sécurité dans le périmètre de la fontaine. Moyennant quelques gourdes chaque semaine, il nous facilitait l'accès à l'eau. Mais plus que les gourdes de mon frère, c'était certainement moi qui l'intéressais. Il me dévorait des yeux. Je compris que je devais à tout prix éviter de me retrouver seule avec ce personnage en tout lieu où il pourrait, à l'abri des regards, m'imposer sa loi. Nous apprîmes assez rapidement qu'il planifiait le désordre autour de la fontaine afin d'en rendre l'accès difficile. Cela lui permettait de monnayer ses services.

Notre chambrette à *Paradi* avait deux fenêtres. Quand je les ouvris pour la première fois après avoir allumé la lampe à kérosène que nous venions d'acheter, je crus que la brise assassine de flamme allait s'engouffrer dans la pièce. Mais je reçus par l'une des fenêtres dont les battants ne s'ouvraient que sur l'intérieur une bouffée de chaleur mêlée d'une odeur de ciment frais, d'ordures, d'urines et d'excréments. Cette fenêtre donnait sur le mur de la construction voisine. Entre les deux bâtisses il restait un corridor où les habitants du voisinage avaient lancé des déchets de toutes sortes contenus dans des sacs en plastique éventrés par les rats et les chiens. Ce fut la première et la dernière fois que j'ouvris cette fenêtre, en espérant que l'odeur de cette décharge ne s'infiltrerait pas dans ce seul lieu qui était à nous désormais. Je me dis qu'un jour, en plein *Paradi*, nous risquions d'être emportés par une grande vague d'ordures. Je me demandais ce qui serait mieux. Mourir écrasée sous les décombres pendant un tremblement de terre, comme dans ce cauchemar que je faisais si souvent, ou être emportée par une vague d'ordures ?

Si je n'avais pas la mer de mon frère à *Paradi*, si la brise hurlant aux fenêtres m'était interdite, j'avais, la nuit, le spectacle des îlots de lumière immobiles dans la mer des ténèbres de la ville. C'était

curieux, cette sensation de liberté que procurait le regard du haut de la montagne alors que je me trouvais engluée dans la promiscuité et l'enfer de *Paradi*. Vu d'en bas, *Paradi* était un chancre, un non-lieu, un cimetière de vivants, une cité-dortoir pour parias fuyant la province à la recherche d'un mieux-être devenu illusoire dans cette capitale. D'en bas, on ne percevait que ce manteau lépreux de béton et de tôles qui avait tondu la verdure sur la montagne. Mais d'en haut, face à la ville, on était en proie à une sensation à la fois de légèreté et de puissance. Le fait d'embrasser du regard la magnificence trompeuse de la ville vue de loin incitait aux rêves de conquête et de réussite les plus démentiels. Était-ce pour cela qu'Estevèl avait tenu de tels propos ayant trait à son désir de venger notre père ? Comment allait-il s'attaquer à des gens aussi puissants, qui nous noyaient chaque jour un peu plus dans le pus de leur turpitude et de leur malhonnêteté ? Son vertige en haut de *Paradi* était-il responsable de sa manière de surévaluer les possibilités de sa petite paysanne de sœur ? Croyait-il que je pouvais, en raison de mes bonnes dispositions scolaires et de ma passion pour la lecture, atteindre les sommets de ce monde, que nous commencions à découvrir très différent de la perception que nous en avons depuis notre village ?



Estevèl me parlait peu de ses activités en ville. Par bribes, j'appris que la cousine de notre mère l'avait présenté à une amie commerçante tenant une boutique de denrées alimentaires dans le voisinage du grand marché central. Estevèl avait pensé à vendre de l'eau de boisson dans les rues de Port-au-Prince. Des milliers de chauffeurs de taxi, de tap-tap, d'autobus, de moto s'éreintaient chaque jour dans les embouteillages, constamment en passe de succomber aux assauts combinés de la chaleur, de la poussière et des odeurs de l'essence de mauvaise qualité qui parvenait au pays

dans le cadre d'accords dits préférentiels. Estevèl achetait à crédit chez l'amie de la cousine de notre mère de l'eau traitée en sachets plastique qu'il vendait sur le principal boulevard de la capitale. Il se procurait des paquets de soixante sachets à quarante gourdes qu'il détaillait, avec un bénéfice final de vingt gourdes. Les autres vendeurs d'eau déjà installés tout le long du boulevard voulurent le dissuader d'établir son commerce, tout d'abord verbalement, puis physiquement. Estevèl revint chez nous avec l'arcade sourcilière fendue. Je dus l'accompagner à un centre de santé tenu par une ONG étrangère, où il eut droit à plusieurs points de suture. Une autre fois, il fut attaqué au couteau. Il ne dut la vie sauve qu'à l'intervention miraculeuse de deux policiers qui passaient devant le corridor où les voyous l'avaient traîné de force. Mon frère avait l'habitude de vendre à ces policiers des sachets d'eau. Les intimidations contre lui prirent fin après qu'on eut retrouvé ses deux principaux agresseurs morts, noyés une nuit sur une place publique en plein centre-ville, alors qu'il n'y avait aucun bassin, aucune piscine, aucune fontaine dans les environs. Il n'y avait pas de torrent, pas de rivière dans les parages. Les corps n'avaient pas séjourné dans les égouts. Il n'avait pas plu. La mer se trouvait à plusieurs kilomètres de là, mais on découvrit les corps boursoufflés d'eau de mer, dans un sable humide mêlé d'ulves, de coquillages et d'euplectelles. Les cadavres avaient été la proie des prédateurs marins, comme en témoignaient de nombreuses morsures aux jambes, aux bras et au visage. La police émit l'hypothèse qu'on avait retiré les cadavres de la mer pour venir les exposer à la vue des chrétiens vivants, selon un rituel ayant à voir avec la sorcellerie. Mais n'importe quel observateur pouvait conclure qu'aucune de ces explications ne tenait la route. L'affaire sombra bien vite dans l'oubli après avoir fait travailler la rumeur publique à plein régime pendant une semaine. Estevèl put continuer son commerce sans être jamais plus inquiété, tout le monde le traitant désormais avec un respect frisant la peur.



Un après-midi, sur le coup de deux heures, on frappa à la porte. Estevèl était parti travailler. Je préparais sur le petit réchaud à kérosène que nous possédions du riz avec des haricots noirs, la seule nourriture que nous pouvions nous permettre, encore que ce ne fût pas tous les jours. J'allai ouvrir sans crainte. À *Paradi*, les cas de vols ou d'agressions étaient rares. Comment un malfaiteur aurait-il pu s'échapper dans cette fourmilière où l'unique voie d'accès était l'escalier serpent ? Le haut de la montagne était barricadé par des murs munis de barbelés et de tessons de bouteille qui protégeaient les demeures de riches bourgeois et de missions diplomatiques. Celui qui s'aviserait de toucher, ici, à un cheveu d'un habitant de *Paradi* n'aurait même pas la chance de se retrouver dans une cellule de commissariat pour monnayer sa liberté. Son corps, décapité, disparaîtrait dans un de ces ravins qui naissaient de la montagne pour aller jeter le pus de cette terre dans la baie. Sur le pas de la porte, je vis madame Dulciné. La grosse femme tenait sur un plateau en aluminium un large bol en plastique couvert avec soin d'un napperon blanc. Une odeur appétissante de bouillon de légumes chatouilla mes narines.

— On ne peut pas être voisines, Hérodiane, sans que je vienne te rendre visite. Estevèl passe toujours prendre un café chez moi le matin en allant travailler.

Je ne savais rien de cette habitude de mon frère. Il ne manifestait jamais d'intérêt pour cette boisson responsable des fureurs de notre père quand, le matin, on ne l'avait pas préparée à son goût, c'est-à-dire très forte avec beaucoup de sucre. J'ajustai mon corsage, saluai madame Dulciné et l'invitai à entrer. Une invitation de pure forme. Elle avait déjà pris possession des lieux. Je lui désignai l'unique chaise de la chambre. D'autorité, elle s'assit sur le lit.

— Je vois que vous êtes bien installés, dit-elle en inspectant notre chambrette, le nez retroussé, dédaigneuse. Je suis certaine que tu sauras bien vite te débrouiller, Hérodiane. Les filles, ici, belles

comme toi, ont plus de possibilités que les hommes. Tiens ! Voici ce que je t'ai apporté.

Elle retira le napperon du bol, dévoilant le bouillon de légumes que je devinais. Un morceau de viande flottait à côté de deux bananes jaunes et dodues. Je sentis une crampe à l'estomac. Cela faisait des mois que nous nous nourrissions sommairement. Je pris avidement le bol. Madame Dulciné avait pensé à apporter des couverts. Je me mis à manger sans rien dire. Je sentais le regard de madame Dulciné peser sur mes épaules.

— Ma fille, Marie-Édith, vient de trouver un homme intéressant, dit-elle avec un soupir qui devait traduire sa satisfaction. Cela fait des mois que je me tue à lui expliquer qu'une femme, chez nous, se doit de secouer la calebasse de la vie. Il est inspecteur à la direction générale des impôts. Jésus est grand ! Amen !

Comme je ne répondais pas, intéressée seulement que j'étais au bouillon, elle continua :

— C'est la seule de mes filles qui me donne du fil à retordre. Les deux autres, Irène et Chantal, ne reviennent jamais, le soir, à la maison, sans apporter de l'argent ou de quoi manger. Elles comprennent bien les impératifs de la vie. Puis-je te poser une question, Hérodiane ?

Je la regardai sans rien dire. Je pensai seulement alors à laisser du bouillon à Estevèl.

— Avant, permets-moi de te dire que tu aurais pu être ma fille. Mais j'aurais dû trouver un bel homme pour avoir une aussi jolie fille que toi. Je n'ai rencontré que ces trois malandrins qui m'ont engrossée.

— Merci, arrivai-je à dire, une soudaine douleur me crispant l'estomac.

— Tu as un frère admirable. Mais comptes-tu laisser ta jeunesse, ta beauté flétrir à *Paradi* ?

Elle aurait pu ajouter : « Alors qu'avec ta beauté, tant d'hommes payeraient cher pour t'avoir dans leur lit. »

— Mon frère veut que j'aille à l'école, lui dis-je.

— À l'école ! s'exclama madame Dulciné en retroussant à nouveau le nez et en me regardant comme si j'avais chuté du ciel.

Elle laissa tomber ses bras sur ses hanches dans un geste d'intense découragement.

— De toute manière, l'école sera mieux que de rester ici à *Paradi*. Tu seras sous les yeux des hommes. Mais évite ces jeunes qui écoutent ces chansons où on jappe comme des chiens. Ils vont t'envoyer en l'air pour du vent. Un homme doit rapporter de l'argent sinon il est aussi utile... qu'un pet !

Elle se leva du lit qui émit un grincement, comme d'être soulagé du poids de madame Dulciné. Cette dernière était si corpulente qu'on se demandait si elle n'empruntait pas un passage secret pour accéder à *Paradi* et en sortir, car il était apparemment impossible qu'elle emprunte l'escalier serpent si étroit, si escarpé, où le moindre faux pas pouvait causer une chute dangereuse.

— Dimanche soir, Marie-Édith invite l'inspecteur. Il y aura à manger, de la bière, du rhum et de la musique. Viens avec ton frère. Tu feras la connaissance de mes filles.

Elle déposa un baiser sonore sur chacune de mes joues.

— Garde le plateau, le bol et le couvert. Tu les rapporteras dimanche.

Elle s'en alla, prenant soin de refermer elle-même la porte. Je continuai à boire le bouillon jusqu'à ce que je sente une odeur de brûlé. J'avais oublié le riz et les haricots sur le feu.



Le lendemain de la visite de madame Dulciné, mon frère partit travailler à l'heure habituelle, mais revint à la mi-journée, alors que j'étais plongée dans *La Révoltée* de Guy des Cars que je lisais pour la nième fois. « Habille-toi ! Prends tes papiers et tes carnets scolaires. Je t'emmène t'inscrire dans un collège », me dit-il d'un ton péremptoire. Il avait parlé en adoptant, sans s'en rendre compte, la

voix et l'attitude de notre père. Je passai une longue jupe noire, puis enfilai un chemisier blanc. Je nouai au cou un foulard gris. Je me voulais austère pour attirer le moins possible les regards masculins. Mon frère m'examina avec un regard satisfait. « Tu es très bien ainsi, petite sœur. N'oublie aucun de tes papiers. » Il paraissait très excité. Je récupérai mes documents que je glissai dans une enveloppe en plastique, puis nous quittâmes notre logis. Pendant que nous descendions, avec précaution, l'escalier serpent de *Paradi*, je regardais, fascinée encore une fois, ces centaines d'habitations entremêlées sur le flanc de la montagne, les toits de tôle et de béton réverbérant crûment les rayons du soleil de midi. On aurait dit que la montagne s'était dotée d'une carapace dont la toiture de chaque habitation était une écaille. Une carapace bien fragile pour le jour où la terre se mettrait à trembler, où une pluie diluvienne viendrait à rendre le sol incapable de soutenir cette masse monstrueuse. Avant que l'escalier n'aille plonger dans le ravin, que nous prenions le sentier de rochers qui nous mènerait au corridor aboutissant à la route, je demandai à Estevèl dans quel collège il comptait m'inscrire et avec quel argent il parviendrait à payer les frais d'inscription et les mensualités. Il n'avait à ma connaissance aucune relation lui permettant de me trouver une place dans ces écoles publiques où les responsables, souvent, monnayaient l'accès au prix fort. À ce moment, pour la première fois peut-être, je questionnai l'ascendance qu'Estevèl avait sur moi. Certes, c'était mon grand frère. Il m'avait sauvé la vie quand Ti-Tanbou qui, dans nos jeux d'enfants, prétendait m'aimer, avait fui avec ses autres camarades, me laissant me noyer dans la mer de Saint-Jean. Quand la lune avait commencé à rythmer ma vie, il avait été le premier à le savoir. Il avait été le seul à toucher mon sang, ce que ma mère n'avait jamais fait. Mais cela n'expliquait pas pourquoi je lui obéissais toujours, comme en état d'hypnose. Il suffisait qu'il m'adresse la parole pour que, sur-le-champ, je sois dépouillée de toute volonté. En le regardant marcher devant moi, de son pas souple, félin, qui avait, je ne sais pourquoi, à voir avec la chevauchée des vagues dans la crique de mon village,

je compris qu'il se dégageait de mon frère un fluide ayant la propriété de diluer vos angoisses, vos peurs, vos réticences dans une onde de sérénité. C'était à la fois bienfaisant et inquiétant. Inquiétant parce que personne n'aime se rendre compte qu'il est sous la dépendance psychologique de quelqu'un sans avoir la possibilité de se défaire de cette influence même quand il en a la volonté. Sur le coup, j'aurais voulu lui dire : « Je ne vais nulle part. J'en ai assez que tu décides constamment pour moi, même si tu as juré, sur le lit de mort de notre mère, de me protéger. De me protéger seulement ! Pas de prendre la barre de la barque de ma vie. » Les mots de madame Dulciné me revinrent à la mémoire. Ce devait être vrai que j'étais belle, attirante. L'homme aux biceps tatoués me le faisait sentir régulièrement quand j'allais avec Estevèl à la fontaine publique. Est-ce que les choix de mon frère me permettraient de profiter de ma beauté et de ma jeunesse dans cette ville où les fleurs étaient plus qu'éphémères, où le destin ne dévoilait sa face de lumière qu'aux adorateurs des ténèbres ?

Je ne dis rien à Estevèl, mes pensées diluées à nouveau dans la magie de son aura marine. Nous atteignîmes la rue en utilisant le corridor jonché d'ordures, de bouteilles en plastique baignant dans l'urine de ceux qui profitaient de la configuration des lieux pour se soulager la vessie, corridor que le hasard seul avait tracé entre les murs d'un temple adventiste et d'une maison de jeu. Une auto attendait Estevèl. Une vieille voiture aux jantes nickelées, peinte d'un jaune criard. Estevèl m'ouvrit la portière arrière en me disant de m'installer, ce que je fis. Il prit place à côté du chauffeur.

— Je te présente monsieur Wilson, me dit Estevèl. Monsieur Wilson, voici Hérodiane, ma sœur.

Je saluai de la tête en lançant un bonjour à peine audible, un bonjour scrutateur, interrogatif. L'homme au volant ne tourna pas la tête vers moi. Il m'examinait dans le rétroviseur. Je me déplaçai pour ne pas être dans le champ du miroir, mais il en modifia l'angle pour continuer à m'observer. Cela ne me plut pas. Bien qu'assis, je le devinai de haute taille. Il était de teint clair, mince, les cheveux

dégarnis laissant voir une calvitie avancée. Il portait avec élégance une chemise de flanelle blanche, un jean maculé de peinture. « Un artiste peintre, pensai-je. Où Estevèl a-t-il déniché un individu pareil ? » Il devait avoir dans les cinquante ans. Il les assumait bien.

— Je suis artiste peintre, Hérodiane, dit-il, comme s'il avait lancé un tentacule dans mon esprit. Je prépare actuellement une exposition de mes tableaux à New York.

— Monsieur Wilson est un ami personnel du directeur d'un collège, expliqua fièrement Estevèl. Grâce à lui, tu devrais aller à l'école dès la semaine prochaine.

— Hérodiane ! Dites à Estevèl de cesser de me donner du monsieur à tout bout de champ. Je crois que mon âge et ma belle calvitie lui inspirent trop de respect.

Je gardai le silence. Mes regards toujours interrogateurs allaient de monsieur Wilson à Estevèl.



Ce fut ainsi que je commençai à fréquenter le collège de la Résurrection à Pétion-Ville, étonnée que la résurrection me suive ainsi à la trace, du bord de la mer de Saint-Jean aux hauteurs gangrenées de cette cité dont la réputation bourgeoise n'était plus qu'un lointain mythe, depuis que les migrations effrénées avaient permis la colonisation sauvage des montagnes, des rues et des trottoirs. La première semaine, j'allai en civil, ne disposant pas encore d'argent pour me payer la confection de l'uniforme du collège, jupe grise, chemisier blanc, cravate rouge. Quand je voulus savoir, encore une fois, comment Estevèl allait obtenir l'argent me permettant de suivre les cours dans cet établissement bien tenu, ne ressemblant en rien à ces écoles gérées par des affairistes dans l'indifférence complète des autorités, mon frère balaya mes inquiétudes d'un revers de main en me lançant d'un ton à la fois fatigué et exaspéré : « Je suis responsable de toi, Hérodiane. Je ne

fais qu'obéir à la volonté de notre mère. » Deux semaines plus tard, il m'emmenait chez un maître tailleur qui prit mes mensurations pour me confectionner en l'espace de trois jours un jeu de quatre uniformes. Le maître tailleur qui, lui aussi, était un ami de monsieur Wilson, me félicita tout au long des essayages pour l'amour que mon frère me portait. « C'est une bénédiction du ciel d'avoir un tel frère, mademoiselle. Le sens de la famille se perd aujourd'hui. » Ce qui me gêna chez lui, ce fut sa totale indifférence envers ma féminité pendant qu'il papillonnait autour de moi, avec une grâce de danseur de ballet, son mètre à la main, ses mains effleurant, sans trouble, mes épaules, mes seins, mes hanches.

Je passai ainsi mon temps entre le collège de la Résurrection, notre chambrette à *Paradi* et la maison de madame Dulciné où je pris l'habitude de me rendre quand mes études et mes lectures me laissaient du temps libre. Je n'avais pas encore d'amies au collège, car les filles m'avaient immédiatement regardée de travers, voyant en moi une rivale de taille dans l'intérêt que leur portaient les garçons. Ces derniers me manifestèrent une hostilité ouverte dès qu'ils se rendirent compte que leurs avances grossières se heurtaient à mes refus fermes, souvent narquois. Leur manque de manières était pitoyable. La plupart de ces garçons étaient de familles plus ou moins aisées. Devinant mon origine sociale, bien que ma mise n'eût rien à envier à celle des autres filles du collège, ils pensaient que je tomberais facilement dans leurs bras. Ce n'était pas que je n'eusse nulle envie d'une relation amoureuse. J'allais avoir dix-sept ans. La plupart des filles, à cet âge, je le comprendrais un peu plus tard, avaient connu un homme, malheureusement dans des conditions qui les avaient traumatisées et qui faisaient qu'elles allaient intérioriser un certain dégoût de l'amour physique le restant de leur vie. Moi, mes lectures, mes conversations avec sœur Marie-Francine et peut-être, ses propos pour me rassurer après les paroles horribles de sœur Jérémie m'avaient en quelque sorte protégée. Je rêvais toujours d'un prince charmant, d'un homme beau et jeune, de préférence blanc ou à défaut de teint clair, avec des yeux bleus, qui

arriverait sur son beau cheval ou dans sa voiture de luxe. Ce rêve persistait malgré le panorama sinueux et escarpé de ma vie au quotidien. Certaines filles, comme celles de madame Dulciné — Chantal, Irène et Marie-Édith —, tentaient de tirer parti immédiatement de la faiblesse et de la bêtise des hommes. Il fallait dire aussi que madame Dulciné ne laissait pas à ses filles d'autre choix. Elles devaient justifier leur présence sous son toit par l'argent qu'elles rapportaient à la maison. Trouver un emploi était difficile. Elles se prostituaient donc en marchandant leurs charmes.

Ce fut avec Marie-Édith, la plus jeune des filles de madame Dulciné, que je me liai d'amitié l'après-midi où elle donna un dîner pour cet inspecteur de la direction générale des impôts qu'elle avait réussi à prendre dans ses filets, au grand plaisir de sa mère. Mais l'inspecteur n'arrivait pas. Le riz aux champignons, le poulet aux légumes, le gratin de macaronis, préparés par Marie-Édith avec ce qui restait de l'argent soutiré à sa prise, madame Dulciné s'en étant accaparé la plus grande partie, attendaient sur la grande table, recouverte d'une nappe blanche immaculée, placée au milieu du petit salon. Quand il fut certain que le principal intéressé ne se présenterait pas, les sœurs de Marie-Édith, madame Dulciné et le voisinage s'empiffrèrent rageusement en se moquant de l'abandonnée. Cette dernière, en larmes, se réfugia dans l'unique chambre qu'elle occupait avec sa mère et ses deux sœurs. Il n'y eut que moi qui vins lui tenir compagnie pour tenter de la consoler.

— Il a dû avoir un empêchement, Marie-Édith, la rassurai-je. Cela peut arriver.

— Je savais que cela tournerait mal, gémit Marie-Édith. C'est la faute de ma mère, tout cela.

— Pourquoi dis-tu cela ?

Elle respirait avec difficulté. Je craignis qu'elle fasse une crise d'asthme.

— Ma mère n'accepte pas que nous revenions à la maison en fin de journée sans argent. C'est une véritable mère maquerelle. Excuse-moi si je parle ainsi d'elle, mais c'est la vérité. Elle menace

constamment de nous mettre à la porte. Mes sœurs arrivent à se débrouiller, Hérodiane. Elles rencontrent des hommes et c'est relativement facile pour elles de les manipuler. Moi, je ne peux pas.

Si madame Dulciné ne m'avait pas donné ouvertement des conseils en ce sens, cela était dû au fait qu'elle avait vu en Estevèl et en moi des êtres d'une autre trempe, désireux de tirer de la vie, avec dignité, la sève nécessaire à leur existence. Mais elle n'avait jamais ménagé ses allusions dévastatrices, ses retroussements de nez dédaigneux qui étaient presque sa marque de fabrique quand, devant elle et ses filles, je manifestais ma satisfaction de fréquenter une bonne école, ma joie, enfin, après plusieurs mois, d'avoir accès à une bibliothèque où je pouvais emprunter des livres, les emporter chez moi pour partir en randonnée dans des lieux inconnus, rencontrer de nouveaux personnages, partager des émotions, toutes ces choses qui me permettaient de m'extraire quelques heures de la ruche putride de *Paradi*.

— Souvent, je suis obligée de me réfugier chez ma marraine, Hérodiane. Elle, au moins, me comprend. Je voudrais une autre vie. Avoir un homme à moi. Une famille. Être une femme normale. Pourquoi nous, parce que nous habitons *Paradi*, ne pouvons-nous pas être comme les autres ?

C'était curieux comment elle disait « comme les autres ». Je serrai Marie-Édith contre moi. J'allai nous prendre deux bières. Madame Dulciné, ses filles et le voisinage avaient dévasté la table. Il ne restait que les plateaux vides, visités par des grappes de mouches. Quelqu'un avait apporté un appareil stéréophonique pour faire jouer un rap de Barikad*. Je revins auprès de Marie-Édith. Je lui tendis sa bière.

— Bois, lui dis-je. Ton homme viendra.

— Non... Au fond de moi, je savais qu'il voulait seulement coucher avec moi. Je me leurrais. Tout cela à cause de la peur de déplaire à ma mère, d'endurer les moqueries de mes sœurs. Je sais qu'elles ne supportent pas le fait que je sois différente.

— Tu as ta marraine.

— Elle ne pourra pas me loger chez elle de manière permanente. Pour quelques jours seulement. Et après ?

Je ne savais quoi lui répondre. Il y avait de la colère en moi. De la colère et de l'impuissance. De me retrouver ici à *Paradi* parce qu'un sénateur forban avait dépouillé mon père. De comprendre cette jeune fille qui avait mon âge et qui, pour toute perspective, n'avait à l'horizon que la prostitution déguisée. À *Paradi*, l'espoir battait ses ailes à l'envers.



Les images jouent à la marelle sur l'échiquier de mes souvenirs. Elles sautent, trébuchent, s'arrêtent, virevoltent, hésitent, le temps que j'en immobilise quelques-unes entre deux temps morts dans les ondes de douleur qui fusent dans tous mes nerfs. Estevèl est parti depuis quelques minutes ou quelques secondes ? Impossible à savoir. Pas depuis quelques heures. Ce serait l'aube. J'aurais entendu les imprécations hystériques des évangélistes annonçant du haut de *Paradi* que Jésus revient bientôt et qu'il est temps pour nous de faire nos valises, les chants vacillants des coqs à la veille de rendre leur tablier dans ce pays où il n'y a plus de frontières entre le jour et la nuit, la chute précipitée sur les toits des *engagés** n'ayant pas vu l'approche discrète du soleil et la montée diffuse du brouhaha de la ruche qu'est *Paradi*.

Je me vois, un soir, revenir du collège. J'étais passée voir Marie-Édith chez madame Dulciné. Je me plaisais en sa compagnie, même si sa mère me lançait des regards courroucés comme si je constituais pour sa fille une source de mauvais conseils, une fréquentation peu recommandable. C'était quelques semaines après que l'inspecteur des impôts avait fait défection, laissant Marie-Édith en butte aux quolibets de ses sœurs et aux menaces de sa mère. Je

lui racontais des histoires que j'avais lues dans mes livres. Je les enjolivais avec une facilité qui fit dire à mon amie que j'avais des talents d'écrivain. Cela me fit rire. Moi, Hérodiane Palus, petite paysanne de Saint-Jean, écrire des livres comme ceux qui me plaisaient tant depuis que sœur Marie-Francine m'avait ouvert les portes de sa bibliothèque ! Voici un rêve beaucoup plus irréalisable que celui de me voir emmenée loin de Saint-Jean, loin de *Paradi*, par un prince à la peau blanche et aux yeux bleus.

Je quittai Marie-Édith en réfléchissant toutefois à ce qu'elle m'avait dit. Je n'avais jamais pensé à écrire moi-même des histoires. Mes rédactions françaises étaient, je me le rappelais, toujours lues en classe par sœur Marie-Francine qui les donnait en exemple à mes camarades. La religieuse s'étonnait toujours du fait qu'à mon âge je manifestais autant de talent pour l'écriture. Mais qu'avais-je vécu pour me lancer maintenant dans cet exercice si difficile qui devenait toujours un regard sur sa propre vie, sur sa propre expérience ? Même le sentiment fondateur de la création, je ne l'avais jamais connu encore. L'amour ! Je ne m'étais jamais livrée encore à la fureur d'un désir masculin. Je ne connaissais rien du sexe. Le seul homme de ma vie était mon frère Estevèl.

J'arrivai devant notre logis sans m'en rendre compte, plongée que j'étais dans mes pensées. J'essayai en vain d'ouvrir la porte. J'avais bien la clef, mais inexplicablement, elle ne parvenait pas à jouer dans la serrure. Me parvint alors le bruissement discret de la mer quand elle met une sourdine à sa colère écumeuse au petit matin pour étaler l'ondulation de sa toison bleutée jusqu'aux confins de l'horizon. Ce bruissement n'avait certainement pas quitté la baie, survolé le chaos sonore de la ville, comme chaussé de bottes magiques, pour me parvenir ainsi avec une telle netteté, avec son parfum d'algues et de sel marin. Des embruns me fouettaient le visage. Tout cela semblait s'extraire d'une manière surprenante de notre chambre. Je frappai à la porte sans obtenir de réponse. Je devinais qu'Estevèl était à l'intérieur. Lui seul était capable de provoquer ces phénomènes, comme si autour de lui gravitait un

monde invisible d'eau qui ne se manifestait que dans l'absence des corps et des âmes. L'unique fenêtre donnant sur l'extérieur était éclairée. Je traînai jusqu'en dessous deux blocs que je pris près d'un tas de sable. Je me hissai dessus pour avoir vue sur ce qui se passait. J'effectuai un saut vertigineux à travers des colonnes de nuages qui ressemblaient à des murailles de palais oubliés dans la nuit des temps, avant de survoler le bleu émeraude d'une mer d'où émergeait une grappe d'îlots dont la verdure ne laissait jamais entrevoir ni montagnes, ni plaines, ni champs, ni plages. On aurait dit les chevelures de géants plongés dans l'eau, géants qui, d'un moment à l'autre, pourraient se lever, s'étirer, allonger les mains vers le ciel pour m'attraper tel un vulgaire volatile. Je vis des créatures d'eau, des femmes à la chevelure d'écume, peut-être était-ce les Néréides, car elles devaient être bien cinquante, montées dans un immense vaisseau au bois cousu d'or, auquel était fixé à la proue un bucentaure. Au-devant du navire, le noir et le jaune des zébrures des zancles traçaient comme des rails sur la mer que survolaient en sauts rapides des dauphins argentés. Je perdis de l'altitude pour contempler des rochers massifs et gigantesques qui protégeaient des plages dont le sable noir ne semblait jamais avoir été foulé par un pied humain. J'aperçus Estevèl debout, enfoncé dans l'eau jusqu'à la taille. Il ne faisait rien sinon taper la mer de la main droite, puis de la main gauche, si concentré qu'on sentait bien que ce geste n'avait rien d'anodin. On aurait dit que la surface calme de la mer était devenue une peau de tambour. Ses mains, en l'effleurant ainsi, déclenchaient à chaque fois des vibrations dont l'ensemble devait constituer un message dont il savait seul la teneur. Mais je n'entendais rien, à part le bruissement des vagues et le chant de la brise dans le couvert végétal de l'îlot. Cette illusion dura jusqu'au moment où une main me toucha l'épaule du haut des deux blocs. Surprise, croyant avoir affaire à mon frère, je sautai de mon perchoir pour me retrouver en face d'un beau vieillard, la taille trop courte pour avoir pu ainsi m'atteindre à l'épaule. Il était vêtu d'une vareuse bleue, d'un pantalon de même couleur. La pipe à sa bouche

ressemblait plus à un leurre qu'à un instrument devant lui permettre de jouir des plaisirs du tabac.

— Cela ne se fait pas, mademoiselle, dit-il arborant un malicieux sourire.

Puis il s'évanouit dans la nuit sans que mon émoi me donne le temps de répliquer quoi que ce soit. La porte de la chambrette s'ouvrit alors. J'aurais dû voir une masse d'eau s'échapper par l'ouverture pour déferler sur *Paradi*, entraînant, dans un furieux tourbillon, le pus de la cité jusqu'à la mer.

— Je ne t'avais pas entendue qui frappais, me dit tout simplement Estevèl. Je t'attendais. Tu étais où ?

— Chez madame Dulciné, lui répondis-je. Que faisais-tu ?

— Je dormais, dit-il trop rapidement pour que ce soit la vérité.

J'entrai. Je déposai mes livres sur la table. La pièce avait une odeur fraîche d'algues et de sel. Elle résonnait encore des claquements des vagues sur les rochers.

— Tu n'as pas fait le ménage, lui fis-je remarquer.

— Le ménage ! répéta Estevèl, interloqué.

— La mer. Elle est toujours là. Je l'entends.

Sans rien dire, il s'allongea sur sa natte et tira à lui sa couverture.

— Il y a de quoi manger sur l'étagère. Monsieur Wilson est revenu de New York. Nous sommes allés au restaurant. Il a voulu que je t'apporte un plat de poulet.

— Merci, Estevèl, lui répondis-je. J'oubliais. J'ai vu ton ami.

— Qui ?

— Le vieillard que tu disais avoir vu en rêve.

Il s'était endormi. Sa perte de conscience réduisit au silence les échos de la mer qui persistaient.



Estevèl reviendra avant d'arriver chez Yvan. Comment fera-t-il de toute manière pour atteindre à cette heure la villa des Guéras ? Il n'a

pas d'argent pour payer un taxi-moto. Dans le cas où il trouverait un ami qui accepte, à crédit, de l'emmener, il lui faudrait prendre seul à pied la route privée qui monte la colline en spirale. Devant la villa des Guéras, des vigiles montent une garde permanente. Jamais mon frère ne parviendra à joindre Yvan. Ce dernier appellera forcément avant qu'Estevèl n'arrive au bas de *Paradi*. En dépit de tout, je ne peux accepter l'idée qu'Yvan ne le fera pas. Mon frère sera alors obligé de remonter l'escalier serpent pour m'aider à me relever de mon lit et m'emmener jusqu'à la Jeep d'Yvan. Il lui faudra demander l'aide du voisinage, car il ne pourra pas, seul, me porter par cet étroit sentier. Ce sera pour moi une expérience honteuse, frustrante que de me voir soulevée, transportée par toutes ces mains, telle une impotente, tel un paquet de linge sale. Je n'ai jamais voulu qu'Yvan vienne à *Paradi*. Lui n'en a jamais manifesté le désir. Pour prévenir toute demande de sa part en ce sens, j'ai toujours prétendu que ce n'était pas un endroit sûr pour quelqu'un comme lui. Un jeune et beau mulâtre qu'on devinait immédiatement fortuné allait attirer l'attention à *Paradi*. Avec la frustration bien compréhensible des gens, on pouvait s'attendre à toutes les provocations. Ce qui était pour moi intolérable, c'était qu'il voie, de ses yeux, le lieu où je vivais. Je ne lui avais pas caché que je logeais dans ce bidonville suspendu au flanc de la montagne, que j'étais une paysanne ayant quitté son village au bord de la mer au sud-est d'Haïti à cause de sa famille affamée par la faute d'un sénateur voyou. Je préférais laisser Yvan deviner mes conditions de vie comme si, ainsi, cela protégeait, d'une certaine manière, ma fierté. Je me disais que constater la réalité de ma vie à *Paradi* pouvait, quelque part, ternir une certaine image qu'il s'était faite de moi. Image d'une jeune fille belle et pauvre, décidée à garder sa dignité, à poursuivre ses études, à trouver sa petite place, même pas au soleil, mais quelque part à l'ombre, juste une petite place pour se construire un lieu, une vie où elle puisse oublier le calvaire de son père dépouillé. Mais c'était peut-être moi qui jonglais avec des chimères. Qu'est-ce que je

représentais vraiment pour lui ? Il avait décidé de me faire arracher des entrailles ce petit être innocent de la folie, de la misère, de la crasse de ce monde. Il avait voulu me faire croire que cela était nécessaire pour la consécration de notre relation.

Pourquoi donc Estevèl ne revenait-il pas en me disant qu'Yvan avait appelé pour m'emmener à l'hôpital, pour arrêter l'hémorragie, pour arrêter la fuite de ma vie entre mes cuisses ?



Estevèl était différent des garçons que je connaissais. Ce n'était pas seulement parce qu'il n'avait pas de relations féminines à l'âge où les autres garçons n'ont d'yeux que pour les filles. Mon frère plaisait. Je pouvais le voir dans les regards que lui jetaient les filles du voisinage. Marie-Édith, elle-même, essaya d'avoir raison de l'indifférence d'Estevèl. Mon frère était différent parce qu'il traînait après lui les odeurs et les rumeurs de la mer de son village. Les autres gens percevaient-ils ces odeurs et ces rumeurs ? Ma mère certainement. Mon père avait des relations complexes avec Estevèl. Il devinait bien que son fils, né dans des circonstances particulières, devait avoir des facultés peu communes, un *lwa* en tête, comme on dit chez nous, *lwa* qui le réclamerait sans doute un jour. Mais le pasteur Modeste, à qui mon père présenta très tôt son fils, certifia qu'Estevèl était le plus normal qui soit, qu'aucun diable ne le courtisait. Cela soulagea mon père qui depuis lors ne se préoccupa plus de la fascination que la mer exerçait sur son fils. Il préféra même ignorer tout simplement les gens venus se plaindre une fois du fait qu'Estevèl avait perturbé une cérémonie vodou. Mon frère, par curiosité, avait accompagné un ami dans un *peristil**. Au plus fort de la célébration, d'étranges esprits chevauchèrent plusieurs participants qui se mirent à se contorsionner sur le sol en imitant les mouvements affolés des poissons à l'approche d'un prédateur, tout en vomissant une eau de mer pleine de coquillages. Estevèl,

comprenant sa responsabilité dans la présence de ces esprits perturbateurs, se dépêcha de quitter le temple. Tout revint à la normale, mais l'*oungan** et ses serviteurs n'avaient pas apprécié cette intrusion.

Mon père continuait probablement à percevoir chez son fils des choses qui lui déplaisaient, mais il s'efforçait sans doute de les évacuer de son esprit. Une paresse à réciter les litanies du pasteur Modeste au temple où il allait toujours de mauvaise grâce, un regard terne et ennuyé dès qu'il pénétrait dans le lieu de culte, son dégoût quand il maniait les nasses en mer, sa gaucherie qui avait quelque chose de féminin quand il lançait les filets à l'eau, filets qui lui laissaient des cloaques de sang noir dans la paume des mains, sa mollesse et sa délicatesse avec les instruments aratoires, sa persistance à se plaindre des ampoules à ses aisselles provoquées par le manche de la houe qu'il devait rapporter à la maison.

Pouvais-je me considérer, moi, comme une jeune fille normale, à la différence de mon frère, ou étais-je également possédée par je ne sais quelle entité faisant de moi un être qui n'avait avec son lieu qu'un simple lien physique, alors que ses rêves, ses pensées, ses sens étaient tous tendus vers quelque chose d'invisible et en devenir ? Je m'étais enlevé de la tête le boulet des paroles perfides de sœur Jérémie pour découvrir peu à peu que j'avais ma beauté, bien que cette différence soit comme un fardeau qui m'obligeait à déjouer constamment l'insistance lubrique des hommes, à développer d'harassantes stratégies pour éviter leurs pièges. Ma torride beauté de fille noire — sœur Jérémie n'avait pas voulu que j'en prenne conscience — m'esseulait, me forçait à une sorte de disgrâce, car les hommes qui essuyaient mon indifférence, les femmes qui m'enviaient certainement m'ensevelissaient sous leur opprobre d'autant plus féroce qu'il était muet. Ainsi, quand les autres jeunes filles ne faisaient qu'accumuler les rendez-vous avec des hommes piaffant de désir, quand les nuits imprimaient dans leur esprit pensées coupables et rêves interdits, dans leur corps frissons voluptueux, je ne me plaisais que dans ces livres que sœur Marie-

Francine m'avait offerts et dans ceux que mon frère Estevèl, sachant mon goût pour la lecture, achetait à des bouquinistes ayant établi commerce sur les trottoirs de la ville. Je rêvais certes à mon prince, mais ce rêve était loin de provoquer chez moi frissons, chaleur, désir, qui m'auraient incitée à une relation. Mon cœur, quelque part, restait froid, inaccessible encore au feu de l'amour, comme si, volontairement, j'avais dressé tout autour de moi une muraille dont seul mon prince aurait l'intelligence et la force de venir à bout. Le prince se présenta à moi. Il s'appelait Yvan.



Il s'arrêta à une dizaine de mètres de moi, mais je ne vis que la luxueuse Jeep noire qui s'était glissée avec une souplesse élégante entre un vieux taxi et un camion préposé au ramassage des ordures. J'étais en compagnie des deux camarades de classe avec qui j'avais lié finalement amitié, nos sacs au dos, à discuter des sautes d'humeur d'un professeur de français, que l'une des filles attribuait aux déboires amoureux de l'enseignant qui tentait de conquérir le cœur d'une belle Capoise de notre classe dont l'accent savoureux était pour nous sujet d'admiration et de moquerie, à la fois.

— C'est pour toi qu'il s'est arrêté, me lança Madou, l'une de mes amies, en me donnant un coup de coude aux côtes.

— Qui ? lui demandai-je innocemment.

— Celui qui est au volant de la Jeep noire. Ne l'as-tu pas vu ? Tu es toujours à rêver. Il est beau comme un acteur de cinéma.

— Avançons pour nous en assurer, proposa Anite, mon autre camarade, l'air tout excitée.

Elles me prirent par la main, me forçant pratiquement à les suivre. Je vis le jeune homme au volant. Un parfait mulâtre aux traits d'une finesse toute méditerranéenne, des cheveux d'un noir de jais et des yeux bleus qui contrastaient avec son teint hâlé. Il avait baissé la vitre teintée de la Jeep pour nous faire signe d'approcher. Il était en

effet très beau. Mon cœur fit un brusque bond dans ma poitrine. Nos regards venaient de se croiser. J'eus l'impression de recevoir un jet d'énergie anesthésiante. Je ressentis la moiteur soudaine de mes mains, la sueur qui plaquait mon chemisier à mon dos. Je crus que j'allais, sur le coup, défaillir. Nous n'obéîmes pas à son signe d'approcher. Madou, la plus effrontée, mit sa main sur sa poitrine, faisant mine de demander si c'était elle qu'il voulait. Il secoua la tête. Anite fit de même. Il secoua à nouveau la tête, pointa son doigt vers moi, doigt qui m'intima péremptoirement l'ordre d'avancer vers lui. Il y avait dans le geste du jeune homme l'affirmation d'une autorité qu'il était sûr de détenir, la certitude qu'une jeune fille d'une classe sociale inférieure ne pouvait se dérober à une telle injonction, peut-être économiquement profitable. Les jeunes gens tels que lui étaient des dieux dans ce pays. J'étais tout ouïe quand madame Dulciné conversait avec ses filles, avec ses voisines, quand les filles du collège racontaient leurs aventures. Cela me jetait toujours dans un abîme de confusion quand je constatais le fossé qui existait entre les propos du pasteur Modeste, mon enfance à Saint-Jean et la réalité que je vivais à *Paradi* et dans cette ville immense, tentaculaire, bouffeuse d'espoirs et de dignité.

J'eus donc conscience de la violence du geste d'Yvan, de tout ce qu'il impliquait. C'était l'ordre du maître à son esclave, du seigneur au serf. Je me détournai avec dédain pour m'éloigner d'un pas rapide, laissant pantoises mes deux amies qui auraient tant souhaité, chacune d'elles, être l'objet de la convoitise du jeune homme. Il klaxonna furieusement. Avant de m'engager dans le carrefour qui me mettrait sur la voie me rapprochant le plus de *Paradi*, je ralentis le pas, jetant un regard en arrière seulement pour savoir ce que faisaient mes camarades. Elles étaient accoudées à la portière de la Jeep noire et discutaient avec animation avec le jeune mulâtre.



Le lendemain, pendant les cours, je surpris parfois les conciliabules de Madou et d'Anite. Je comprenais que mon attitude de la veille était le sujet de leurs conversations qui devaient à tout prix échapper à l'attention de notre professeur. J'eus la brève sensation de la terre qui trembla pendant deux ou trois secondes. Un bâton de craie au bord du tableau tomba sur le sol et se brisa. Le seul qui parut se rendre compte de ce qui venait de se passer fut le professeur de mathématiques qui s'immobilisa un instant, son regard accrochant le mien dans cette fraction de seconde où nos vies auraient pu basculer dans l'horreur. Il ne dit rien et moi non plus. Le cours continua dans sa normalité quotidienne, tout comme la ville poursuivait aveuglément sa course dans son chaos dévoreur d'âmes et de choses. À *Paradi*, je faisais encore, parfois, ce rêve inquiétant de me retrouver ensevelie sous des amas de roches, de gravier et de béton, rêve que je m'évertuais à enfouir dans les pensées vagabondes qui naissaient dans mon esprit et que je rangeais dans ces régions du subconscient qu'on ferme à tout jamais. Je me disais qu'on ne pouvait pas vivre à *Paradi* sans penser qu'un jour le sentier serpent entraînerait ces centaines de carapaces de béton et de tôle dans un glissement de terrain apocalyptique.

La secousse à peine perceptible, sauf pour le professeur, le bâton de craie et moi, me fit perdre toute concentration pour les équations algébriques développées sur le tableau. Il y avait à peine une fêlure dans la voix du jeune enseignant, un discret tremblement des doigts qui tenaient la craie, ce qui se traduisit par un tracé hasardeux des racines carrées. Aucun élève ne le remarqua. Était-il vraiment possible, pensai-je, que nous soyons les seuls, ce jeune professeur et moi, à percevoir ce mouvement de l'écorce terrestre qui annonçait, peut-être dans les semaines, les mois ou les années à venir, une catastrophe dont nous tous, avec notre imaginaire en lambeaux, croyions que Dieu nous préserverait ? La faculté de percevoir le moindre mouvement d'humeur des choses qu'on pensait sans âme était-elle à même de prémunir contre la destruction menaçant de manière irréparable cette terre peuplée d'êtres pitoyables qui

persistaient à cheminer dans une obscurité qu'on pouvait juger sécurisante tant qu'on n'avait pas fait le pas ultime, ce pas qui entraînerait le pied, puis avec lui tout le corps, vers l'abîme où le feu purificateur désagrégeait tout ?

Sur la croupe d'une équation, je dévalai les rues de la ville haute à la recherche de mon frère, certainement sur le boulevard principal de la cité-poubelle à proposer de l'eau en sachets à ces chauffeurs en train de suffoquer dans la fournaise entretenue par le soleil incandescent de ce milieu de journée. Je vis les longues files immobiles sur l'avenue, les haut-parleurs assourdissant les passagers et les piétons de leur musique diffusée à puissance maximum, les trottoirs occupés par les réparateurs de pneus, les vendeurs d'essence, d'huile de moteur, de DVD piratés, de médicaments expirés, de vêtements usagés extraits des poubelles de Miami. As-tu senti comme moi, Estevèl, mon frère, l'avertissement de la terre ? As-tu le même lien avec la terre qu'avec la mer ? Je devinais, beaucoup plus que je ne le sentais, que chaque frémissement de la mer modifiait les battements de ton cœur, que ta respiration s'effectuait au rythme des vagues dont le chant si particulier faisait dire que le souffle d'Agwe protégeait le village des malédictions résultant de nos humaines turpitudes. Tu aurais certainement perçu un mouvement d'humeur de la mer, mais la terre était trop dense, trop épaisse, trop grossière pour la subtile faculté de tes sens.

La sonnerie annonçant la fin des cours me ramena à la réalité. Le visage en sueur, mon chemisier plaqué à ma peau, je raflai cahiers, livres, crayons, pour les glisser dans mon sac. Je me dépêchai de prendre le chemin de la sortie, ne voulant surtout pas que, aujourd'hui, Madou et Anite m'imposent leur compagnie. Je n'avais pas apprécié leur comportement durant la journée. M'extirpant de la cohue de la cour du collège, je me retrouvai, soulagée, dans la rue où des marchands, sans souci des directives de la mairie, avaient accroché des chaussures au mur extérieur de l'école. Je marchai à pas tranquilles sur le trottoir, l'esprit en proie à mille pensées

appelées certainement à la rescousse pour noyer le souvenir des deux ou trois secondes du léger séisme. Je ne vis pas la Jeep noire s'arrêter à ma hauteur. La portière s'ouvrit brusquement, m'obstruant pratiquement le passage.

— Je t'en prie. Évite-moi encore la honte d'un refus de ta part.

Il avait agi si rapidement que je me retrouvai dans l'impossibilité de réagir. La portière ouverte ne me laissait d'autre choix que de rebrousser chemin, de contourner le véhicule ou de traverser la rue pour continuer ma route. Une marchande de chaussures qui discutait avec un client me considérait d'un air exaspéré, attendant que je dégage le trottoir en montant dans le véhicule pour qu'on ferme cette portière qui menaçait son étal. Je vis à quelques mètres derrière moi Madou et Anite qui approchaient en conversant avec d'autres élèves. Elles n'avaient pas remarqué la tentative d'Yvan de me prendre à bord de sa Jeep. Le jeune homme me regardait avec des yeux suppliants. Il s'était débarrassé de cette attitude autoritaire quelque peu méprisante qui avait été, hier, la sienne.

— Monte. Je t'en prie. Tu n'as rien à craindre de moi. Je veux juste te parler.

À cet instant précis, ma raison me disait de fuir, de rebrousser chemin ou de bousculer la commerçante, de renverser son étal pour me faire un passage afin de me soustraire à l'emprise soudaine du regard d'Yvan. Ce furent ses yeux qui eurent raison de ma réticence et qui, malgré ma peur, m'emportèrent vers lui. Je pris place dans la Jeep. Il ferma la portière et démarra précipitamment, comme pour prévenir toute retraite de ma part.

— Tu habites où ? me demanda-t-il.

— À *Paradi*, lui dis-je sur un ton de défi. Tu ne connais certainement pas.

Il eut un sourire mystérieux.

— Je connais mieux que tu ne le penses.

— De toute manière, ta Jeep n'y arrivera jamais. Il n'y a pas de chemin même pour les humains.

— Tu me dis où tu descends, dit-il tout simplement.

Il glissa un CD dans l'appareil de bord. Les battements de mon cœur s'étaient ralentis. Une musique douce avec des accords langoureux de guitare acoustique emplît l'intérieur du véhicule. L'odeur de neuf de la Jeep se mêlait à un subtil parfum de pins. Les mains d'Yvan sur le volant me fascinèrent. Il avait de belles mains, des doigts fins et agiles comme ceux de sœur Marie-Francine. Je ne sais pourquoi, je pensai à ce moment où elle m'avait serrée dans ses bras pour me faire comprendre que Jésus voulait de moi, que mon prince viendrait un jour, m'accepterait et m'aimerait pour ce que j'étais.

— Je m'appelle Yvan. Toi c'est Hérodiane, n'est-ce pas ?

— Mes amies t'ont bien informé, lui dis-je, un peu grisée par la musique et les odeurs du véhicule.

Je lui montrai une rue sur sa gauche.

— Tourne ici. J'y suis presque.

Il obéit. Il conduisait sans me jeter un regard. C'était comme si je n'existais pas. Cela me gêna un peu.

— Arrête, lui dis-je. C'est ici que je descends.

Il arrêta la Jeep toujours sans rien dire. Comme je tentais d'ouvrir la portière, il m'arrêta en posant une main ferme sur la mienne.

— Avant de partir, j'ai quelque chose pour toi.

Il prit sur le siège arrière un petit paquet qu'il me tendit.

— Si tu n'acceptes pas, je pique une crise.

— C'est quoi ? demandai-je, méfiante.

— Un présent pour que tu puisses m'accepter comme ami. Ouvre !

Son regard, une fois de plus, mit du plomb dans ma tête, fissura ce que je pouvais posséder de volonté. Je pris le paquet.

— Je l'ouvrirai à la maison. Merci, Yvan.

Je descendis si précipitamment de la Jeep que je manquai me tordre la cheville. Je m'éloignai rapidement, refusant de dévoiler ma difficulté à marcher, mon sac maladroitement jeté sur l'épaule. Je me sentis suivie par ses regards jusqu'à ce que je disparaisse dans le passage entre le temple protestant et la maison de jeu.



Je gravis l'escalier dans un état second, le paquet sous mon bras, brûlant et lourd comme si je portais les péchés de l'enfer. Ma cheville me faisait mal. À cette heure, une longue file de gens montaient le sentier reptilien, pareils à des damnés dans un autre univers où le ciel serait le lieu d'expiation de toutes les fautes. Ceux qui descendaient, ils étaient moins nombreux, rasaient presque la paroi qui laissait entrevoir la nature friable du sol de la montagne. Ils faisaient attention à ne pas frôler les autres qui venaient en sens contraire, un mauvais croisement, un contact hasardeux pouvant provoquer des chutes en cascade qui nourriraient de corps déchiquetés l'escalier serpent. J'eus à peine un salut de la main pour madame Dulciné qui, assise sur un muret de sa demeure, donnait à manger à un enfant squelettique, visiblement sous-alimenté et malade, que je voyais pour la première fois. J'atteignis notre logis, ouvris fébrilement la porte pour aller me laisser tomber, en sueur, sur le lit. J'avais le souffle court, non pas à cause de l'escalade, l'habitude avait fortifié mes poumons, mais à cause de mon impatience à prendre connaissance du contenu du paquet. Je le défis avec précaution, prévoyant d'utiliser le papier pour rendre le présent s'il ne me plaisait pas. Je découvris avec étonnement, puis avec ravissement deux livres neufs d'un auteur qui m'intriguait : *Amour, colère et folie* et *La Danse sur le volcan* de Marie Chauvet. J'étais allée, il y avait quelques jours, dans une librairie de Pétion-Ville avec mes deux camarades Madou et Anite et j'y avais passé plus d'une heure à feuilleter ces deux ouvrages jusqu'à ce qu'une employée de la librairie me fasse remarquer qu'on n'était pas ici dans une salle de lecture. Madou et Anite, vexées, avaient pris à partie l'employée. J'avais été obligée de quitter les lieux, frustrée de ne pouvoir acheter ces deux livres. Les titres des ouvrages que m'avait offerts Yvan dansaient maintenant devant mes yeux comme s'ils étaient en relief. Je serrai les ouvrages contre mes seins, presque les larmes aux yeux. Je devinais bien que Madou et Anite avaient suggéré à Yvan ce

cadeau pour m'amadouer, pour m'apprivoiser. À ce moment, la porte s'ouvrit. Estevèl entra, portant sur les épaules un sac contenant de l'eau dans des sachets en plastique. Ce n'était pas habituel qu'il revienne à cette heure à *Paradi*.

— As-tu passé une bonne journée au collège ? me demanda-t-il en venant déposer un baiser sur mon front.

— Une bonne journée, lui répondis-je. Pourquoi tous ces sachets d'eau ?

— Je vais lancer ce commerce à *Paradi*.

— As-tu senti le tremblement de terre ?

— Quel tremblement de terre ? me dit-il en écarquillant les yeux.

Ma question était idiote. Ce soubresaut discret de la terre était hors des limites des perceptions de mon frère.

— Tu as de beaux livres ! fit-il remarquer en apercevant les ouvrages que je tenais. Qui te les a offerts ?

— Un ami, dis-je rapidement.

Il sembla ne pas remarquer mon trouble.

— J'ai un ami qui vend des livres en ville. Il s'appelle Bobby. J'aimerais te le présenter. Il te plaira certainement. C'est un garçon bien, intelligent et honnête.

Je le regardai, surprise. C'était la première fois qu'Estevèl me faisait une telle proposition.

— C'est à cause de son amour pour les livres que je l'estime, expliqua Estevèl devant mon interrogation muette. Il te faut bien un ami, ici. Je suis ton frère, moi.

— Pourquoi es-tu revenu aussi tôt ? lui demandai-je sèchement, soudain contrariée, énervée.

— Je tombe de fatigue, répondit-il sans remarquer mon changement de ton. Demain, c'est samedi. On sort.

— Pour aller où ?

— Chez monsieur Wilson. Il reçoit pour présenter ses nouvelles créations. Il tient à ce que nous soyons présents.

C'était péremptoire. Il ne me demandait pas mon avis. Je m'allongeai sur le lit pour commencer à lire *La Danse sur le volcan*. Je fus immédiatement sous le charme de ce personnage, cette jeune femme, comédienne et mulâtresse, perdue dans cette société coloniale qui lui déniait tout à cause de ses origines et de la couleur de sa peau, et qui voulait quand même trouver sa place au soleil. Elle était moi quelque part, même si le temps avait élevé entre elle et moi une muraille. La muraille du mépris, la muraille de cette haine qui grondait partout dans les rues de la cité.



Monsieur Wilson logeait dans une sorte de hangar aménagé par ses soins et qui prenait des allures de musée avec tous les objets d'art accrochés aux cloisons ou dressés sur des socles. Chez monsieur Wilson, on était presque au fond d'une vallée jonchée d'habitats misérables construits souvent dans le lit d'un torrent dont l'eau en général claire et rapide ne dissimulait cependant pas au regard averti sa capacité de nuisance. Monsieur Wilson accueillit mon frère avec effusion, le serrant dans ses bras d'une manière qui laissait à penser qu'il vouait à Estevèl une sincère affection. Puis il m'embrassa sur les deux joues, me félicitant pour ma beauté, sans que, dans ses yeux, s'allument ces lueurs de convoitise qui à la fois me plaisaient et me gênaient chez les hommes que je rencontrais. Monsieur Wilson tint à me faire visiter lui-même sa maison, comme il appelait son curieux logis. Il me montra ce qu'il disait être sa chambre à coucher, une pièce encombrée de chevalets, de tableaux en cours d'exécution, et une autre plus vaste qui devait servir de salon et de salle à manger, mais qui avait été transformée cet après-midi en salle d'exposition avec des tableaux accrochés à deux cloisons et une douzaine de toiles posées sur des tréteaux, chacune cachée sous un voile bleu. Au-dessus et à l'arrière de ces toiles dissimulées, sur les autres cloisons dénuées de tableaux, avaient

été reproduits au pinceau, à l'encre bleu marine, avec une écriture d'écolier appliqué, ces vers d'un poète que je ne connaissais pas encore : *Et sur la grève de mon corps l' homme né de mer s'est allongé. Qu'il rafraîchisse son visage à même la source sous les sables ; et se réjouisse sur mon aire, comme le dieu tatoué de fougère mâle.* Je fus immédiatement intriguée par les tableaux dévoilés, mais monsieur Wilson m'entraîna rapidement au-dehors en me tenant par le bras. Il se montra particulièrement fier de sa cour gazonnée parcourue de rangées de fleurs, assez vaste pour accueillir une cinquantaine d'invités. Il avait fait installer des tables et des chaises sous les arbres. Deux serveurs en livrée faisaient le service, veillant à ne jamais laisser un invité verre vide en main. Monsieur Wilson, après m'avoir fait faire le tour de sa propriété, me laissa pour converser avec les autres convives. J'étais fière qu'il m'ait consacré ce temps, délaissant mon frère qui bavardait avec quelqu'un que je reconnus comme le maître tailleur ayant confectionné mes uniformes. Je me surpris à admirer la grâce quelque peu aérienne de monsieur Wilson. Il se déplaçait comme si la gravité avait peu de prise sur lui. Il allait d'un groupe à un autre, sur les lèvres toujours le même sourire. De temps à autre, il jetait un regard dans ma direction et celle d'Estevèl. Il semblait craindre que nous ne quittions sa party sans l'avertir. Je m'apercevais que monsieur Wilson fréquentait le gratin de la société haïtienne. Le peu de temps que j'avais passé à la capitale m'avait permis de découvrir que le sommet de la pyramide sociale n'avait rien à voir avec le mythe de première république noire du monde. Le ratio était, ici, inversé. Les gens présents chez monsieur Wilson étaient pour la plupart de teint très clair. Leurs gestes, leur manière de parler, leur aisance démontraient qu'ils faisaient tous partie du cercle restreint de ceux qui contrôlaient la finance, l'économie et donc la politique du pays. Profitant de l'éloignement de mon frère parti à la recherche des toilettes, je retournai dans la salle du vernissage pour examiner, seule, les tableaux non dissimulés qui venaient de m'intriguer.

Chacune de ces œuvres était sous le feu d'un projecteur dont la couleur de l'éclairage, choisie à dessein, mettait en valeur les détails de la composition. Monsieur Wilson était fasciné par le corps humain, mais uniquement par la masculinité. Ses créations étaient des rêves hédonistes somptueux, où des corps parfaits semblaient copuler avec des fleurs irréelles. Dans l'œuvre de monsieur Wilson, la barrière qui devait exister entre le règne humain et le règne végétal n'existait plus. Il travaillait seulement avec les teintes infinies du vert, ce qui donnait à l'ensemble une odeur de chlorophylle, une force sauvage qui magnifiait la virilité. Alors que j'étais plongée dans la contemplation des tableaux, deux mains d'homme se posèrent sur mes épaules nues. Je sus au même moment qui c'était, en dépit de l'improbabilité de la rencontre, avant même qu'il ne parle.

— Le monde, aujourd'hui, est bien petit, Hérodiane. Quel heureux hasard !

Il avait penché sa tête vers moi pour me parler, ses lèvres toutes proches de mon oreille. Je fus balayée par la vague d'un frisson. Je me retournai lentement pour me retrouver face à Yvan. Je ne l'avais vu qu'assis au volant de sa Jeep. Je le découvrais grand, d'une finesse physique de danseur. En même temps se dégageait de lui une aura de force brute.

— Aimes-tu ce qu'il fait ? me demanda Yvan en montrant l'un des tableaux.

— Non, répondis-je spontanément.

— Pourquoi ?

— C'est beau, mais cela fait peur. Tout ce vert ! Tous ces corps uniquement masculins ! Il y a de la perversion dans ces tableaux.

— Connais-tu Wilson ? demanda Yvan.

— C'est une relation de mon frère, lui dis-je prudemment.

— C'est un peintre de grand renom, expliqua Yvan. Moi, je ne peux me prononcer sur son art. Je suis le fils d'un homme d'affaires et je serai homme d'affaires. La littérature, les arts ne seront pour moi, toujours, que de beaux accessoires.

— Pourquoi es-tu ici ?

— Parce qu'il faut être ici, dit Yvan en soupirant. Ma famille possède plusieurs tableaux de Wilson. Si on n'a pas de Wilson, on manque de goût, ma chère.

Ce fut la première fois qu'il réussit à me faire rire.

— Alors, moi, je manque de goût.

— J'en doute, dit Yvan.

— Tu dis ne pas aimer la littérature. Tu m'as offert pourtant deux livres de grande valeur. Je t'en remercie.

— J'ai un peu triché, avoua Yvan. Je t'ai découverte si différente. Je voulais que tu m'acceptes. J'ai demandé à tes camarades ce qui pouvait te plaire.

— Cela ne t'a pas étonné qu'une fille comme moi aime les livres ?

— Une fille comme toi ! Cela veut dire quoi ?

— Rien, lui lançai-je, soudain fâchée contre moi-même.

Il me prit brusquement les deux mains, retrouvant dans ce geste cette attitude autoritaire que je détestais tant chez lui.

— Cette fille comme toi, mon cœur a battu pour elle dès que je l'ai aperçue.

Je voulus me dégager. Il me retint avec une force tranquille tandis que le bleu de ses yeux apaisait ma colère, m'emportant dans un tourbillon de sentiments contradictoires. À ce moment, les invités de monsieur Wilson pénétrèrent dans la pièce. Avec un sourire, sûr de lui, Yvan me libéra. Il se pencha vers mon oreille.

— Dis-moi que je suis dans tes rêves, me chuchota-t-il.

J'aurais voulu sur le coup le gifler. Il était dans les rêves des autres filles, pas les miens. Je m'éloignai de lui pour aller me tenir aux côtés de mon frère. Monsieur Wilson, un verre de champagne à la main, remerciait tous ceux qui lui avaient fait l'honneur d'accepter son invitation à une heure où, d'habitude, les hommes d'affaires terminent leurs dossiers les plus urgents avant de retrouver leur famille. Il tenait, disait-il, à leur offrir le privilège d'être les premiers à découvrir ces nouvelles œuvres destinées à être présentées à des vernissages en Europe l'automne prochain. Il parlait, sûr de lui, sûr

de l'appréciation positive du public, sans doute déjà acquis à son art soit par goût, soit par pur snobisme. Il prenait soin d'articuler chaque mot, chaque syllabe, respectant scrupuleusement la ponctuation d'un texte qu'il devait lire de mémoire. Il acheva son discours en citant les vers d'un poète que je devinai être aussi l'auteur de ceux reproduits sur la cloison au-dessus des tableaux encore dissimulés : *Dénuement ! dénuement ! Nous implorons qu'en vue de mer il nous soit fait promesses d'œuvres nouvelles : d'œuvres vivaces et très belles, qui ne soient qu'œuvre vive et ne soient qu'œuvre belle de grandes œuvres séditieuses, de grandes œuvres licencieuses, ouvertes à toutes les prédatons de l'homme. et qui recréent pour nous le goût de vivre l'homme, à son écart, au plus grand pas de l'homme sur la pierre.* Il garda le silence un moment, immobile, avant de livrer une à une les toiles au regard de l'assistance, en faisant glisser sur le parterre, les voiles bleus qu'il soulevait du pouce et de l'index avec une grâce toute féminine. Je restai tout d'abord sans voix, stupéfaite, incrédule, en découvrant les nouvelles œuvres de monsieur Wilson. Un corps masculin copulait cette fois non avec des fleurs, mais avec les vagues de la mer. Un corps masculin d'une telle ambiguïté de texture qu'on ne pouvait savoir s'il était fait de chair ou de mer. Les corps émergeaient de la mer. Les vagues, de leur écume, dessinaient les formes humanoïdes les plus inattendues. L'artiste avait choisi, dans chacune de ses toiles, de mettre en évidence les regards de ces personnages marins, tous fixés résolument hors champ, vers un rivage, une personne, une cité, dans une sorte d'interrogation muette, mais qui avait la force tellurique d'un tsunami. Les myriades de teintes de la mer avaient ici remplacé le foisonnement du vert végétal. Plus besoin d'un jeu de lumière furtif pour donner à l'œuvre un souffle de vie. La chlorophylle est inerte, mais la mer marche avec la course infinie de ses vagues, les grandes enjambées de ses raz de marée, et son souffle la propulse, quand elle le veut, à l'assaut des rivages les mieux protégés. Moi, ce que je voyais dans ces œuvres livrées ainsi à la curiosité des gens ici

présents, c'était le visage de mon frère, le corps de mon frère, ce corps fin et élancé de pêcheur choyé par le dieu de la mer. Monsieur Wilson avait pris le corps de mon frère comme modèle. Une pièce en particulier m'interpella. Un corps d'eau de mer, dont la tête était un jaillissement sculpté de l'écume d'une vague, enlaçait mon frère qui tournait le visage à quarante-cinq degrés vers l'être marin, dans une expression qui était à la fois étonnement, douleur, jouissance. L'agencement des lignes et des couleurs donnait à l'œuvre une impression de réalité. Je dus fermer les yeux pour m'extraire de l'illusion de cette copulation sauvage, contre nature, car il s'agissait pour moi de deux hommes dont l'un était mon frère Estevèl. Soudain, je compris tout, dans une détonation de souffrance qui extirpa de moi un cri. L'assistance tout entière se tournait vers moi.

Je bousculai les personnes qui m'entouraient pour quitter la pièce. J'entendis Estevèl qui criait mon nom, qui m'ordonnait de revenir. Je pris mes jambes à mon cou. Je franchis la barrière, courant telle une folle, mue par une douleur dont seule la fuite permettrait à mon corps et à mon âme de supporter l'intensité. J'atteignis la route. Estevèl avait renoncé à me poursuivre. Je continuai à courir, sans savoir où j'allais, voulant seulement fuir les représentations du corps nu de mon frère offert ainsi aux regards avides de ces femmes et de ces hommes. Les phares des véhicules, qui montaient en haut de la ville ou descendaient dans l'obscurité ayant enveloppé maintenant les collines, passaient devant moi ou derrière moi, en trombe, telles de gigantesques lucioles dont la course rapide aurait épuisé le vert de leur luminosité pour ne leur laisser qu'un blanc aveuglant. Devant moi, les phares ouvraient successivement des voies lumineuses, puis comme des sentiers obscurs conduisant vers ces abysses que monsieur Wilson devait certainement explorer. Les phares, suivant les dénivellations de la route en mauvais état, essuyaient, avec la rapidité d'un diaporama détraqué, des arbres, des enseignes d'échoppes, des poteries et des sculptures d'artistes ayant laissé sur les trottoirs leurs œuvres dans l'attente d'un improbable client ou pour ne pas perdre un emplacement qu'un autre

certainement occuperait si on enlevait les pièces pour la nuit. Parfois, les phares enflammaient les tessons de bouteille en vigile au sommet des murs protégeant de suspectes et paranoïaques demeures, et créaient, ainsi, des feux d'artifice fugaces dont la réverbération animait les frondaisons des grands arbres en bordure de la route. Je courais toujours, échappant au corps nu de mon frère, son corps d'eau de mer d'où le sang avait été extrait par la magie de monsieur Wilson pour en faire un autre être dont l'apparition soudaine dans mon univers venait de balayer tous mes repères. Ma course était aussi une chute, un glissement sur le toboggan du désespoir, une dérive sans espoir d'ancrage. Je ne savais pas pourquoi je ne me jetais pas au-devant des phares d'un de ces véhicules passant à toute allure, achevant ainsi ma vie dans une apothéose dont aucun peintre n'arriverait à saisir l'essence. Je terrasserais ainsi ma douleur dans une explosion de néant. Je serais un papillon plongeant dans la fournaise d'une lampe. Je choisis finalement de terminer ma course sur le banc d'une place publique plongée aussi dans le noir, le ciment froid du siège me faisant l'effet d'un bloc de glace sur lequel je serais venue m'étendre. Je ne sanglotais pas. Aucune larme ne coulait sur mes joues. Il y a des douleurs qui sont peut-être au-delà des pleurs. L'image du cormoran traversant la salle de classe pour venir s'écraser sur le tableau noir me revint à la mémoire. J'étais peut-être ce cormoran à ce moment. À moins que ce ne soit Estevèl, mon frère. L'un de nous avait traversé en trombe la vie pour venir se ficher sur le tableau noir. Je me dis que je n'aurais pas dû fuir. J'aurais dû tuer monsieur Wilson, l'étrangler, l'incinérer de ma colère. Monsieur Wilson avait violé l'innocence de mon frère et, par-delà mon frère, c'était moi qu'il avait souillée parce que ma vie était rythmée par sa souillure. Je n'avais jamais jugé trop nécessaire de m'assurer de la provenance de l'argent avec lequel Estevèl me payait les études au collège, mais peut-être avais-je voulu inconsciemment me cacher la vérité. J'étais aussi coupable de ce qui nous arrivait. Estevèl avait fait tout cela pour moi, pour la promesse qu'il avait faite à notre mère sur son lit

de mort. Ma douleur était l'expression d'un orgueil absurde qui n'avait pas sa place chez les êtres dont la naissance programme l'indignité.

Les phares d'un véhicule se figèrent en plein sur le banc où j'étais assise. J'aurais dû me lever et partir, mais j'étais paralysée de fatigue, de souffrance, de désespérance. J'enfouis mon visage dans mes mains, fermant les yeux, cherchant dans l'absence de toute image la sécurité d'un lieu d'enfance, d'un temps qui n'était plus. La chaleur du corps de ma mère, son odeur de sueur et de terre mouillée, l'indifférence que je voulais protectrice de mon père, les mystères de mon frère que j'entendais nager dans une mer contenue dans la pièce exiguë de notre case quand il s'y trouvait seul et ne savait pas que mon oreille, collée à un interstice du bois, tentait de déchiffrer ces murmures surprenants de vagues et de brises marines. Une main me saisit par le bras.

— Viens, Hérodiane.

Je relevai la tête pour voir Yvan. Il me força à me relever. J'étais sans forces, sans volonté, maintenant livrée à lui, comme si, sous sa protection, je me dégageais de la souillure des œuvres de monsieur Wilson. Il m'emmena vers sa Jeep dont il avait laissé les phares allumés. Il ouvrit la portière et me fit asseoir. Il passa de l'autre côté, prit place sur son siège et démarra. Il ne mit pas de musique.

— J'ai eu un mal fou à te trouver. J'ai roulé dans la ville. Je suis resté quelques minutes en faction à l'endroit où je t'avais laissée. J'ai compris que tu ne voudrais pas rentrer chez toi après ce que tu venais de voir. Quelque chose en moi me disait que j'allais te retrouver. C'est pur hasard si je t'ai découverte assise, ici, sur cette place publique. C'est mon jour de chance.

— Tu me veux quoi ? lançai-je, retrouvant mon agressivité.

— Je t'aime, dit-il tout simplement sans me jeter un regard.

Il prit une route de montagne obscure et déserte pour s'arrêter sur une sorte d'esplanade d'où l'on pouvait admirer, au loin, les rares lumières de la ville entre les vestiges, plus bas, de bosquets

d'arbres, dévorés par la lèpre des constructions des migrants et par les villas anarchiques des riches.

— Pourquoi ici ? demandai-je, sur la défensive.

Sans rien dire, il approcha son visage du mien pour déposer ses lèvres sur une de mes paupières, sa bouche descendant sur ma joue pour venir s'attarder sur la peau de mon cou, tout juste au-dessous de l'oreille, sa langue doucement effleurant le mince duvet de mon corps. Mon raidissement battit en retraite devant le flux de chaleur et de frissons qui irradiia mon être. Il glissa ses lèvres vers les miennes, que je voulus closes, mes mains feignant de repousser son corps qui s'approchait. C'était un combat que je voulais au fond perdu pour avoir raison du désir tumultueux, trop longtemps contenu qui m'assaillait et me travaillait avec furie quelque part entre les jambes. Sa langue abattit la muraille faussement érigée par mes lèvres. Elle s'engouffra dans ma bouche avide, heureuse de ma trahison libératrice. Pendant que je livrais ma langue à sa fougueuse convoitise, ses mains faisaient glisser mon corsage, sauter les balconnets de mon soutien-gorge pour que son désir puisse camper librement sur le champ vallonné de ma poitrine. D'une main, il défit les boutons de sa chemise qu'il enleva avec une grâce mâle et féline. Le contact de mes seins avec la toison de son torse nous enflamma simultanément. Je gémis longuement pendant que ses mains pétrissaient mes seins, ses lèvres chaudes et douces cessant de s'attarder sur les miennes pour glisser lentement sur mon menton, allumer mille et un frissons à mon cou, cheminant entre mes seins avant d'entreprendre l'escalade jusqu'au sommet de mes tétons qui entrèrent en éruption. Il mit, sans que je m'en rende compte, le siège sur lequel je me trouvais en position couchée. Ses lèvres sur mes seins, sa main souleva ma jupe, jouissant avec un plaisir évident du galbe et de la chaleur de mes cuisses. Quand elle voulut se glisser dans ma culotte, je me raidis avec force. Ses lèvres revinrent sur les miennes, sa bouche saisissant ma langue dans une passe magique qui devait avoir raison de mes réticences bien fragiles. Lentement, il me dénuda pendant que ses caresses me

propulsaient encore plus profondément sur une gamme de sensations d'autant plus délicieuses qu'une voix au-dedans de moi me disait de tout refuser, de tout arrêter. Je sentis qu'il se contorsionnait pour se dévêtir. Sa verge dure se pressa contre l'une de mes cuisses.

— Je t'en prie, arrivai-je à lui dire, éperdue, effrayée. Non... Pas maintenant. Laisse-moi un peu de temps, Yvan.

Ses yeux plongèrent dans les miens pour prendre mon trouble dans leur nasse. Puis son visage glissa sur mon ventre, se frayant un passage dans le jardin exubérant de mon sexe couvert déjà par la rosée du petit matin. Je voulus fermer les cuisses en souhaitant qu'il m'enlève le fardeau de la décision, ce qu'il comprit. Sa langue m'humecta profondément, m'explora, archet de violon qui tirait des cordes de mon sexe tout une gamme de gémissements qui excitèrent encore plus Yvan. Il écarta mes cuisses d'un mouvement brusque, remonta son visage à la hauteur du mien et, son regard emprisonnant le mien, il effleura l'entrée de ma féminité avec son sexe. D'un coup de hanche, il me pénétra violemment, la déchirure me faisant gémir de douleur. Lentement, maintenant maître de la place, il se mit à se mouvoir en moi, m'hypnotisant de son regard. Je commençai à ressentir un plaisir pour moi jusque-là inconnu, qui diminua un peu la douleur de mon hymen déchiré. J'arrivais à bouger à l'unisson avec ses mouvements de hanches, mes ongles s'enfonçant dans la peau de son dos, ma bouche maintenant carnassière cherchant la sienne, aspirant sa langue comme si je voulais boire son âme. L'image d'Estevèl s'accouplant avec cette créature d'eau, certainement du même sexe que lui, peut-être était-ce monsieur Wilson, passa en trombe dans mon esprit, ce qui fit monter en force mon plaisir, brisa les dernières digues devant empêcher les déferlements de la jouissance sur les plaines avides de mon corps et de mon âme. Je me vis fusionner avec Yvan pendant que son sexe encore plus dur me labourait les entrailles, mixant souffrance et plaisir. Je jouis simultanément avec lui, un serpent incandescent se faufilant en moi, se désintégrant en milliards de filaments qui pulsèrent la félicité à

travers tout mon être. Sur le coup, j'eus la sensation de perdre conscience.



Peut-être m'étais-je tout simplement endormie. J'ouvris les yeux pour apercevoir le visage d'Yvan penché sur moi. Il déposa un baiser sur mes lèvres en disant : « Il faut que tu rentres. Il commence à se faire tard. » Je trouvai quelque chose d'incongru dans ce qu'il venait de dire. C'était comme s'il détruisait un moment magique. Je fus sur le coup désarçonnée, furieuse contre moi-même, furieuse contre Yvan. Les larmes qui semblaient avoir été asséchées à l'intérieur de moi vinrent me brouiller la vue. Ma colère était aussi mon impuissance devant le fait accompli. Je m'étais donnée à Yvan. Cela m'avait plu. Je m'étais donnée à lui sans les préambules d'une relation normale. Sans les précautions d'usage. « Tu es fou ! hurlai-je. Si je tombe enceinte ? Que feras-tu de moi ? » Il me répondit, avec une assurance qui n'était pas dépourvue d'un zeste d'arrogance, de cette certitude de ceux qui se croient les élus de cette terre, qui pensent qu'ils ont toujours une solution facile aux problèmes de ce monde, une solution ayant toujours à voir avec l'état de leur compte en banque : « Tu ne tomberas pas enceinte. Si cela arrivait, on s'arrangerait. » Il m'attira vers lui. J'acceptai son baiser, puis je le repoussai pour m'habiller. Du sang coulait sous mes cuisses. Je lui réclamai des kleenex. Il ouvrit la boîte à gants pour prendre un paquet déjà entamé.

— Tu aurais pu utiliser un préservatif, lui dis-je.

Il garda le silence. Il y avait dans ses yeux une stupeur, une interrogation. Je devinais ce qui le tourmentait. Il n'avait jamais imaginé que je sois vierge. C'était toujours, ici, une chose que certains hommes craignaient, comme si dépuceler une fille leur donnait des obligations impossibles à contourner. Une fille vierge

devait parfois cacher sa condition si elle voulait entamer une relation.

— Cela te gêne, n'est-ce pas ? lui demandai-je. Ne crains rien. Finalement, c'est moi qui l'ai voulu.

— Je t'aime, dit-il tout simplement.

Je devais apprendre que dès qu'il s'agissait de sentiments, Yvan s'exprimait très peu. Parler pour lui était un mal nécessaire, un moyen de communiquer auquel on ne pouvait se soustraire. Peut-être aussi considérait-il que parler mettait de toute manière une partie de lui-même à nu. Il mit la clé de contact, fit tourner le moteur quelques secondes, car la fraîcheur de la nuit avait déposé une buée blanchâtre sur le pare-brise. Dehors, les criquets et les batraciens disséminés dans l'exubérance végétale des lieux s'interpellaient dans un duo strident allant à contre-rythme des rayons de la pleine lune qui passaient au tamis du tapis mouvant des nuages. Nous ne nous dîmes rien jusqu'à ce qu'il s'arrête devant l'entrée du corridor, entre le temple protestant et la maison de jeu. Les deux étaient encore ouverts. Des acheteurs traînaient devant les guichets. Quelques fidèles priaient à la lueur de lampes à kérosène accrochées au-dessus de l'autel.

— Je te vois après-demain à la sortie du collège, me dit Yvan.

C'était plus un ordre qu'une proposition. Je me penchai pour déposer un baiser sur sa joue, puis je descendis de la Jeep. Il ne démarra pas pendant que je m'engouffrais, honteuse, dans le corridor, sous les regards réprobateurs des gens qui m'avaient vue sortir du véhicule. Je descendis le sentier qui traversait le ravin en faisant attention à ce que mes pieds se posent bien sur les blocs qu'on avait disposés, pont de fortune, sur le filet d'eau boueuse et pleine d'ordures nauséabondes. Dès qu'il pleuvait, les habitants de *Paradi* étaient coupés soit du reste du monde, soit de leur quartier pendant des heures jusqu'à ce que les eaux refluent. Pour la première fois depuis des mois, en montant l'escalier serpent, je ressentis de la fatigue. Je sentis la sève d'Yvan couler dans mon entrecuisses. Certainement aussi encore du sang. Je craignais de me

retrouver face à face avec mon frère même si maintenant, à mon tour, je l'avais trahi. Je me demandais s'il aimait monsieur Wilson. S'il n'aimait pas monsieur Wilson, ce qu'il avait fait était immonde, impardonnable. Et c'était d'autant plus insupportable qu'il l'avait fait peut-être pour moi, pour sa petite sœur, pour cette promesse qu'il avait faite à notre mère.



Après une rapide toilette, je me jetai sur mon lit défait pour tenter de dormir. Cela me fut difficile, car je sentais encore la présence d'Yvan en moi et près de moi. J'avais encore l'odeur de son corps aux narines. En même temps, je maîtrisais non pas une envie de pleurer, mais une envie de hurler, comme si je voulais m'extraire de cette nuit où tant de choses venaient de se passer, des choses que je n'avais pas voulues, des choses qui, certainement, allaient modifier le cours de ma vie. J'aurais voulu redessiner le temps et redéployer ma vie à partir d'un point bien précis du passé. Mais lequel ? Un de ces soirs où Estevèl, dans la crainte du vieillard, cherchait refuge dans mon lit, pour venir se serrer, tout tremblant, contre moi ? Le sommeil m'assomma sans que je m'en rende compte. Un sommeil lourd, sans rêves. Un avant-goût de la mort, peut-être. Je ne me vis pas écrasée sous les pierres, ni cormoran me fracassant contre un tableau noir. Je me vis ouvrant une porte pour qu'un furieux torrent d'eau m'entraîne dans une mer qui pouvait être l'océan tout autant que le ciel. Je me réveillai en sursaut sans l'aide des cocoricos rauques et apeurés des coqs blessés, éborgnés, rescapés des arènes, sans l'aide des appels à la clémence divine lancés par des prédicateurs œuvrant à la frontière de l'aube, qu'on prétendait être des engagés surpris par le jour et dissimulant leurs sinistres activités sous des allures de prophètes. Estevèl était assis au bord du lit, à me regarder, le visage ravagé par une douleur intérieure. Il n'y avait pas de traces de larmes sur son visage. Ses

yeux étaient fiévreux, hallucinés. Je me réfugiais dans un coin du lit, le plus loin possible de lui, tirant à moi drap et oreiller comme si mon frère était un spectre malfaisant.

— Pourquoi as-tu fui ainsi, petite sœur ? Tu nous as fait une peine immense, à monsieur Wilson et à moi.

— Et à moi alors ? As-tu pensé au mal que vous m’avez fait ? Je vis de ce que vous vous permettez. Vous ne le comprenez pas ?

— Monsieur Wilson a compris ce que personne d’autre n’a compris, petite sœur.

— Quoi donc ? lui demandai-je d’un ton que je voulais dégoulinant de dédain.

— Que la mer était mon souffle et que mon souffle était la mer, petite sœur.

À la suite de ces propos abscons, il se leva du lit, alla s’allonger sur sa natte pour s’endormir. Ses ronflements, lentement, était-ce le fruit de mon imagination, se muèrent en un chant de vagues.



J’entends dehors le crépitement sourd de la pluie. Cela n’a rien à voir avec la musique de la pluie jouant des cymbales sur le toit en tôle de notre case à Saint-Jean et respectant toujours le cheminement d’une pièce symphonique. L’ouverture discrète, un léger pianotage des gouttes de pluie sur les tôles, jeu espacé, rapide, lent, avec de soudains silences, puis l’entrée en rafales rageuses, les gouttes de pluie arrivant en masse compacte sur le fin métal, la grêle intervenant parfois en grande caisse, nous faisant craindre qu’un grain plus gros que les autres ne transperce la tôle, enfin un ralentissement progressif, comme si un chef d’orchestre donnait méticuleusement le ton au déchaînement des éléments, le tout se terminant en apothéose avec les déflagrations du tonnerre qui me terrifiaient, me jetaient sous le lit ou sous la table jusqu’à ce que ma mère ou mon frère m’en sorte toute tremblante quand le silence était

revenu et que le toit, délaissé par la pluie, cessait de jouer ses cordes.

À *Paradi*, la pluie n'est qu'un murmure étouffé, informe, car les toits, qui font penser à la carapace d'une immonde tortue, sont muets. Si elle dure, on peut seulement entendre les ruisseaux d'eau boueuse charriant des masses d'ordures. Les habitants profitent de la pluie pour se débarrasser de leurs détritiques qui vont s'encaster plus bas entre d'autres habitations, ce qui cause — ce sont les rares fois où cela arrive — des violences à *Paradi*, les habitants d'en bas accusant ceux d'en haut de les enterrer sous les immondices. Mais c'est un exercice national chez nous. Enterrer ceux d'en bas sous les ordures. Comme il y a toujours partout un haut et un bas, qu'on veut toujours qu'il y ait un haut et un bas, on ne s'en sort pas.

J'essaie de me souvenir quand la pluie a commencé. Je ne suis pas certaine qu'elle ait débuté quand Estevèl est parti. La douleur qui campe dans mon ventre fausse ma perception du temps. On prétend que, quand la mort frappe à votre porte, les images de votre vie accourent à une vitesse effrénée comme si, en se rappelant à vos derniers souvenirs, elles avaient une chance de passer à l'éternité. J'imagine Estevèl devant la barrière de la villa des Guéras, comme ce soir où Yvan avait voulu que je vienne à une soirée organisée par sa sœur à l'occasion d'un anniversaire. Habituellement, je venais chez lui toujours en sa compagnie et dans l'après-midi, quand personne de sa famille n'était présent sauf une vieille servante aussi noire que moi et qui, quand elle me voyait, faisait son possible pour me manifester son mépris même si Yvan la rappelait à l'ordre à chaque fois. Je m'étais présentée avec mon frère Estevèl. Les gardes préposés à la sécurité n'avaient pas voulu qu'il entre parce que son nom ne figurait pas sur la liste des invités. J'avais menacé de rebrousser chemin si je devais entrer sans mon frère alors que j'avais été invitée personnellement par Yvan Guéras. Les gardes demeurèrent inflexibles. Je dus appeler Yvan sur mon téléphone portable. Il vint à l'entrée cinq minutes plus tard, sans cacher son exaspération, pour permettre à mon frère d'accéder à la soirée. Yvan

me fit comprendre que je n'aurais pas dû venir avec Estevèl. On n'avait pas non plus invité monsieur Wilson, car madame Guéras, sa mère, très croyante, ne voulait pas recevoir chez elle des gens dont elle réprouvait les mœurs. Acheter des tableaux à monsieur Wilson suffisait. Ce fut une soirée terne. Je ne voulais pas qu'Estevèl pense que j'avais oublié ce que j'avais compris lors du vernissage chez monsieur Wilson, même si j'avais tenu à ce qu'il m'accompagne à cette soirée. Yvan, lui, me manifesta à peine un intérêt courtois. Je m'apercevais, encore une fois, comment les préjugés étaient ancrés chez nous.

Si je me remémore cette soirée maintenant, c'est pour me rendre compte de l'inanité de la tentative d'Estevèl de joindre Yvan pour l'informer de mon état. Je veux me convaincre que, puisqu'il est parti avec mon portable, qu'il recevra un appel d'Yvan répondant à mes messages désespérés. Yvan sait qu'il doit se soucier de moi durant les heures et les jours qui suivent mon interruption de grossesse dans cette clinique où on m'avait pourtant certifié que je n'avais à craindre aucune complication.

Suis-je en train de me leurrer sur mon lit de mort ? Yvan m'a presque bousculée à mon réveil de l'anesthésie pour que je quitte au plus vite la clinique. « Le médecin a affirmé que tu es en état de regagner ta demeure. Tu dois seulement faire attention à un léger vertige. » Le gynécologue, lui-même, est venu me rassurer. Je ne risquais plus rien. Yvan et une infirmière m'ont emmenée jusqu'à la Jeep. Quelques minutes plus tard, je devais descendre au point où Yvan me déposait d'habitude, à l'entrée de ce corridor entre le temple protestant et la maison de jeu. Cette fois, il aurait dû m'accompagner jusqu'à chez moi. J'aurais refusé certes. Il aurait dû insister, vu mon état. J'aurais accepté alors. Il n'a même pas attendu que je disparaisse dans la pénombre du passage. Il est parti rapidement comme s'il prenait la fuite. C'est en réfléchissant maintenant que je trouve son comportement étrange. « Il s'est débarrassé de toi comme d'un colis devenu trop encombrant », me souffle une voix. Je la contrains rageusement au silence. Sur ce lit

où la mort me courtise, je veux encore garder un fragment du rêve des contes de la bibliothèque de sœur Marie-Francine. Je tiens toujours à mon prince blanc aux yeux bleus qui m'emmènera sur son cheval loin de Saint-Jean, loin de *Paradi*. Je veux croire à cette vie idyllique qui sera mon présent après avoir surmonté toutes ces embûches, toutes ces difficultés inévitables sur le chemin menant au bonheur.



Quelque chose s'était vraiment cassé entre Estevèl et moi. Nous avions continué le même train-train journalier, mais nous nous parlions très peu. Nous nous adressions la parole seulement pour le strict nécessaire. Je ne lui demandais plus de m'entretenir de son commerce d'eau de boisson, de ses démêlés avec ses concurrents, de toute manière trop prudents pour lui chercher noise, et encore moins de son projet de lancer la vente d'eau en sachets plastique à *Paradi*. De monsieur Wilson, il n'était plus question entre nous, même si un soir, à son arrivée, Estevèl se mit, à l'aide d'un marteau emprunté dans le voisinage, à enfoncer un clou dans le mur au-dessus de sa natte pour y accrocher un tableau qui le représentait nu, les muscles des fesses magnifiés, sous un voile d'eau de mer et sur un tapis d'algues qui pouvait être aussi une pieuvre dont les tentacules, donnant l'illusion de multiples pénis, caressaient sa peau. Chaque fois qu'il sortait, je recouvrais le tableau avec un tissu épais afin que ne transparaisse rien du motif de l'œuvre. Quand je m'absentais ou que je savais que mon frère allait revenir, je le découvrais en faisant mon possible pour que jamais mon regard ne se pose sur l'univers de monsieur Wilson.



Yvan prit l'habitude de me retrouver à la sortie du collège. Je lui appartenais désormais depuis cette nuit où il m'avait possédée. Je l'attendais, tranquillement adossée au mur du bâtiment, à lire ou grignoter des pistaches. Mais la plupart du temps, il était là à m'attendre, en écoutant, assis dans sa Jeep, cette musique planante de guitare acoustique qui lui plaisait tant. Madou et Anite m'avaient poussée au début dans les bras d'Yvan. Elles s'étaient moquées de mes premières réticences. Maintenant, elles ne m'adressaient plus la parole et me manifestaient ouvertement leur hostilité. Elles devaient m'envier du fait qu'Yvan ne s'intéressait à aucune d'entre elles. J'appris par un garçon avec qui je partageais mes notes de cours qu'elles ne se gênaient pas pour me traiter de pute avec les autres élèves, allant même jusqu'à prétendre que, petite paysanne, j'étais uniquement sous le charme de la couleur de peau d'Yvan et de sa belle Jeep. Je n'étais plus aux yeux de mes anciennes camarades qu'une pitoyable arriviste, une opportuniste qui profiterait de la première occasion pour se faire engrosser par Yvan, une manière de m'offrir une rente à vie de la part d'un jeune mulâtre fortuné.

Quand Yvan me récupérait à la sortie des cours, il m'emmenait dans un petit restaurant discret de Pétion-Ville où la pénombre était propice au tête-à-tête amoureux, même quand le soleil au-dehors aveuglait les êtres et les choses. Le serveur, après avoir salué Yvan avec respect, me présentait la carte. N'étant pas trop portée sur les plaisirs de la table, je choisisais toujours de la volaille avec un peu de riz aux haricots. Yvan se contentait d'une bouteille de bière ou de quelques verres de vin rouge. Il parlait très peu, comme à son habitude. Il s'ingéniait parfois à m'arracher quelques confidences sur ma vie, mon village natal, ma famille, mon enfance. Il évitait d'aborder, pour une raison que j'assimilais à une certaine pudeur, mon quotidien à *Paradi*. Son regard, toujours, me transperçait, emprisonnait ma volonté pour me laisser sans défense, prête à me livrer à sa convoitise. Il me serrait ensuite la main en me disant tout simplement « je t'aime », puis il m'encourageait à parler. Ce qui

l'avait le plus intrigué dans ce que je lui dévoilais de ma vie, c'était la mer que mon frère Estevèl agitait dans la case familiale quand il s'y trouvait seul. Je n'avais pas osé lui parler du vieil homme qui, d'après Estevèl, quittait ses rêves pour venir l'entretenir des mondes de la mer. « Es-tu certaine de ne pas avoir été sujette à des hallucinations auditives ? » me demanda-t-il. Je le regardai, l'air outrée, presque vexée qu'il ose mettre en doute mes facultés intellectuelles. « Me crois-tu folle, Yvan ? » Il s'empressa de répondre : « Non... Mais avoue que ce n'est pas croyable, une histoire pareille. La mer dans une case ! » Je lui expliquai que j'avais cru, tout au début, que c'était un jeu du vent dans quelques fissures ou orifices, une flûte naturelle incrustée dans une paroi ou entre les tôles, un écho me parvenant je ne sais d'où. J'avais surpris le chant des vagues dans la case plusieurs fois et toujours quand Estevèl se trouvait seul à l'intérieur. Pourquoi pas aussi quand il n'y était pas ? J'étais certaine que mon père et ma mère avaient surpris cette manifestation de l'univers invisible de mon frère Estevèl. Mais eux, ils avaient choisi de ne pas en parler. Yvan me demanda ce que faisait mon frère à part servir de modèle à Wilson, le peintre. Je n'appréciai pas la manière dont il avait posé la question. Il s'en aperçut et s'en excusa. Yvan s'était un peu dépouillé de son attitude autoritaire. Il semblait maintenant à l'écoute de mes moindres désirs, de mes moindres besoins, amant attentionné qui attendait en retour que je lui prodigue tout le plaisir dont j'étais capable.

Après le restaurant, il m'emmenait chez lui. Je savais qu'à un certain moment je devais étancher son désir. Mais le mien était aussi attisé, si bien que je faisais attention à ce qu'il ne devine pas dans mes gestes, dans mes regards, mon impatience à toucher, à pétrir sa peau, à engloutir son sexe de mâle conquérant dans ma bouche de Négrresse soumise pour jouir du plaisir démentiel et ancestral d'imaginer que je le lui sectionnais d'un brusque mouvement de mâchoire. J'avais hâte qu'il me possède dans sa chambre luxueuse, sur ce lit haut aux draps d'une blancheur virginale. Je désirais ses sauvages mouvements de hanches qui

permettaient à son sexe de m'empaler pour me noyer de douleur et de plaisir. Je sentais confusément que j'étais en position de force dans son désir déchaîné. Je découvrirais au fur et à mesure que le plaisir masculin a ceci de particulier qu'il est total, entier, paroxysmique, alors que le plaisir féminin laisse toujours un espace pour que l'esprit ne s'anéantisse pas dans les méandres de la jouissance.



Chez Yvan, nous nous cantonnions dans une aile de la villa de ses parents réservée, d'après ses dires, à son usage exclusif. Sa famille était l'une des plus riches du pays et avait des intérêts à la fois dans l'immobilier, les banques, l'importation de véhicules, de denrées alimentaires, et investissait une grande partie de ses avoirs et profits en République dominicaine, Floride et Amérique centrale. La première fois, il me fit visiter le salon principal de l'ancienne demeure qu'on avait restaurée au fil des ans, où étaient accrochés aux murs tapissés, dans des cadres en bois précieux, portraits et photographies des hommes qui, depuis deux siècles, avaient bâti la fortune des Guéras. Je ne vis que des faciès aux caractéristiques négroïdes apparemment absentes, car sans doute avait-on pris soin de les dissoudre depuis longtemps dans des unions bien étudiées, moustaches en bataille, chevelures gominées, chapeaux melons, redingotes, uniformes militaires rutilants. Je me dis que les auteurs de ces portraits, peintres et photographes, avaient tenu à saisir dans les plus infimes détails l'expression et la tenue vestimentaire de ces hommes qui auraient pu être admirés n'importe où en Europe ou en Amérique du Nord. Yvan, une fois de plus, me surprit en se permettant des phrases longues et plus compliquées. Je compris que son semi-mutisme en certaines occasions n'était qu'une attitude prudente due à son désir de dissimuler le plus possible ses pensées et ses sentiments profonds dans la crainte, fausse ou réelle, que s'il

les dévoilait, cela le mette en position de faiblesse. « Des politiciens en quête de pouvoir, démagogues, ont souvent tenté de faire croire que nous, Guéras, n'étions pas haïtiens, mais des étrangers venus d'Europe ou du Moyen-Orient. Nous possédions des terres ici, du temps où ce pays était encore une colonie. Nous avons un aïeul proche qui a signé l'acte d'indépendance. » Il ajouta ces mots qui auraient dû susciter de ma part une question, mais je gardai, je ne sus pourquoi, un silence prudent : « Cette terre est beaucoup plus à nous qu'aux Noirs. Nous leur avons construit un beau mythe. Qu'ils s'en abreuvent. Qu'ils s'en contentent. »



Estevèl avait proposé de me présenter Bobby, son ami bouquiniste qui tenait commerce au centre-ville. Il ne m'en parla plus pendant quelque temps, sans doute en raison du froid qui s'était installé entre nous. Je n'avais manifesté aucun intérêt pour sa proposition. Depuis que j'avais compris la nature de ses liens avec monsieur Wilson, je préférerais ne pas rencontrer les connaissances d'Estevèl pour ne pas agrandir le fossé qui s'était creusé entre nous, chose dont il souffrait certainement, lui qui avait prouvé maintes fois combien il tenait à moi. Son inclination naturelle pour son propre sexe ne me permettait pas de juger sa relation avec monsieur Wilson comme un sacrifice, pour moi, consenti. Estevèl faisait tout pour rentrer dans mes bonnes grâces, m'apportant des livres, m'invitant dès qu'il en avait la possibilité dans une crèmerie et même, luxe suprême pour lui, dans une pizzeria, ne sachant pas, du moins pas encore, que mes sorties avec Yvan me dessillaient les yeux, me faisant considérer les lieux où il me conduisait comme des endroits quelconques où il ne m'était plus possible de m'émerveiller.

Un samedi matin, après avoir rendu visite à l'amie de notre cousine dans sa boutique perdue dans la cohue du marché central, Estevèl m'entraîna dans le voisinage de la place de la Cathédrale où je

découvris les réparateurs de téléphones portables, les étals de jeunes informaticiens, leurs ordinateurs portables posés sur leurs genoux, alimentés par des groupes électrogènes ; ceux-ci emplissaient la rue d'un grondement saccadé et continu qui accompagnait à contretemps les musiques déferlant des tap-tap colorés qui avançaient à pas de tortue dans les embouteillages du centre-ville. Ces jeunes informaticiens, incapables de trouver du travail, gagnaient ainsi leur vie à même le trottoir en proposant toutes sortes de services, comme de reproduire un programme protégé ou de reconfigurer un téléphone portable. Dans la fournaise des environs de la cathédrale, Estevèl me présenta Bobby. Ce dernier se dépêcha d'expédier deux clients pour me consacrer toute son attention. Je devinai au sourire de mon frère qu'il avait parlé de moi à son ami en des termes plus que flatteurs. Mes réticences vis-à-vis de Bobby — je croyais qu'il pouvait avoir les mêmes penchants que mon frère — s'envolèrent bien vite quand je remarquai les lueurs dans ses regards. Je lui plaisais. Je sentais chez lui ce trouble, ce désir que je suscitais toujours chez les hommes. Estevèl prétexta un rendez-vous avec un de ses nouveaux fournisseurs. Il me dit qu'il reviendrait dans une vingtaine de minutes. Je devais l'attendre en restant avec Bobby. Il s'en alla précipitamment comme pour prévenir une protestation de ma part.

— Assieds-toi donc, Hérodiane, fit Bobby en poussant vers moi une chaise.

Je m'étais désintéressée de la fuite de mon frère, fascinée par les livres de Bobby, accrochés par des pinces à linge à des lignes tendues entre un pylône électrique et un poteau de maçonnerie, ou exposés à même le trottoir sur une bâche verte. Il y avait des traités d'ésotérisme dont les gens, ici, étaient friands, des manuels d'apprentissage de langues comme l'anglais ou l'espagnol, des traités de rédaction de français commercial ou administratif, des livres sur la vie du couple et sur la sexualité, sur la religion, sur les régimes amaigrissants. Il y avait aussi des livres sur la période coloniale, sur la dictature des Duvalier. Je vis des romans de Max du

Veuzit, Barbara Cartland, Guy des Cars, Georges Simenon, Michel Zévaco, Victor Hugo. Bobby, tout heureux de mon intérêt, ouvrit une grande caisse en bois pleine d'ouvrages après être venu à bout d'un cadenas récalcitrant. Je lui demandai, en souriant, s'il craignait qu'on lui volât ses livres dans un pays où peu de gens semblaient intéressés maintenant aux choses de l'esprit. Il me répondit que je serais étonnée de savoir le nombre de gens, souvent dans les milieux les plus improbables, qui recherchaient les plaisirs de la connaissance. Je me tins coite. J'étais le parfait exemple de ce qu'il soutenait. Il me dit que cette caisse ne contenait que des livres qu'il réservait à des clients de qualité à la recherche d'ouvrages relativement rares. Il me présenta un vieil exemplaire d'*Amour, colère et folie* que je venais tout juste de terminer, des romans d'Edris Saint-Amand, de René Depestre, de René Dorsainvil, de Frankétienne, des recueils de nouvelles de Felix Courtois, de Mona Guérin et d'Ernest Bennett, de vieux exemplaires de la revue *Conjonction* dont les titres des articles étaient plus intrigants les uns que les autres. Bobby parlait avec une passion qui prouvait qu'il n'était pas un simple bouquiniste, mais un véritable amoureux des livres. Il devait avoir lu pas mal d'ouvrages. Nous discutâmes, sans doute à mon instigation, du roman de Marie Chauvet : *La Danse sur le volcan* et il conclut, ce que j'allais comprendre bien plus tard, que ce roman, beaucoup plus que certains livres d'histoire, donnait des pistes solides pour la compréhension du drame de notre pays.

Je me surpris à trouver Bobby beau pendant qu'il parlait. Il n'était pas aussi grand ni aussi svelte qu'Yvan. Il était de courte taille, avec un début d'embonpoint, torse velu, visage lunaire, imberbe, mais éclairé par je ne sais quelle lumière intérieure. On devinait chez lui une générosité, une impétuosité, une joie de vivre, une énergie peu communes dans ce pays où les gens avaient tendance à être des ombres, de lointaines copies d'un original dont on ne pouvait plus retrouver ne serait-ce que les traces les plus infimes. Il me proposa une bière, très légère, s'empressa-t-il de dire. Je ne goûtais presque

jamais à l'alcool même si je voyais beaucoup de jeunes autour de moi s'habituer aux boissons aussi fortes que le *kleren**. Sur son insistance, j'acceptai. Il alla prendre la bière chez une marchande ayant installé son réfrigérateur à même la rue et vint me mettre en main une canette froide à souhait. Je bus à petites gorgées pendant qu'il me dévorait des yeux. Je compris bien vite que j'avais fait une erreur en acceptant la bière de Bobby. La canicule allait décupler l'effet de l'alcool, surtout chez une novice telle que moi.

— Tu es belle, me dit Bobby. Ton frère avait raison. Sais-tu que rien ne compte plus pour lui que toi ?

— Sans blague ? lui lançai-je, décidée à ne pas terminer ma bière.

— Sûr. Tu ferais erreur de croire le contraire.

Il se mit à fouiller dans une caisse pour en sortir un livre qu'il me tendit.

— C'est pour toi, dit-il.

— C'est quoi ?

— Un recueil de poèmes.

— Je n'ai jamais lu de poésie, lui avouai-je.

— Commence par celui-ci, insista-t-il. C'est de Saint-John Perse. L'un des plus grands poètes que le monde ait connus.

Je pris l'ouvrage.

— Lis quelques extraits à ton frère, proposa-t-il d'un air soudain mystérieux. Je suis certain que cela lui plaira.

Il se racla la gorge.

— Je voudrais bien t'inviter, Hérodiane, dit-il, se jetant bravement à l'eau.

— J'ai déjà un ami, lui rétorquai-je sèchement.

— On peut se parler, insista désespérément Bobby. On a beaucoup de choses en commun, toi et moi.

Je regardai Bobby, constatai encore une fois son léger, mais très visible embonpoint, sa face lunaire, sa peau noire luisante de sueur. Je le trouvai sur le coup pitoyable, ridicule. On aurait dit un pantin qui gesticulait dans l'espoir de saisir un objet convoité qu'il croyait à sa portée.

— Je repasserai te voir avec mon frère, Bobby, lui dis-je pour ne pas lui faire trop de peine.

— Promis ? demanda-t-il en me prenant les mains que je dégageai aussitôt.

— Promis, articulai-je, la langue un peu pâteuse sous l'effet de la bière.

Heureusement, Estevèl revint à ce moment. Il nous jeta un regard satisfait avant d'annoncer qu'il était temps que nous rentrions. Serré contre moi dans un autobus bondé, Estevèl se pencha pour me susurrer à l'oreille :

— Je l'admire beaucoup, Bobby. Il est sérieux et honnête. Maman aurait été heureuse que tu aies un ami comme lui.

— Maman aurait-elle apprécié monsieur Wilson ? lui demandai-je perfidement.

Il se figea. Des gouttes de sueur se mirent à perler à son front, à ses tempes. Je pus presque prendre l'odeur de son eau en dépit de celle de toutes les sueurs d'hommes et de femmes entassés dans le véhicule. Estevèl ne dit plus rien, immobile, telle une statue, pétrifié dans une douleur aussi intense qu'elle était muette, inexprimable. Je me sentis veule, méchante. Je me sentais surtout perdue. J'eus envie de voir Yvan. J'ouvris le livre que m'avait offert Bobby. Le titre était : *Amers*. Je choisis une page au hasard. Je fus stupéfaite de lire les mêmes vers que j'avais lus au-dessus des tableaux encore non dévoilés de monsieur Wilson lors de sa soirée de vernissage : *Et sur la grève de mon corps l' homme né de mer s'est allongé. Qu'il rafraîchisse son visage à même la source sous les sables ; et se réjouisse sur mon aire, comme le dieu tatoué de fougère mâle... Mon amour, as-tu soif ? Je suis femme à tes lèvres plus neuve que la soif. Et mon visage entre tes mains comme aux mains fraîches du naufrage, ah ! qu'il te soit dans la nuit chaude fraîcheur d'amande et saveur d'aube, et connaissance première du fruit sur la rive étrangère.*



Parfois, dans la fourmilière de *Paradi*, en dépit de ma relation avec Yvan, j'avais la soudaine sensation d'être plongée dans un cauchemar. C'était toujours une gifle de l'haleine chaude et vaguement nauséabonde de la cité agrippée à la montagne qui me réveillait de la torpeur dans laquelle parfois je me sentais plongée. Alors, affolée, terrifiée, oppressée, je secouais la tête comme pour me détacher de cet univers dont je ne voulais pas. À ce moment, Yvan n'était plus qu'un mirage soudainement évaporé. J'étais alors courtisée par l'idée de me précipiter le crâne contre le mur et même, pourquoi pas, de me jeter dans l'escalier serpent en espérant que la mort pouvait être un moyen de regagner les lieux de mon enfance à Saint-Jean. Mais bien vite, je me trouvais happée par la bienfaisante léthargie qui me permettait de vivre à *Paradi* en maintenant loin derrière moi les fantômes d'un passé dont les charmes avaient pour moi la douleur du manque, de l'absence impossibles à combler. J'aurais voulu pouvoir plonger dans le puits du temps pour ramener seulement quelques gouttes de l'indifférence de mon père afin d'en faire le ciment de la muraille que je tentais de construire pour que mon être ne soit pas emporté par les vagues de cette mer de crasse et de béton. Seule la magie de la lecture illuminait ma détresse d'être loin de la douce torpeur de mon village. Je n'ai souvenir que d'un unique moment de magie partagé avec mon frère à *Paradi*. Un soir, ayant rapporté de la ville un transistor, il alluma l'appareil pour m'en faire entendre le son. Une musique me plut immédiatement. À sa grande surprise, car il ne s'attendait pas à ce que se rompe la glace que j'avais coulée entre nous, je lui pris la main pour l'entraîner dans une danse. Je posai ma tête au creux de son cou. Fermant les yeux, je me laissai emporter par les mouvements que seuls mes pieds déterminaient au rythme d'une chanson d'Arly Larivière* qui disait : *Souvni w boulvèse / tèt mwen lespri mwen / souvni w fè kè m lou / trè lou ak chagren / se vre jodi a ou pa nan vi mwen / sikatris*

*lanmou rete pou demen / se vre la vi nou tou lè de pran yon lòt direksyon /
men nou ka toujou pataje menm pasyon / malgre tout sa ki fin rive / mwen
toujou renmen w / nou separe men santiman m rete**. Je me remémore ce
moment, maintenant, comme une éclaircie dans ma nuit de solitude
et de douleur constamment refoulée dans le ghetto de *Paradi*. Je
dansais non pas pour construire dans l'espace et le temps un
passage devant permettre la descente des dieux, mais pour prendre
ma condition de paria au piège des *vévé** invisibles que mes pieds
traçaient dans la poussière du sol de cette chambrette, perle de béton
et de crasse incrustée sur cette couronne de misère posée sur le
crâne de la ville-pestilence, de la ville condamnée, de la ville-crime,
de la ville qui se croyait le port du prince, mais qui n'était plus que le
lieu d'ancrage de voyous venus des quatre coins de la planète. Je
dansais dans une nouvelle et exténuante tentative d'assécher
momentanément les sanglots emmurés dans ma poitrine pour que
jamais personne, pas même mon frère, ne sache que je portais
toujours en moi la douleur de l'indifférence de mon père et de sa
mise à mort par cette terre accoucheuse de sénateurs scélérats. Je
dansais. Avec la chaleur alcaline du corps de mon frère, sa sueur
aux senteurs d'algues, la troublante promiscuité de son sexe
indifférent à ma féminité, je tissais un filet qui prenait au piège tout ce
que la ville exhalait, balisant et protégeant un espace qui me
permette de m'élever, papillon libre de toute entrave, au-dessus des
fumées des invisibles bûchers que l'ignorance fabriquée des
hommes attisait à tous les coins de rue. Quand je sentis fuser entre
ma peau et celle de mon frère des étincelles que son souffle de mer
ne parviendrait pas à éteindre, non pas parce que ce n'était pas en
son pouvoir, mais parce que ces étincelles, cette vie, ce désir, ce
tumulte, cette soif, cette passion, il ne pouvait les percevoir, je
m'arrachai à l'attraction de son corps corail et, le saisissant par une
main, je l'entraînai dans d'étourdissantes et impossibles pirouettes
qui nous projetèrent, fatigués, l'esprit en proie au vertige, sur le lit,
secoués, tourmentés par nos rires, lui heureux de ce moment de

folie, moi frustrée de m'être extraite de l'incandescence de cette étreinte, comme obligée, terrifiée par un ténébreux interdit, de faire redescendre le papillon qui voulait déployer ses ailes, aller plus haut, encore plus haut, vers ce ciel qui était aussi mer, vers ces étoiles qui étaient aussi des îlots, vers ces nébuleuses qui étaient aussi les rivières invisibles de l'océan, les grandes chutes de la vie et de la mort, la porte ouverte vers nos désirs devenus des plaies béantes à l'intérieur de nos âmes.



Le *Garden* était un restaurant niché dans une végétation luxuriante parsemée de projecteurs qui donnaient aux fougères tapissant les murs en brique, aux conifères nains et aux rhododendrons les teintes de vert les plus inattendues. Le chant des insectes et des batraciens se fondait ici dans la musique de jazz qui jouait comme sur le même ton, si bien qu'on croyait entendre une composition *new age* où l'auteur aurait intégré avec bonheur les rumeurs nocturnes de la nature. Yvan ne m'y emmena qu'une fois, pour mon anniversaire. Je ne voulus pas y retourner par la suite. La clientèle du *Garden* était surtout constituée du gratin de la haute société, des grands bourgeois, des diplomates, des fonctionnaires internationaux, des cadres de missions étrangères et d'ONG, tous des gens capables de satisfaire aux exigences d'une carte raffinée dont les prix rivalisaient avec ceux des restaurants les plus chers de Manhattan. On avait réservé une table à Yvan, près d'une fontaine où l'eau jaillissait de l'index d'un Apollon de bronze. Toutes les tables n'étaient pas occupées. J'aperçus immédiatement que ma présence à côté d'Yvan suscitait questions et commentaires surtout de la part des femmes, en majorité mulâtres ou blanches, qui accompagnaient les hommes ici présents. J'étais belle, étincelante dans ma robe de satin noire qui moulait mon corps parfait. Mes nattes naturelles que j'avais retravaillées pendant plusieurs heures faisaient l'admiration

des hommes et l'envie des femmes. Au royaume des dieux vodou, m'avait dit Estevèl, admiratif, avant que je ne quitte *Paradi* pour rejoindre Yvan, j'aurais déclenché une guerre dévastatrice. Mais ici, dans ce restaurant, je pouvais être une intrusion dérangeante. Je traînais après moi et bien malgré moi une souffrance qu'on exhibait et qu'on dédaignait à la fois, une histoire d'hommes et de femmes méprisés, honnis, rejetés. J'étais Saint-Jean oubliée sur une carte géographique, la lèpre de *Paradi* suspendue à ce flanc de montagne, attendant le prochain ouragan ou un tremblement de terre pour que la croûte craque, noyant de son pus la grande représentation des guignols.

Yvan portait pantalon noir, chemise de flanelle blanche. Il paraissait ravi de ma compagnie. Dès que le serveur eut pris notre commande, il se déplaça, prétextant un besoin urgent, pour revenir avec un paquet-cadeau qu'il me tendit et que j'ouvris sans attendre. Je restai sans voix. C'était un téléphone portable, un modèle récent au coût à mes yeux mirobolant. Il était doté d'un écran tactile TV avec une option pour le branchement Internet. Je m'approchai de lui pour le serrer contre moi. Ses lèvres posées seulement sur ma joue firent naître en moi un torride désir.

— Merci Yvan, lui dis-je tendrement. Tu sais ? C'est la première fois, vraiment, que je fête mon anniversaire.

— Tu le mérites, Hérodiane.

Il me dit quelque chose qui me toucha jusqu'au plus profond de moi :

— Je n'avais jamais pensé que j'aurais pu être le premier... et le seul homme d'une femme.

— Trouves-tu qu'à dix-sept ans, je sois vraiment une femme ?

— Il n'y a pas plus femme que toi, répliqua-t-il.

On nous apporta l'entrée. Un homme, cigare entre des doigts bagués, s'approcha alors de notre table. Un mulâtre dans la soixantaine, grand et encore svelte, dont la chemise largement ouverte laissait entrevoir un torse velu sur lequel pendait une énorme chaîne en or avec un crucifix.

— Cher neveu, tonitrua-t-il en tendant la main à Yvan. Tu fais encore des cachotteries à ton oncle bien-aimé.

Yvan, l'air visiblement ennuyé, se leva pour accepter la poignée de main de l'oncle. Il me désigna :

— Je te présente Hérodiane, mon oncle.

L'homme me regarda, sans me tendre la main. Il puait le whisky. Je pouvais distinguer les haleines puant le *kleren*, la bière, le rhum ou le whisky.

— Une belle bête que tu as là, cher neveu.

Il se retourna sans façon vers Yvan.

— Envoie en l'air toutes les jeunes et belles Négresses que tu veux, mais si tu ne respectes pas notre pacte, j'en parle à ton père.

Il me considéra à nouveau.

— Tu as du goût, cher neveu.

Il planta son cigare entre ses dents avant de s'éloigner d'un pas incertain. Yvan se rassit. Il était devenu très pâle. Moi, j'étais choquée, furieuse. Ma soirée d'anniversaire était foutue.

— Excuse-moi, Hérodiane. Mon oncle Paul est la plaie de la famille. Sa seule qualité, c'est qu'il possède la plus grande part de notre fortune.

— C'est un rustre, arrivai-je à dire, me maîtrisant avec peine.

— Je sais, dit Yvan, les dents serrées. Son personnage historique préféré est Jean-Baptiste Lapointe.

Je connaissais Jean-Baptiste Lapointe, l'un des personnages du livre de Marie Chauvet, *La Danse sur le volcan*. Ce chef créole du temps de la colonie, si haineux envers les Noirs, bien que noir lui-même, avait préféré passer du côté des Anglais plutôt que d'accepter l'émancipation des esclaves voulue par l'État français à l'époque. Bobby m'avait appris que, revenu au pays bien après l'indépendance, Lapointe avait été protégé par l'un de nos chefs d'État les plus racistes : Jean-Pierre Boyer.

— C'est plus qu'un rustre, persistai-je. C'est un anachronique. Un *has been*, comme disent les Américains.

— Tout est du *has been* chez nous, fit remarquer Yvan. Tu devras t’y faire avec mon oncle. On ne peut rien y changer.

— Pourquoi ne peut-on rien y changer ? lui lançai-je, incapable de mettre quoi que ce soit à la bouche.

— Parce que cela a toujours été ainsi, Hérodiade.

— Ramène-moi, dis-je en me levant.

— Assieds-toi, m’ordonna sèchement Yvan.

— Tu ne peux pas dîner avec une bête. Ramène-moi.

— Assieds-toi, ordonna-t-il à nouveau en élevant d’un ton la voix.

Nous nous affrontâmes du regard l’espace de deux ou trois secondes. Ce fut lui qui eut le dessus. Mes jambes flageolèrent. Je me laissai tomber sur ma chaise. Des larmes abîmèrent le léger maquillage de mon visage. Yvan prit son mouchoir pour me tamponner les joues. Il me caressa tendrement le bras.

— Je vais te faire l’amour comme je ne te l’ai jamais fait, me souffla-t-il à l’oreille, sa main baladeuse me chatouillant le cou.

Il ne réussit pas à susciter en moi de désir. Mais je savais que je me soumettrais à lui dans une heure ou deux. Mon corps, trop longtemps frustré, avait besoin d’être dompté, assouvi par ses caresses, par son sexe toujours dur comme un roc, sexe que j’aurais voulu être parfois un fouet, pour qu’il me frappe, me batte jusqu’au sang, pour m’anesthésier dans une violence qui pourrait être une renaissance. Je n’avais jamais été ainsi courtisée par ce désir d’anéantissement et de mort.



C’est terrifiant quand le masque tombe. Cela l’est encore plus quand celui qui découvre la supercherie le remet au visage de l’autre, pour que la féerie continue, car quelque part peut-être, ou peut-être toujours, le rêve est plus confortable que la réalité. Mais le rêve traîne, au plus profond de ses sortilèges, une incommensurable souffrance, celle de son irréalité, celle de la perspective prochaine

de l'éprouvante confrontation avec le réel. Je ne voulus pas rencontrer Yvan pendant quelques jours. J'avais découvert chez lui une violence cachée, hideuse et j'avais voulu laisser au temps le soin de murer ce souvenir au fin fond de moi. Mon amour, ma soif du corps d'Yvan soufflèrent du vent dans les voiles de Saturne, car bien vite, cet épisode ne laissa en moi qu'une épine ténue qui ne pouvait m'occasionner que d'imperceptibles blessures.

Un soir, sortant d'un restaurant en compagnie d'Yvan, je vis un enfant qui lustrait sa Jeep. Yvan ne l'avait pas encore aperçu. Il conversait avec une connaissance qu'il venait de croiser et il s'était attardé à demander des nouvelles de gens qu'il disait n'avoir pas vus depuis des années. Je compris, à leur conversation, aux souvenirs qu'ils échangeaient rapidement, qu'ils s'étaient assis sur les mêmes bancs d'école. Moi, j'avais les yeux fixés sur l'enfant. Il devait avoir dix ou douze ans. Il était maigre, torse nu à cette heure où la nuit était fraîche à cette altitude et à ce moment de l'année. Sa peau était parsemée de pustules et de cicatrices. Si son corps portait les traces des luttes âpres et féroces qui se tenaient dans les rues, déjà à cet âge, pour la survie, son visage avait encore la beauté de l'innocence d'un enfant qui n'avait pas choisi de se mettre sur les rails de la détresse de ce monde. Il s'était juché sur un petit banc, de ceux sur lesquels s'asseyaient les cireurs de chaussures, pour pouvoir lustrer le toit de la Jeep. On le sentait concentré sur son ouvrage qui devait être son gagne-pain dans les rues de la cité. Les roues de la Jeep avaient déjà été parfaitement nettoyées. Ses jantes nickelées étincelaient. L'attirail de travail de l'enfant, un seau sale, une brosse et des chiffons, était posé à côté du banc sur le trottoir. J'ouvris mon sac pour prendre un billet de cinquante gourdes, prévoyant le refus d'Yvan de rémunérer l'enfant. Yvan ne supportait pas que des mains non autorisées se posent sur son véhicule qu'il faisait nettoyer et lustrer plusieurs fois par semaine dans un *car wash* tenu par un ami à lui. Je n'eus pas le temps de m'opposer au geste d'Yvan. Prenant congé de son ami, il aperçut l'enfant. Il se précipita vers lui. D'un coup de pied, il culbuta le banc. L'enfant chuta de son perchoir pour

aller s'étaler dans l'eau sale du caniveau. « Qui t'a dit de toucher à mon véhicule avec tes saletés ? » hurla Yvan. Il allait s'attaquer à nouveau à l'enfant. Je lisais la fureur sur son visage. Je voyais le mépris dû à ses origines culminer dans ce rictus qui, soudain, transformait son visage si beau auparavant en un masque de carnaval, Charles Oscar* revêtu de ses beaux habits de ville sans pour autant pouvoir se dégager de son aura de violence et de mort. Pendant une fraction de seconde, j'eus peur d'Yvan. Je voulus tourner les talons, reprendre ma fuite dans la nuit, fuite qui s'était arrêtée sur ce banc de place publique. Fuir non seulement les tableaux de monsieur Wilson, mais aussi le spectacle de cet enfant anonyme dévoré par la rue, dévoré par sa naissance, violenté en ce moment par l'homme que j'aimais. Le cri épouvanté de l'enfant tua en moi mon désir de fuite et me jeta littéralement au-devant d'Yvan pour faire de mon corps un bouclier face à la rage soudaine, presque incontrôlable de mon amant. « Laisse-le tranquille ! criai-je à Yvan. Ne vois-tu pas que c'est un enfant ? » Il me regarda, le souffle court, les veines saillantes de son cou pulsant au rythme de sa colère. D'un autre coup de pied, il envoya loin sur le trottoir le seau de l'enfant qui s'était dépêché de se mettre hors de portée de son agresseur.

— Viens. On part, fit Yvan, les dents serrées, en ouvrant la portière de la jeep.

Sans me préoccuper de lui, je m'avançai vers l'enfant pour lui tendre le billet de cinquante gourdes, puis un autre de même valeur que je crus nécessaire d'ajouter non pas pour atténuer sa douleur ou acheter son pardon, mais pour juguler ma propre douleur et acheter le silence de ma conscience qui me reprochait ma présence aux côtés de cet homme. Cet incident me rappelait que ma condition de maîtresse d'un bourgeois fortuné, sans doute par une particularité personnelle, ne me permettait pas de me dégager de toute solidarité avec ceux qui resteraient, par la force des choses, mes frères et sœurs de détresse et de sang. L'enfant prit l'argent en murmurant un merci à peine audible, ses yeux embués de larmes, une expression

de désarroi suprême sur le visage. Je retournai vers la Jeep dont Yvan avait déjà, impatientement, mis en marche le moteur, les jambes lourdes, traînant après moi le boulet de cette solitude, de cet abandon, de ce mépris qui nous enfonçaient chaque jour un peu plus dans les ténèbres.



Je suivais maintenant les cours au collège dans un état second, me faisant souvent surprendre par les profs dans ma distraction. Mes pensées vagabondaient constamment d'Yvan à Estevèl, avec monsieur Wilson en superposé. Je me promettais souvent de décrocher le tableau que mon frère avait mis au mur dans notre chambrette, mais je n'avais finalement pas le courage de creuser davantage le fossé entre Estevèl et moi. Mes notes en pâtissaient. Quand un professeur voulait s'enquérir de la raison de cette soudaine chute, mes anciennes camarades Madou et Anite pouffaient à l'arrière, encouragées par quelques garçons. Le professeur les rappelait à l'ordre. Je me retrouvais, dans cette classe, en jungle hostile. Chacun de mes gestes était surveillé, étudié, pour être la cible de commentaires lapidaires.

Aussi quand un matin, quelques minutes après le début du premier cours, le directeur en personne pénétra dans la salle de classe, arrêtant l'exposé du professeur pour me demander de le suivre à la direction, un silence de mort se fit. Je saisis les lueurs de joie sauvage dans les yeux de Madou et d'Anite, les airs goguenards des autres élèves. Ils étaient tous certains que ma liaison désormais connue avec Yvan Guéras était la raison de cette convocation qui avait nécessité le déplacement de la plus haute autorité du collège. Je suivis le directeur jusqu'à son bureau. Ma surprise fut grande quand je vis, assis, monsieur Wilson qui avait troqué sa chemise à fleurs contre une simple veste noire qu'il portait sur un maillot de

même couleur. Il avait gardé son jean parsemé de taches de peinture.

— Monsieur Wilson veut vous parler, Hérodiane. Je vous laisse quelques minutes.

Je voulus tourner le dos à monsieur Wilson pour m'en aller. Le directeur me saisit fermement par le poignet.

— Vous restez ici, Hérodiane, ou vous quittez définitivement cet établissement.

— Assieds-toi, Hérodiane, me dit monsieur Wilson d'un ton las et fatigué.

Il fit un signe au directeur.

— Vous pouvez nous laisser, monsieur le directeur.

Le directeur sortit sans rien dire. Je m'assis, en colère, les jambes tremblantes. Mon cœur battait de manière désordonnée. Je sentais que mes pensées dérivait, sans but aucun, dans un espace qui se fragmentait, partait en lambeaux.

— Je sais que tu en veux à Estevèl, commença monsieur Wilson. Il faut que tu admettes que ton frère a droit à sa vie, à ses choix. De plus, il a vingt ans. Il est donc majeur, libre de décider.

Je me mordis les lèvres.

— Toi, tu viens de fêter tes dix-sept ans, Hérodiane. Ton frère est en quelque sorte responsable de toi. Il a démontré plusieurs fois qu'il tenait à toi.

— Où voulez-vous en venir, monsieur Wilson ? lui demandai-je froidement.

— Ton frère a appris ta relation avec Yvan Guéras, de dix ans ton aîné.

— Je l'aime, lui lançai-je, décidée à le défier.

— Tu as dix-sept ans, rappela encore monsieur Wilson.

— Si vous voulez que j'attende un an, j'attendrai un an. Je serai toujours à lui. Il me baisera autant que vous baisez mon frère. Quelle différence maintenant ou dans douze mois ?

Je le haïssais. Je voulais lui en mettre plein la gueule. J'aurais aimé le tuer à ce moment si j'en avais été capable.

— Yvan Guéras et moi, ce n'est pas pareil, dit monsieur Wilson sans perdre son calme.

— Ce n'est pas pareil, en effet. Vous aimez les jeunes hommes. Lui, il aime les femmes.

— Tu fais fausse route, Hérodiane, objecta-t-il d'une voix qui gardait, à ma grande rage, la même assurance. Je suis incapable de faire le moindre mal à ton frère. Yvan, lui, te détruira. Il fera de toi une loque. Aucun homme ne voudra plus de toi. Tu finiras sur les trottoirs de la ville.

— Ce que je deviendrai ne regarde que moi, lui lançai-je. Vous, vous aurez toujours le cul de mon frère. Vous vendrez toujours vos saloperies de tableaux à prix d'or à des pourris et des snobs. Mais dites-moi ! Pourquoi venez-vous me faire la morale et non mon frère ? Il ne se sent pas... propre pour le faire ?

— Justement, Hérodiane. Il ne se sent pas propre pour le faire. Il ne se sent plus autorisé à jouer son rôle de frère aîné. Cela le détruit. Essaie de comprendre le drame qu'il vit.

— Lui, il n'a jamais compris mon drame.

— Quel drame ? demanda monsieur Wilson.

— Allez vous faire foutre ! hurlai-je sauvagement.

Monsieur Wilson garda le silence. Il pianota de sa main gauche sur un tabouret où était posée une Notre-Dame-de-Fatima devant laquelle étaient agenouillés deux jeunes enfants.

— Bien, Hérodiane. Je vais te demander une faveur. C'est cela ou tu quittes ce collège. Tu ne trouveras pas une autre école aussi bien tenue avec, en prime, une bonne bibliothèque où tu puisses emprunter magazines et livres.

Je ne dis rien. Il était fou. Yvan était capable de me trouver une meilleure école. J'exigerais qu'il me fasse quitter cette horreur de *Paradi*. Je ne reverrais plus ces hypocrites de Madou et d'Anite. Je fuirais définitivement le cauchemar de mon frère avec monsieur Wilson.

— Aie pitié de ton frère. Fais ce que tu veux de ta vie, mais épargne-le, pardonne-le, si tu penses qu'il t'a fait du mal. Couvre-

moi de ton opprobre, de ta haine, mais aie pitié d'Estevèl. Il n'a pas, comme toi, cette dureté de caractère.

Un sanglot voulut se frayer un passage en moi. Je parvins à l'arrêter. Une larme coula quand même sur ma joue. Je baissai la tête pour que monsieur Wilson ne s'aperçoive pas qu'il m'avait touchée. Lui, il s'était levé.

— Le directeur doit te parler, dit-il. Reste là.

Il alla ouvrir la porte, quitta la pièce en laissant entrer le directeur qui vint s'asseoir en face de moi.

— Voici les nouvelles règles du jeu, Hérodiane, si vous voulez continuer à fréquenter notre établissement. Nous ne voulons pas d'exemple déplorable pour nos jeunes dans un pays où la délinquance est la règle. Votre ami dans sa Jeep de luxe, vous le rencontrerez n'importe où, mais pas devant le collège, même si la rue est du domaine public. Compris ?

J'étais fatiguée. Vidée de toute énergie. Je fis oui de la tête.

— Pour votre information, ne croyez pas que votre ami Guéras pourra vous trouver facilement une autre école. Votre dossier qu'on nous demandera vous fermera les portes. Et puis les Guéras n'ont pas la réputation de faire dans le social. Ce sont des prédateurs, des hyènes, rien d'autre. Grâce à leur filiation française, ils ont même profité, plus que d'autres requins de chez nous, de l'argent dit de la dette d'indépendance, argent qui a servi à dédommager les colons français. Ce Guéras vous laissera tomber comme un kleenex dont on vient de se servir. Vous atterrirez dans une de ces écoles fonctionnant uniquement pour soutirer de l'argent aux parents et vous serez...

Il éleva ici la voix :

— ... foutue pour la vie !

Il se racla la gorge avant de continuer :

— J'exige que, dès maintenant, vos notes retrouvent le niveau...

Il chercha ses mots :

— ... le niveau d'avant vos immorales turpitudes. Vous pouvez disposer.

Je quittai la direction en vacillant sous les regards dégoûtés du directeur. Sans la protection de monsieur Wilson, il m'aurait *manu militari* exclue du collège. J'allai m'enfermer dans les toilettes pour prendre mon téléphone portable et appeler Yvan. Je dus composer le numéro plusieurs fois avant qu'il ne décroche.

— Tu ne m'appelles pas d'habitude à cette heure, fit-il remarquer en guise d'excuse.

— Ne viens pas me récupérer au collège, lui dis-je.

— Pourquoi ? s'étonna-t-il, une inquiétude dans la voix.

— Des problèmes avec la direction. Je prendrai un taxi pour te rejoindre à notre restaurant habituel.

— Tu m'expliqueras, dit Yvan.

Il raccrocha. J'éclatai en pleurs.



J'étais allongée sur le lit d'Yvan. J'avais enlevé bas blancs et chaussures. J'avais gardé mon uniforme de collégienne. Mon chemisier était déboutonné. J'avais fait glisser mon soutien-gorge. Pendant qu'Yvan parlait au téléphone, il me regardait, me dévorait des yeux. Je devinais qu'il lui fallait toute sa concentration quand j'étais ainsi étendue devant lui, prête à le satisfaire. J'écartai les jambes, lascive, pour lui laisser entrevoir le renflement de mon pubis sous la soie de mon slip. Je pistais son regard. Je sentais que son souffle s'accélérait. Comme il s'approchait du lit, je me glissai vers le bas et mon pied se posa sur son pantalon, un peu plus haut que les genoux. Je grimpai sur sa cuisse jusqu'à son sexe déjà dur sous le tissu. Je jouai avec mes orteils dessus, cherchant encore son regard, voulant qu'il mette fin à la conversation et vienne me chevaucher. Brusquement, il s'écarta et mit fin à la communication. Il déposa rageusement le téléphone sur la coiffeuse. Il s'approcha des fenêtres, dégagea les rideaux et poussa les battants. Un air frais,

chargé d'effluves d'essence de conifère, s'engouffra dans la chambre.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demandai-je, inquiète.

— Des problèmes avec mon père, répondit-il, les dents serrées.

— Tu ne me parles jamais ni de tes affaires, ni de ta famille, lui rappelai-je.

C'était vrai. Je ne connaissais d'Yvan que sa face d'amant attentionné. J'avais compris qu'il ne m'emmenait chez lui qu'en l'absence de ses parents. Je ne rencontrais que les gardiens et les domestiques, comme cette vieille servante noire qui, les rares fois où elle me croisait, me fustigeait de son mépris. De ses amis, de ses relations, je n'avais fait qu'en entrevoir quelques-uns lors de nos têtes à tête dans des restaurants ou lors de cette party où j'avais eu tout le mal du monde à faire entrer mon frère.

— Dans notre famille, il est coutume de mettre à la disposition d'un jeune comme moi un capital pour démarrer une nouvelle entreprise, expliqua Yvan. J'ai voulu faire fonctionner une unité de transformation de fruits. J'ai mal calculé mon coup. Je suis menacé de faillite.

— Tu ne peux pas l'avouer à ton père ?

— Il m'avait averti des risques que je prenais. Je lui ai tenu tête. S'il apprend la situation dans laquelle je me trouve, il exigera que je quitte le pays. Il a des affaires en Amérique centrale. Il m'exilera là-bas.

Je sentis le sol s'ouvrir sous le lit. Je me vis choir dans le plus profond des abîmes.

— Non, Yvan... Je ne supporterai pas que tu me quittes. Comprends-tu ? Non... Non...

Il vint vers moi. Il avait la mine tourmentée, les lèvres serrées. Il s'assit et m'attira à lui.

— Il n'y a que mon oncle Paul qui puisse m'aider. C'est encore possible de tout sauver, mais il a vraiment un caractère de chien. C'est la teigne de ma famille. Je lui ai demandé un prêt.

— Pourquoi ne voudrait-il pas t'aider ?

— Il m’aidera. Mais il veut que tout le monde soit à ses pieds. Il voudra surtout une part majoritaire dans l’affaire, ce qui, pour moi, est hors de question. Il menace, en plus, de tout révéler à mon père.

— Tu trouveras bien une solution, lui dis-je.

— Je l’espère, fit Yvan, l’air incertain. Sinon, mon père ne me pardonnera pas de si tôt. Un échec est toujours une honte dans notre famille.

— Viens, fis-je.

Il glissa son visage dans le creux de mes seins. Je le sentais lointain, distant, préoccupé. J’aurais tout fait pour lui redonner sa sérénité. Je ne savais pas comment.



Un autre après-midi chez Yvan, après que nous nous étions délectés de nos corps et que notre léthargie, après nos jouissances, était bercée par le friselis du feuillage des plantes grimpantes courant le long des toits et des fenêtres, par le pépiement des oiseaux que nous regardions passer d’arbre en arbre comme en des fuites éperdues, nous entendîmes frapper à la porte. Je n’avais pas enlevé mon uniforme car, pressé de me prendre, Yvan avait omis la tendre mais éprouvante randonnée des préliminaires amoureux. Je me redressai, rabattis ma jupe sur mes cuisses, laissant mes longues jambes, mes pieds nus se balancer au-dessus du tapis persan sur le sol à la sortie du lit. Yvan passa en hâte pantalon et chemise pendant qu’une voix de femme criait, visiblement excédée par la lenteur d’Yvan à se présenter.

— Ouvre, Yvan. Il faut que je te parle.

J’étais glacée de peur. Je ne pouvais m’échapper nulle part si une menace réelle se précisait.

— C’est ma mère, dit Yvan comme pour me rassurer.

Il passa dans le couloir pour aller ouvrir la porte. J’entendis la voix de sa mère.

— Tu sais très bien, Yvan, que tu te dois de protéger notre famille. Je ne veux pas m’immiscer dans ta vie privée, mais je t’assure que tu ne peux pas continuer ainsi.

— J’ai droit à ma vie, maman.

— Tu as droit à ta vie, d’accord. Mais est-ce une vie, cette incapacité à honorer une fille de ta classe, de ton milieu, de ton monde ?

— Ça viendra, maman. Donne-moi un peu de temps.

— Tu dois voir un médecin, Yvan. Il y a un bon psychologue qu’on m’a recommandé. Personne n’en saura rien.

— Je t’ai déjà dit ce que je pense de cela, maman.

— Où est-elle ? Pareille aux autres, certainement !

— Maman ! protesta Yvan.

Il ne parvint sans doute pas à arrêter sa mère. J’entendis les claquements des talons sur le plancher du couloir. Je me dépêchai de me mettre debout près de la fenêtre, les mains sur la rambarde, comme si je pouvais m’échapper par ce passage. La mère d’Yvan apparut, son fils sur les talons. Elle était encore belle, malgré ses cheveux gris et les rides qui creusaient son visage. Elle était mince, de haute taille comme son fils. Le tailleur uni qu’elle portait avec élégance mettait en valeur un corps sur lequel l’âge ne semblait pas totalement avoir prise. Ses yeux pétillaient encore de jeunesse avec un brin de malice. Cette femme, dans le temps, me dis-je, avait pleinement profité de la vie. Elle me considéra de l’air de quelqu’un qui s’attendait à la qualité du spectacle qui s’offrait à lui.

— Mademoiselle... Je suis madame Guéras, la mère d’Yvan.

— Enchantée, madame Guéras, m’entendis-je dire. Je suis Hérodiane Palus.

— Je constate qu’Yvan, comme d’habitude, a du goût.

Elle ajouta en martelant ses mots :

— Même si ses goûts sont contre nature.

Elle se détourna de moi pour s’adresser à son fils.

— Démerde-toi pour baiser, comme tes Négresses, celles qui devraient être à toi, lança-t-elle en quittant la chambre.

Le bruit de ses talons sur le plancher du couloir perforait mes oreilles. Madame Guéras quitta l'appartement en claquant violemment la porte. Yvan resta debout, chancelant. Image titubante et navrée. On aurait dit qu'il venait d'essuyer la tempête du siècle. Il vint se laisser choir dans le fauteuil en osier du coin salon.

— Je n'ai rien compris aux propos de ta mère, dis-je.

— Il n'y a rien à comprendre, fit Yvan d'un ton las.

— Ramène-moi, décidai-je en ramassant rageusement mes chaussures, mes bas, mes yeux brouillés de larmes.

C'était mon premier contact direct avec la mère d'Yvan. Cela allait être le seul.



Mon frère avait une forte fièvre depuis deux jours. Il n'était pas allé travailler. Madame Dulciné, qui était venue à la maison avec tout un bataclan de médecin-feuilles, m'avait expliqué qu'un mauvais air avait frappé Estevèl et qu'elle connaissait la composition d'un bain capable de le guérir. Je comprenais, dans le flot de paroles qui sortait de sa bouche pendant qu'elle préparait feuilles et racines, qu'Estevèl avait commis l'imprudence de vouloir lancer son commerce d'eau en sachets plastique à *Paradi* alors que le marché de l'eau était détenu par l'homme aux biceps tatoués qui cherchait tant à me tripoter quand j'allais quérir l'eau avec Estevèl à la fontaine publique. Mais le bain miracle de madame Dulciné, qu'Estevèl accepta de prendre beaucoup plus par courtoisie, ne lui fut d'aucun secours. La fièvre continua à le dévorer. Je voulus emmener mon frère à l'hôpital. Je connaissais deux centres de santé tenus par des médecins étrangers où l'accueil était rapide et les soins gratuits. Mon frère refusa catégoriquement. Il prit mes mains dans les siennes brûlantes, me regarda droit dans les yeux pour me demander si je lui faisais confiance. Je ne comprenais pas pourquoi. « Ne crains rien, me dit-il. Elle ne me laissera pas tomber. » Je

m'écartai de lui, vaguement effrayée, comme par peur d'être noyée, engloutie par une soudaine intrusion de la mer dans la pièce. Je le laissai seul pour m'asseoir au-dehors sur la plus haute des trois marches permettant l'accès à notre logis. Je savais que je devais emmener Estevèl à l'hôpital. Pour cela, il fallait lui forcer la main. Il délirait certainement quand il parlait d'un secours certain de la mer. Cela n'avait aucun sens, me dis-je, presque convaincue maintenant, ainsi que persistait à le croire Yvan, que tout ce que j'avais entendu, vu et senti dans les lieux où se retrouvait seul Estevèl n'était, en fait, que des hallucinations dues au désir inconscient qu'était le mien de prêter à mon frère des pouvoirs surnaturels.

Je devais rencontrer Yvan à notre restaurant habituel. Je rentrai pour m'habiller à la hâte. Estevèl dormait. Il avait le souffle rapide. Je changeai la serviette sur son front, puis j'allai chez madame Dulciné pour la prier de veiller sur mon frère et surtout de lui mettre chaque heure une autre compresse froide imbibée d'alcool de canne. Elle m'assura qu'Estevèl était le fils qu'elle aurait aimé avoir et qu'elle ferait tout pour que les engagés de *Paradi* n'aient pas son âme. Elle voulut savoir où je me rendais. Comme je demeurais évasive, elle me fit un clin d'œil avant de me dire qu'elle avait toujours su que je comprendrais mieux qu'Estevèl les « mystères » de la vie à Port-au-Prince. « Qu'il te paie un bel appartement. Ainsi, ton frère sera à l'abri. » Je lui demandai des nouvelles de Marie-Édith que je n'avais pas vue depuis quelques semaines. Madame Dulciné m'apprit que sa fille, un matin, avait rangé toutes ses affaires dans deux malles, puis était partie. « J'espère qu'elle a trouvé chaussure à son pied. C'est une fainéante. Si j'avais compté sur elle, nous serions mortes de faim. Elle n'ira nulle part, je te dis. Heureusement, j'ai mes deux autres filles. » Je la quittai, la tête lourde, un goût bizarre à la bouche. Une espèce d'amertume me désorientait, me donnait l'impression de cheminer vers un désastre inévitable. Au restaurant, Yvan comprit aussitôt que, pour moi, cela n'allait pas.

— C'est mon frère, Estevèl, lui expliquai-je. Une mauvaise fièvre depuis trois jours.

Il promenait sa main sur mon bras, une fois de plus fasciné par la pureté du noir de ma peau. Il disait souvent, quand il ouvrait une brèche dans son mur, que j'étais sa mer de nuit, une manière de dire que ma présence le plongeait en apnée, dans des profondeurs où tout devenait évanescent, à la fois futile et essentiel.

— Madame Dulciné pense qu'on lui a envoyé un mauvais air. Estevèl avait en vue un commerce d'eau de boisson en sachets à *Paradi*.

Un voile passa devant le regard d'Yvan. Sa respiration s'accéléra l'espace de quelques secondes, ce que je constatai à cause des mouvements de sa pomme d'Adam légèrement proéminente. Il voulait dire quelque chose. À ce moment, il fallait faire comme si on n'avait rien remarqué, sinon Yvan pouvait refermer sa coquille et enfouir à nouveau en lui ce que, sur le moment, il avait voulu exprimer.

— *Paradi*, c'est pour ma famille, avoua-t-il.

— *Paradi*, pour ta famille ? m'étonnai-je.

— *Paradi*, c'est le nom qu'ont donné au bidonville ses premiers habitants. Mais le terrain sur la montagne nous appartient. Essaie de comprendre. Plus de mille habitations de fortune louées à l'année en moyenne à quinze mille gourdes, cela fait quinze millions de gourdes, soit trois cent soixante-quinze mille dollars américains environ chaque année sans redevance fiscale. Nous nous arrangeons pour faire croire que nos terres sont occupées illégalement et ainsi, nous gardons la possibilité de nous faire dédommager par le gouvernement. Nous plantons de la misère, nous cultivons de la misère et nous récoltons de l'or.

Je restai sans voix.

— Dans ce bidonville et dans les autres que nous possédons, nous vendons, par personne interposée bien sûr, de l'électricité, de l'eau, des denrées alimentaires, etc. Sans coup férir, *Paradi* nous rapporte plus d'un demi-million de dollars américains chaque année.

Il me regarda droit dans les yeux. J'étais abasourdie. Je manquais soudain d'air. Je vis en un éclair assis devant moi un monstre. Un monstre qui lapait le sang de ces milliers de femmes, d'hommes et d'enfants que je voyais chaque jour descendre le long de l'escalier serpent de *Paradi* pour aller chercher honnêtement aux quatre coins de la cité de quoi subvenir aux besoins de leurs familles. Des êtres humains dont le sang n'était pas différent de celui de ces autres êtres qui se pavanaient dans des villas protégées par murs, cerbères et chiens. Mais je me dis que si Yvan m'avouait tout cela, c'était parce qu'il était intérieurement déchiré par cette imposture.

— Nous sommes les élus de cette terre, mais nous bouffons de la merde pour chier de l'or, continua-t-il.

— Tu acceptes... cette malédiction ?

— On ne peut rien changer à tout cela, Hérodiane.

Son fatalisme m'étonnait souvent, toujours m'énervait, m'horrifiait. Yvan se laissait vivre, choisissait d'être emporté par le courant de sa classe sociale. Il avait conscience de certaines choses, tentait vaguement de se rebeller. Je m'imaginais que j'étais l'un des pôles de cette révolte purement intérieure, une manière momentanée de croire qu'il existait par lui-même, pour lui-même, qu'il était capable de se définir une autre vie. Mais Yvan ne dépasserait jamais une frontière qu'il s'était lui-même tracée, à peine éloignée de celle que son milieu avait établie. C'était pour cela qu'il m'évitait tout contact avec sa famille, qu'il se réfugiait chez lui, avec moi, seulement quand il était certain que je serais invisible, sauf aux yeux des domestiques, d'autant plus méprisants à mon endroit qu'ils étaient proches de moi par leur origine sociale. Yvan me quitterait peut-être un jour. Je pensais ce jour très lointain. J'espérais peut-être le coup de baguette magique d'une bonne fée surgissant d'un de mes contes d'enfance. S'il m'abandonnait, que garderais-je de lui ? Un rêve noyé dans les larmes ? Son regard dans un écrin ? Un enfant ? Je secouai vigoureusement la tête pour m'enlever cette pensée parasite.



Après l'amour, alors que même l'air frais chargé de senteurs de pins ne parvenait pas à calmer l'incandescence de nos corps en proie encore au feu de la jouissance, Yvan se laissa aller à une confidence :

— Je t'ai avoué un soir que c'était la première fois que je prenais une femme vierge et que c'était aussi la première fois que j'avais la certitude qu'une femme était à moi, rien qu'à moi.

Je ne dis rien. Il ne fallait pas le troubler dans ses moments de libération intime.

— J'ai toujours eu l'impression d'avoir été maudit par ma première expérience sexuelle. Dans le temps, il y avait un bidonville bien connu pour ses lieux de réjouissances sexuelles. C'était surtout là que la belle Simone tenait seule son commerce.

— Son commerce ?

— C'était la pute la plus demandée de Pétion-Ville. Le jour, elle tenait un restaurant au cœur du marché public. Une Noire d'une taille de joueuse de basket-ball. Sa beauté était telle qu'on se demandait pourquoi elle faisait ce métier, car n'importe quel homme aurait donné cher pour ne l'avoir qu'à lui. Certains la prétendaient Éthiopienne, car une rumeur laissait entendre que son père était arrivé en Haïti en compagnie de l'empereur Hailé Sélassié quand ce dernier était venu rendre visite au Président Éternel. Au moment du départ du souverain, il aurait fait défection avec sa femme. On disait aussi qu'elle était née du ventre d'Erzulie, car dans les cérémonies vodou auxquelles elle participait, elle était toujours chevauchée par la grande dame. Personne ne connaissait véritablement les secrets de sa naissance, mais tous les hommes payaient pour visiter les secrets de sa féminité. C'était la grande prostituée de Babylone incarnée chez nous. Quand les jeunes bourgeois que nous étions quittaient les fêtes dans les beaux salons où nous devions faire très attention aux filles de notre classe, nous partions en groupe visiter Simone. Un oncle, sans que mon père le sache, m'a initié au sexe en

m'emmenant chez Simone alors que j'avais quatorze ans. Il m'a glissé cent gourdes dans la poche et m'a laissé dans une longue file où se trouvaient une dizaine d'hommes avant moi. Quand j'ai atteint Simone, j'étais si émotionné que je ne savais quoi faire. Simone, qui avait sans doute l'habitude de ce type de situation, même s'il y avait des hommes qui attendaient au-dehors, m'a donné à boire une infusion, m'a parlé doucement pour me calmer, puis m'a mis sur son ventre nu. J'ai joui bien vite, mais je doute fort d'avoir été dedans.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— J'ai toujours aux narines l'odeur de la peau de Simone, l'odeur de sa sueur, dit-il. Je crois que je n'ai jamais pu être normal depuis cette expérience.

— Normal comment ? Je te trouve normal, moi !

— Laisse tomber, fit-il avec un soupir

Il vida sa bouteille de bière d'un trait. La coquille s'était refermée.



Presque au haut de l'escalier serpent, je m'arrêtai, soudain prise de vertige. J'avais le souffle court. Quelqu'un me prit le bras pour que je puisse continuer l'escalade des quelques marches devant me mener à notre demeure. Je fus horrifiée de découvrir les biceps tatoués de l'homme accusé par madame Dulciné d'être le responsable de la fièvre de mon frère. Sa forte stature me dissuada de tout mouvement qui aurait pu être interprété comme de la peur, du mépris ou de la répulsion. Il desserra son étreinte sur mon bras devant mon logis, me salua d'un sourire et continua son chemin, des outils de maçonnerie sous ses aisselles. Le vertige cessa. Je m'avançai vers la porte de notre chambrette que j'ouvris pour découvrir monsieur Wilson assis au chevet d'Estevèl. Il tenait sur sa jambe une assiette en carton contenant de la nourriture. Avec une cuillère, il donnait à manger à mon frère. Monsieur Wilson avait pris quelques-uns de mes livres pour les mettre sous l'oreiller d'Estevèl

afin que la tête de mon frère soit plus en hauteur. Chacun des gestes de monsieur Wilson était empreint d'un tel amour que je restai figée, sidérée devant le spectacle. Il ne m'avait pas entendue entrer. Entre deux cuillères, il passait le dos de sa main sur la joue d'Estevèl. Il y avait entre eux deux une sorte de douce tension, une communication si intense que, soudain, toute mon animosité envers le peintre s'estompa. Ce fut Estevèl, le premier, qui s'aperçut de ma présence. Dans les regards de mon frère, monsieur Wilson sut qu'il y avait une tierce personne dans la pièce.

— Hérodiane, murmura Estevèl. Comment va Yvan ?

— Il va bien, lui répondis-je, quelque peu hésitante.

C'était la première fois qu'il prononçait ce nom devant moi. C'était la première fois qu'il me laissait comprendre que ma liaison avec Yvan Guéras était parvenue à sa connaissance.

Je m'approchai de monsieur Wilson. Je lui mis une main sur l'épaule.

— Merci pour mon frère, soufflai-je.

Pas un muscle de son visage ne tressaillit. Mais je vis mon frère soudain en proie à un violent frisson.

— Laisse-nous un moment, Hérodiane, hoqueta Estevèl.

Comme je ne bougeais pas, la voix de monsieur Wilson claqua, sèche, tel un coup de fouet :

— Sors !

Je reculai précipitamment, j'ouvris la porte tout en les regardant, puis je sortis à reculons. Je vins m'asseoir sur une marche de l'entrée. L'homme aux biceps tatoués redescendait sans les outils de maçonnerie qu'il portait auparavant. Il me fit un sourire. Je lui consentis un signe de la main. Il fut si surpris, habitué qu'il était à ma froide indifférence, qu'il manqua une marche et ne dut qu'à un dernier réflexe d'éviter une chute dangereuse. Je me désintéressai de l'homme aux biceps tatoués dont la silhouette s'estompait dans l'escalier serpent, car je fus bientôt en proie à l'hallucination, qui était la thèse d'Yvan. J'entendis à l'intérieur un mugissement de vagues puissantes venant se fracasser sur les rochers de la côte de

Saint-Jean. J'eus la vision de la crête écumeuse des vagues, étincelante comme des milliards de cristaux sous l'abrupt soleil de midi. Me parvint à l'oreille le cri des goélands et des cormorans, s'apprêtant à plonger vers les bancs de poissons proches du corail. Le mugissement des vagues s'amplifiait dans la pièce. La porte bougea, se tendit, une force insolite, de l'intérieur, s'exerçant contre elle. J'eus juste le réflexe de me jeter de côté au moment où la porte écrasée par une masse d'eau se désagrégeait. Une vague d'eau de mer jaillit de notre chambrette et plongea vers l'escalier qui desservait *Paradi*. Quand elle se tarit, je me relevai, ahurie, pour revenir dans la pièce. Monsieur Wilson et Estevèl étaient trempés jusqu'aux os comme s'ils revenaient des profondeurs de l'océan. Je vis une touffe d'algues vertes sur la calvitie de monsieur Wilson. Le sol, le lit, la coiffeuse étaient couverts de sable et de coquillages. L'odeur d'algues et de sel marin ne pouvait pas être, aussi, une hallucination. Estevèl me regarda, un grand sourire éclairant son visage. Il se releva pour s'asseoir sur le lit.

— Viens me toucher, me dit-il.

Je m'avançai, abasourdie. Je posai ma main sur son front, sur ses joues, sur son ventre. La fièvre était tombée. Monsieur Wilson regardait mon frère, en état de choc, les yeux hallucinés par une vision qui venait sans doute de modifier à jamais sa conception et sa perception des choses.

— Je t'avais dit, petite sœur, qu'elle ne m'abandonnerait pas.

J'appris le lendemain, stupéfaite, que la seule personne que la vague avait emportée en déferlant dans l'escalier serpent était l'homme aux biceps tatoués, désigné par madame Dulciné comme le responsable de la maladie de mon frère.



Je vois encore la femme sur le trottoir de l'autre côté de la rue en face du collège. Elle a des allures de pute avec son jean moulant, le

pull gris qu'elle porte en dépit de la chaleur, le maquillage outrancier sur sa peau noire, qui transforme son visage en un masque de la cour de Baron Samedi. Quand je quitte le collège, elle me suit des yeux avec une tristesse poignante dans le regard. Elle donne l'impression de quelqu'un qui voudrait m'aborder, mais qui hésite par crainte d'une réaction de mépris ou de violence de ma part. Elle serait peut-être belle sans son maquillage. Elle est grande comme moi. Elle essaie de cacher son embonpoint par sa manière de porter le jean et le pull. Elle a dû être, dans le temps, aussi mince et élancée que moi. Quand je m'éloigne du collège, en accélérant le pas pour sortir du champ de vision de l'inconnue, je sens son regard sur mes épaules. Qui est-elle ? Que me veut-elle ? Une ancienne connaissance d'Yvan ? Un amour malheureux qui m'en voudrait de l'avoir supplantée dans son cœur ? Mais je ne sens aucune hostilité chez cette femme. Seulement une fébrile attente.



J'avais rejoint Yvan à une boutique de mode. Il m'avait indiqué l'adresse par SMS. Il tenait à ce que je l'accompagne à une party chez son oncle Paul, quelque part au-dessus de Pétion-Ville.

— Je veux que tu sois avec moi, m'expliqua Yvan. Je vais profiter de l'ambiance pour convaincre mon oncle de renflouer mon entreprise sans qu'il en ait complètement le contrôle et, surtout, sans que mon père le sache. La discussion va être rude. Ta présence me donnera du courage pour l'affronter.

— Ton oncle est un mauvais personnage... me rebiffai-je. Je me vois mal t'accompagner chez lui.

— Hérodiane... insista Yvan. Je t'en prie. Fais-le pour moi... Pour moi ! C'est important. Comprends-tu ? Je sais mieux que toi qu'il est infréquentable.

Je n'étais pas convaincue. Je sentais confusément un danger quelque part. Comprenant mon hésitation, Yvan me prit les mains.

— Hérodiane... Fais-le pour moi... Accompagne-moi.

— C'est vraiment pour toi, Yvan, arrivai-je à dire.

Yvan parut soulagé.

— Sois gentille avec lui, même s'il se montre... infréquentable. C'est pour cela que je veux que tu sois belle. Cela l'amadouera un peu. Alors, je pourrai lui arracher ce qu'il me faut.

Sur ses conseils, je choisis une jupe noire fendue sur les côtés, une merveille qui mettait en valeur mes hanches et le galbe parfait de mes jambes. Mon choix se porta vers un haut de dentelle transparent sur un soutien-gorge à balconnets noirs. J'admirai avec fierté ma silhouette dans le grand miroir mural du magasin sous les regards haineux de deux vendeuses, jalouses de ma beauté et de la « chance » que j'avais d'être entretenue par un mulâtre beau et visiblement fortuné. Yvan me demanda de porter des souliers noirs à talons aiguilles. Je refusai tout d'abord. J'étais mal à l'aise avec ce type de chaussures, mais je cédaï devant son insistance. Il mit mon uniforme et mes autres effets dans un sac en plastique qu'il posa sur le siège arrière de la Jeep après avoir tout réglé avec l'une de ses cartes de crédit.

Paul, l'oncle d'Yvan, habitait une villa basse à toiture en tuiles, entourée d'une cour gazonnée. Le mur intérieur de la clôture disparaissait sous les frondaisons de fougères exubérantes. L'entrée de la propriété n'était pas protégée par une grille et on la reconnaissait à deux piliers, vestiges d'une habitation coloniale. Yvan roula sur une allée bétonnée qui contournait la villa pour s'arrêter devant un perron en marbre. Connaissant ma maladresse avec les chaussures que je portais, il m'aida à descendre de la Jeep.

Paul vint nous accueillir sur le pas de la porte d'entrée. Il donna l'accolade à son neveu. Cette fois, courtoisement, mais sans chaleur aucune, il me souhaita la bienvenue. Nous entrâmes dans un salon à l'ameublement austère, aux murs tapissés de livres. Une musique de jazz était diffusée en sourdine à partir de haut-parleurs bien dissimulés. Dans la pièce se trouvaient quatre jeunes filles qui papotaient entre elles, verre à la main. Elles étaient plus jeunes que

moi, noires, jolies, bien faites, habillées avec coquetterie. Il y avait deux hommes au salon que je voyais pour la première fois. Le premier dans la soixantaine, un mulâtre au crâne dégarni, les sourcils en broussaille, les yeux hallucinés sans doute sous l'effet de la drogue. Il était enfoncé dans un grand fauteuil, un verre plein de whisky à la main, et s'esclaffait grossièrement pendant qu'il parlait dans son Blackberry dernier modèle. L'autre, sans âge, un mulâtre aussi, vêtu d'un bermuda, un verre plein également à la main, balançait ses jambes et ses pieds nus avec un sans-gêne de faux seigneur dans cette pièce qui aurait dû inspirer le respect. Entre l'index et le majeur de l'autre main, il tenait non pas une cigarette, mais un énorme joint de marijuana. Quand il me vit, il porta comme par défi son pétard aux lèvres pour en tirer une profonde bouffée avec un air de jouissance certainement plus feint que réel.

Yvan me désigna une chaise. Paul poussa vers moi un bar mobile tout en verre, sur roulettes, où on pouvait se servir des boissons gazeuses, de la bière, du rhum, du whisky, des glaçons et diverses sortes d'amuse-gueules. Le mulâtre chauve rangea son Blackberry, rota sans gêne aucune, se leva et disparut dans une pièce attenante. Le jazz cessa pour faire place à un zouk love d'Orlane. Il revint pour s'approcher de l'une des demoiselles qui s'empressa de se lever pour le suivre dans une pièce obscure, attenante aussi au salon, qui servait maintenant de piste de danse. Les trois filles parlaient à voix basse en me jetant parfois de furtifs regards. Je n'aimais pas l'ambiance, mais j'étais là pour Yvan qui s'était éloigné avec son oncle Paul. Par la baie vitrée, je les voyais discuter avec animation sous la galerie. Il faisait frais. Je regrettai de n'avoir pas choisi un pull et de ne pas m'être munie d'un châle ou d'un manteau. Le zouk love prit fin pour faire place à un konpa langoureux. Le mulâtre aux sourcils broussailleux ne réapparut pas. L'homme au bermuda se leva, prit deux filles par la main et les entraîna en les tenant par la taille vers la pièce obscure.

Yvan délaissa Paul pour revenir vers moi. Il me proposa d'aller danser. Je me levai pour le suivre dans la salle où venaient de

disparaître l'homme au bermuda et les deux filles. Paul, lui, s'était laissé choir dans un fauteuil. Il avait l'air impatient, ennuyé, énervé. Yvan m'attira contre lui. Nous dansâmes étroitement enlacés. Dans un autre lieu, j'aurais pris un infini plaisir à cela. Nos corps minces s'accordaient à la perfection, sans que nos mouvements aboutissent à autre chose qu'une douce et troublante excitation, un abandon réconfortant, un désir qui n'avait pas à s'exprimer dans une éruption sauvage de sexe. Ici, j'étais mal à l'aise. Je devinais, dans l'obscurité de la pièce, ces filles plus jeunes que moi aux mains de ces hommes dont la perversité se nourrissait du pouvoir glauque de leur situation sociale.

— As-tu réussi à amadouer ton oncle ? demandai-je à Yvan.

— Presque, répondit-il. Son avocat doit arriver dans un instant. Avec un peu de chance, nous signons le papier.

— Je suis heureuse pour toi, lui dis-je.

— Tu es mon porte-bonheur, me souffla-t-il à l'oreille.

La musique mourut dans un solo de guitare. Nous sortîmes de la pièce trop obscure. Je regagnai ma place au salon. Je bus un peu de Coca-Cola en ressentant à nouveau un léger vertige.

— Yvan, lança Paul, toujours affalé dans son fauteuil. Fais-nous le plaisir d'aller nous acheter quelques bouteilles de whisky en ville. Cela te prendra juste quelques minutes.

Yvan parut hésiter. Ses yeux allaient de son oncle à moi.

— Je vais avec toi, dis-je en me relevant.

— Non, dit Yvan précipitamment. Reste. J'en ai pour quinze minutes.

Il vint se pencher à mon oreille :

— Ne te montre pas apeurée, méprisante avec mon oncle. Quand on sait comment s'y prendre avec lui, on s'en sort.

Je me rassis. Yvan me mit un baiser sur les lèvres.

— Je reviens, fit-il.

Il quitta le salon rapidement. L'homme au bermuda revint avec les deux filles qui roucoulaient de plaisir. Ils devaient être tous les trois un peu ivres. Le mulâtre aux sourcils en broussaille n'avait toujours

pas réapparu. Il devait se plaire avec la petite qu'il s'était choisie. Un konpa encore plus langoureux prit la relève. Je priai Dieu pour qu'Yvan revienne vite. Je n'avais plus frais. J'avais chaud. Paul se leva et sans hésiter se dirigea vers moi.

— Vous m'accordez cette danse, Hérodiane ?

Je le regardai, surprise, presque offensée qu'il ose me demander à danser après ses attitudes méprisantes, odieuses envers moi.

— Pardonnez-moi si je vous ai offensée. Vous me l'accordez ?

Sa voix sonnait faux. Yvan m'avait fait comprendre que tout pouvait se conclure maintenant entre lui et son oncle. Je ne voulais pas qu'il parte, que sa famille l'exile en Amérique centrale. Je me levai donc pour suivre Paul qui me tint fermement d'une main froide comme du métal. Dans le noir, nous nous mîmes à danser. Il essaya rapidement de m'attirer vers lui. Je me raidis doucement, juste pour lui faire comprendre que notre danse ne serait qu'un simple exercice conventionnel, un échange de bons procédés entre un oncle et l'amie de son neveu. Je ne l'aurais jamais cru d'une force pareille. Ses bras se déployant autour de ma taille eurent raison de moi. Je m'affaissai pratiquement sur sa poitrine comme un tremblement de terre d'une magnitude maximale transforme un édifice en un tas de décombres.

— Laissez-moi, je vous en prie, protestai-je en me débattant.

— Espèce de sale petite Nègresse ! gronda-t-il. Pourquoi es-tu ici, d'après toi ? Pour rouler tes hanches de femelle en rut dans mon salon ?

Je voulus le gifler. Il attrapa ma main pour me pousser violemment devant lui. Je perdis l'équilibre pour aller me heurter au mur. Paul vint me saisir dans ses bras puissants.

— Viens ici, salope.

Il me frappa au visage de sa main baguée, puis il me traîna vers une porte que je n'avais pas vue dans l'obscurité. Il l'ouvrit et me poussa avec sauvagerie dans une pièce dont l'éclairage rose tamisé était diffusé par un néon au plafond. Je vis dans un grand lit le mulâtre aux sourcils en broussaille qui forniquait avec la petite qu'il

avait choisie. Je me mis à hurler comme une folle. Le mulâtre aux sourcils en broussaille délaissa sa fille et se retourna vers nous :

— Tu as besoin d'un coup de main, cousin ?

— Cela ne se refuse pas, ricana Paul. Il faut parfois être deux pour dompter une bête superbe comme celle-ci.

— Et pourquoi pas trois ? lança l'homme au bermuda, dont la tête apparut dans l'entrebâillement de la porte.

Je voulus, sans espoir pourtant, me précipiter vers la porte. Trois paires de mains d'hommes me saisirent pour m'étendre de force sur le lit. Je me débattais, je hurlais, refusant de réclamer de ces hommes une indulgence, une quelconque pitié, sachant que rien ne les détournerait de leur sombre dessein. Ils retroussèrent ma jupe. L'homme aux sourcils en broussaille fit glisser ma culotte le long de mes jambes qu'on avait immobilisées.

— C'est toi l'officiant, Paul, ricana l'homme au bermuda qui se mit à agiter son sexe en érection devant mon visage.

Je vis Paul se dénuder puis aller ouvrir un tiroir d'une sorte de coiffeuse. Il revint avec un godemiché énorme au bout d'une ceinture en cuir qu'il passa autour de sa taille. Le godemiché raide devant lui avait presque la grosseur d'un bras d'enfant.

— Tu n'auras plus l'envie après de pervertir nos rejetons, gronda Paul, une lueur de démence dans le regard.

Les autres ricanaient, lançaient des plaisanteries de la pire obscénité. C'était surtout le mulâtre aux sourcils en broussaille qui me maîtrisait. Il devait pratiquer un art martial. Il m'avait totalement immobilisée en une prise qui me maintenait les jambes sur ses épaules, lui assis presque sur ma poitrine, m'étouffant de son poids. L'homme au bermuda me tenait les mains. J'avais le sexe ainsi totalement offert à la folie furieuse de l'oncle d'Yvan.

— Ne faites pas ça, suppliai-je. Pitié... Pitié...

— Je savais que tu finirais par demander pitié, jubila Paul. Allez... Encore une fois.

— Je vous en prie, dis-je dans un souffle, la vue brouillée par mes larmes. Pitié...

— Tu vas souffrir, dit Paul. Tu vas souffrir, mais tu vas aimer. Ta jouissance sera ma pitié.

Je devinai Paul qui s'agenouillait devant moi, sa main tripotant mon sexe, cherchant probablement le meilleur angle d'attaque pour son infâme instrument. Il se passa quelque chose que je n'aurais jamais espéré. La petite qu'on avait délaissée et qui s'était réfugiée dans un coin du lit bondit sur nous telle une tigresse en furie, ses doigts aux longs ongles factices mais effilés visant les yeux du mulâtre aux sourcils en broussaille qui m'immobilisait. Il ne s'attendait pas à cette attaque. Hurlant de douleur et de colère, il lâcha prise. Mes jambes étaient libres. Ils avaient commis l'erreur de ne pas m'avoir enlevé mes talons aiguilles. Mes pieds, déjà en hauteur, se détendirent sauvagement. Un talon se planta en plein dans la bouche de Paul qui partit à la renverse, se mettant à vomir du sang. Pendant que le mulâtre aux sourcils en broussaille tentait de se débarrasser de sa petite toujours déchaînée, l'homme au bermuda m'oublia pour porter secours à Paul qui se roulait sur le sol en vociférant. Je bondis vers la porte. Je traversai en trombe la pièce obscure transformée en salle de danse, le salon où les autres filles étaient toujours assises à papoter, peut-être dans l'ignorance du drame qui venait de se jouer. Je sortis de la maison en courant. Je me souvins alors que les talons aiguilles allaient gêner ma fuite. C'était miracle si j'avais pu ainsi parcourir tout ce chemin. L'instinct de survie permet parfois des exploits qu'on ne supposerait pas. Je m'arrêtai pour enlever les chaussures, puis je repris ma course, pieds nus sur l'allée bétonnée, jusqu'à ce que je quitte la propriété. Je parvins ainsi sur la route asphaltée qui montait en pente douce vers les autres villas situées plus en hauteur. Un taxi-moto qui descendait s'arrêta devant moi. Je me dépêchai de sauter derrière le jeune homme qui pilotait le véhicule. Je lui demandai de partir au plus vite, de se permettre des excès de vitesse s'il le pouvait. Il sentait la sueur et l'alcool de canne. Cela ne me gênait pas. Ce qui importait, c'était de m'éloigner le plus possible de ces hommes avant que, revenus de leur déconvenue, ils ne se lancent à ma poursuite.

— À *Paradi*, lançai-je au motocycliste.

J'avais les lèvres tuméfiées. Je saignais à la joue gauche. J'avais une entaille faite certainement par la main de Paul quand il m'avait frappée.

— Vous venez de chez Paul Guéras ? me demanda le conducteur.

— Pourquoi ? lui criai-je pour couvrir le bruit du moteur.

La moto descendait la pente à toute vitesse. Les phares des véhicules qui venaient en sens contraire m'aveuglaient. Je n'avais pas peur. La mort me semblait maintenant une bien bonne chose comparée à ce que l'oncle d'Yvan projetait. La vitesse, le vent qui me fouettait le visage résorbaient ma nausée. Je ne pensais plus à Yvan. Je ne m'étonnais pas qu'il ne soit pas revenu, que je n'aie pas croisé sa Jeep en train de remonter vers la villa de son oncle alors qu'il n'y avait pas d'autre chemin.

— Ce sont des démons, lança le jeune homme en slalomant entre deux lignes de véhicules immobilisés dans un embouteillage. Nous les connaissons tous, sur la montagne. Ils violent les jeunes Nègresses qu'ils ratissent en bas.

— Je déposerai une plainte à la police, lui dis-je.

— N'y pensez pas. La police, c'est eux. La justice, c'est eux. Faites-vous invisible. Cela vaudra mieux pour vous. Vous vous croyez au paradis, n'est-ce pas ?

Il passa l'embouteillage, fit gronder le moteur de son véhicule pour prendre de la vitesse. Il laissa tomber ces mots qui n'avaient rien de nouveau :

— Les coups de machette dans l'eau ne laissent pas de traces.

Du sang coulait sur ma joue. Mes lèvres enflées me torturaient. J'aurais souffert plus que les tourments de l'enfer si Paul Guéras était arrivé à ses fins. Il y a des coups de machette qui laissent malheureusement de terribles traces.



Madame Dulciné me héla alors que je passais devant chez elle. Comment avait-elle fait pour m'apercevoir dans les ténèbres ? Je feignis de ne pas l'entendre. Je savais qu'elle remarquerait les hématomes sur mon visage, surtout la coupure à ma joue. Je devrais trouver une réponse aux questions qu'elle ne manquerait pas de me poser. Je poursuivis mon chemin comme si je n'avais rien entendu. Elle sortit pour se lancer à ma poursuite. Je dus m'arrêter, car sinon elle se rendrait bien compte que je l'évitais, ce qui serait bien pire à gérer.

— Estevèl t'a laissé une clé, Hérodiane. Il a fait remettre une porte.

Je pris la clé qu'elle me tendait en faisant mon possible pour qu'elle ne remarque pas l'état de mon visage. Heureusement qu'il n'y avait pas de lune. L'électricité qui arrivait clandestinement à *Paradi* était coupée. Seules quelques lampes allumées dans les cahutes autour de nous laissaient échapper une lueur qui, parfois, permettait de mieux deviner le chemin.

— Il se passe des choses curieuses à *Paradi*, me dit madame Dulciné.

— Comme quoi ? lui demandai-je, pressée de reprendre mon chemin.

— Cette trombe d'eau qui a dévalé l'escalier et n'a tué que Bonhomme.

Bonhomme était l'homme aux biceps tatoués.

— Certains prétendent que la trombe d'eau est partie de chez toi, Hérodiane, continua madame Dulciné. J'ai certifié que c'était faux en jurant que j'étais chez vous à ce moment.

Elle tenta de trouver mon regard.

— C'est pour vous protéger, Hérodiane. Je vous aime beaucoup, ton frère et toi.

— Les gens racontent n'importe quoi, madame Dulciné. Comment une trombe d'eau pourrait-elle sortir d'une chambrette ?

— Gardez vos secrets si cela vous chante, dit madame Dulciné en haussant les épaules. L'essentiel, c'est qu'Estevèl soit guéri. Tu as

quoi au visage ?

— Rien, lui répondis-je précipitamment.

Je la plantai là pour éviter toute suite à la conversation. Ses regards me poursuivirent, scrutateurs, interrogateurs. Elle n'avait certainement pas été satisfaite de ma réponse concernant la trombe d'eau qui serait sortie de chez moi. Elle n'aurait de cesse de savoir pourquoi mon visage était dans cet état. J'arrivai devant notre chambrette. Estevèl avait fait installer en effet une porte neuve en bois. La clé glissa facilement dans la serrure. Ce fut avec un sentiment de grand réconfort que je retrouvai mon petit nid à *Paradi*. Estevèl n'était pas là. Il m'avait laissé un billet me disant de ne pas m'inquiéter. Il avait des séances de pose chez monsieur Wilson qui se termineraient peut-être tard dans la nuit. Je m'assis sur le lit, me permettant enfin un moment de répit depuis que je m'étais échappée, par miracle, des mains de Paul Guéras et de ses deux compagnons aussi fêlés que lui. Mon téléphone portable sonna dans la poche de ma jupe. J'avais totalement oublié l'appareil. C'était Yvan. Je pris l'appel.

— Hérodiane ! Qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

J'étouffais de colère. J'avais envie de lui envoyer une bordée d'injures.

— Tu oses me demander où j'étais !? arrivai-je à dire finalement.

— Quand je suis revenu, j'ai trouvé toute la villa en émoi. Les filles, qui étaient seules, m'ont appris qu'André et Fritz avaient emmené Paul à l'hôpital. Il aurait eu une attaque en dansant avec toi et tu te serais enfuie, épouvantée.

Sa voix sonnait faux. En même temps, j'étais lasse. J'avais une chape de plomb sur les paupières. Je fus en proie de nouveau à la nausée.

— Je t'appellerai, Yvan, lui dis-je. Je suis fatiguée. Je ne me sens pas trop bien.

— Je t'aime, Hérodiane, souffla Yvan.

Je coupai la communication. Je m'allongeai sans me dévêtir. La lampe à kérosène jetait un éclat irréel sur le tableau de monsieur

Wilson au mur. Les fesses de mon frère occupaient le centre géométrique de l'œuvre comme si elles étaient la matrice de cet univers d'eau que l'artiste avait voulu représenter. Je me demandai si quelqu'un, un jour, me représenterait ainsi, avec mon sexe comme élément fondateur de tout souffle, de toute vie. Je vis se profiler devant moi la face luisante de haine de Paul Guéras. Je ne savais pas si je m'étais endormie, si mon âme s'était faufilée dans le monde des rêves. Il brandissait son godemiché comme un sabre en vociférant : « Malédiction... Malédiction. » Il l'enfonçait en moi. Je me réveillai. Il faisait jour. Estevèl n'était toujours pas rentré. On frappait à la porte. En proie à une atroce migraine, je me levai, titubante, pour aller ouvrir. Je découvris madame Dulciné, les vêtements déchirés, les mains levées vers le ciel, le visage ruisselant de larmes. Elle me tomba dans les bras en hurlant :

— Marie-Édith est morte... Ton amie Marie-Édith. Ma petite fille ! Elle est morte. Elle s'est jetée sous les roues d'un camion. Malédiction, Hérodiade ! Malédiction !



Je me rendis au collège malgré ma mine abominable. Je m'étais souvenue à temps que je devais passer un important examen de chimie. Je m'étais mis un pansement sur la joue. J'avais trempé mes lèvres dans de l'eau salée. Le résultat fut loin d'être satisfaisant. Je remarquai avec effroi que j'avais maigri. La nausée persistait. Je me promis de passer à un centre de santé pour me faire examiner. J'en connaissais un pas trop loin de *Paradi* qui recevait gratuitement les femmes et les enfants, tenu par une ONG dont le responsable était un pasteur baptiste.

Devant le collège, je reçus un SMS de Bobby, l'ami de mon frère. Il me clamait son amour en des vers enflammés, puis m'informait qu'il m'avait gardé des livres qui me plairaient certainement. J'effaçai le message sans y répondre. Je ne portais aucun intérêt à Bobby. Il

valait mieux que je ne le revoie pas à cause de ma passion des livres, sinon il continuerait à espérer quelque chose de moi. En dépit ce qui était arrivé la veille chez Paul Guéras, j'aimais Yvan. Dans mon trouble, dans mon émoi, j'avais cru qu'il avait partie liée avec son oncle dans ce traquenard auquel j'avais échappé. Il était plus sérieux, plus honnête de ma part de comprendre qu'Yvan avait été manipulé par son oncle. D'ailleurs, ni Paul ni les deux autres malades qui se trouvaient avec lui n'avaient osé dire à Yvan la vérité. Ils devaient craindre sa réaction. Mais Yvan devait savoir que son oncle et ses cousins donnaient des fêtes d'un genre particulier. Il m'avait exposée à leurs perversions pour rentrer dans les bonnes grâces de son oncle, dans l'espoir de remettre à flot son entreprise. Cela, je ne le pardonnais pas. C'était pour cela que je ne répondais pas à ses appels et ses SMS. Il fallait qu'il sache que j'étais vraiment en colère.

Dans la cour du collège, dans la salle de classe, je fus bombardée de regards méprisants, mais personne n'osa s'informer des causes de la dévastation de mon visage. J'étais depuis quelques semaines la traînée du collège, l'exemple à ne pas suivre, celle à ne pas fréquenter.

L'examen fut pour moi particulièrement pénible. Je devais faire un effort permanent pour me concentrer. La migraine continuait à battre le tambour dans mes tempes. À chaque fois que je relevais la tête de la feuille d'examen, je surprénais dans la classe des regards moqueurs. Quand je parvins à traiter la dernière question, je m'empressai de remettre mes feuilles au surveillant. Je fus quand même surprise de constater que j'étais la première à avoir terminé. Je raflai mon sac sous le banc. Je quittai le collège, soulagée. La première personne que je vis fut la jeune femme trop maquillée, de l'autre côté de la rue, qui me regardait avec l'air de rechercher le contact avec moi.

Cette fois, mue par je ne sais quelle impulsion, je traversai la rue pour venir me planter en face d'elle. La jeune femme ne bougea pas, se contentant de m'examiner avec minutie.

— J'étais comme toi, finit-elle par dire. Mince... Élançée. Belle. Je ne me maquillais pas autant. Les larmes m'ont brûlé le visage. La souffrance m'a empâtée.

— Vous me voulez quoi ? lui demandai-je.

— Marchons, dit-elle. Il y a une place publique pas trop loin d'ici. On y sera mieux pour parler.

Sans attendre ma réponse, elle partit d'un pas rapide. Je fus bien obligée de la suivre. Elle avait vraiment piqué ma curiosité. La place publique était à cinq minutes de marche. L'inconnue choisit un banc un peu à l'écart de l'agitation de la rue pour que nous puissions nous asseoir.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, lui dis-je pour bien lui signifier que je n'avais pas l'intention de muser ici.

— Il t'a certainement fait le coup de l'oncle qui doit lui sauver son entreprise, n'est-ce pas ?

Comme je restais bouche bée, elle continua :

— Ce n'est pas qu'Yvan soit mauvais. Il est sous l'emprise de son oncle. Tu n'y peux rien. Je sais que tu l'aimes. Moi non plus je ne peux m'empêcher de l'aimer même après ce qu'il m'a fait.

— Qui êtes-vous ? hurlai-je en me levant précipitamment.

— J'ai été, comme toi, l'une de celles qui sont tombées dans les filets d'Yvan et des autres. Regarde-moi. Maintenant, je fais la pute dans les rues. Pour survivre.

— C'est cela que vous vouliez me dire ?

— Il t'a certainement raconté sa première aventure sexuelle. Il ne rate jamais l'histoire de Simone. Mais il ne t'a pas révélé que l'oncle qui l'a initié était Paul Guéras.

Comme je faisais mine de partir, elle se leva pour saisir mon bras.

— Depuis lors, Yvan est malade. Sa famille le sait. Ces filles toutes blanches, belles, parfumées, tout en soie et en dentelle, abandonnées dans ce beau salon pour aller chez Simone, le laissent, depuis lors, impuissant. Il ne peut jouir qu'avec nous. Mais il faut qu'il nous emmène ensuite à son oncle pour je ne sais quel rituel. Il t'a certainement conduite à Paul et ses cousins. Ils ratissent les

quartiers pauvres de la ville en quête de chair jeune et noire pour assouvir leur bestiale et ancestrale névrose.

Je me dégageai violemment de son étreinte.

— Laissez-moi partir. Vous êtes folle !

Elle éclata de rire.

— Folle ! Mais je voulais seulement t'avertir. Pour t'éviter ce que je suis devenue.

Je m'éloignai. Elle me lança avec une hargne soudaine :

— Il n'y a que moi qu'Yvan aime, sale pute. Moi et personne d'autre !



La procession funéraire s'était ébranlée dans la poussière âcre de ce vendredi matin. Les arbres, les demeures, les enseignes, les étals, des deux côtés de la rue, étaient maquillés de la crasse que la ville avait déversée dans l'air. L'impression qui se dégageait de partout était que le temps, ici, marchait au rythme de la bêtise des hommes. Il s'était tout simplement immobilisé. Les horloges n'étaient plus que des leurres. La fanfare massacrait une musique funéraire comme pour la mettre au diapason des uniformes que ses musiciens portaient. Mal assortis. Sales. Presque en lambeaux. Ils avançaient en esquissant une parade approximative comme de pitoyables pantins. Derrière le corbillard qu'on avait dû au départ pousser pour que le moteur acceptât de démarrer, les deux autres filles de madame Dulciné marchaient, silencieuses et dignes, passant de temps en temps un mouchoir blanc sur leur visage en faisant attention à ne pas érafler leur lourd maquillage. Elles faisaient la guerre non seulement à la sueur, mais aussi à la poussière. Derrière elles venait madame Dulciné, épaulée par trois solides commères qui devaient la soutenir quand sa peine et son désespoir se manifestaient par des convulsions spectaculaires. Madame Dulciné fustigeait Marie-Édith en lui reprochant de ne pas

avoir pensé à elle en choisissant la mort. Elle hurlait, prenait à partie Dieu qui lui avait infligé peine pareille, elle, une mère dévouée à ses enfants, fidèle aux préceptes de la sainte Église. À la cérémonie funéraire, elle avait fait attention à ne pas laisser soupçonner au prêtre que Marie-Édith s'était suicidée. Les suicidés n'ont pas trop droit à la bienveillance de la religion.

Depuis le début de ma relation avec Yvan, j'avais eu très peu l'occasion de voir et de parler avec elle. Elle était rarement chez sa mère qui lui tenait toujours rigueur de ne pas utiliser avec efficience les charmes dont la nature l'avait pourvue. Je ne savais rien de son emploi du temps. Je savais qu'elle mentait quand elle prétendait passer la plupart de son temps chez cette marraine qu'elle disait compréhensive. La vérité était que l'inspecteur des impôts qui ne s'était pas présenté le soir de la réception organisée en son honneur était revenu à la charge en exigeant que la jeune fille vienne vivre avec lui. Marie-Édith, qui avait vu là une occasion de se libérer du joug de sa mère, était partie sans avertir quiconque. L'inspecteur des impôts ne voulait plus que la jeune fille ait des liens avec sa famille en raison justement de la personnalité de madame Dulciné dont la réputation sulfureuse dépassait les frontières de *Paradi*. Quelques semaines plus tard, Marie-Édith devait découvrir que l'homme avec qui elle vivait était atteint du sida et qu'il le cachait. Elle s'était dépêchée d'aller faire un test pour connaître son statut sérologique. Elle avait été testée positive, choc qu'elle n'avait pas pu supporter. En dépit de l'accompagnement d'une psychologue que le centre de santé avait mise à sa disposition, elle s'était jetée sous les roues d'un camion.

J'avais eu connaissance du drame de Marie-Édith par la psychologue. La jeune fille m'avait citée comme sa seule amie, la seule personne digne de confiance à qui elle pouvait s'adresser. La psychologue, qui devait me remettre une lettre écrite par Marie-Édith, avait tout fait pour qu'elle comprenne que l'infection ne signifiait pas la fin de son existence, qu'elle pouvait vivre encore longtemps grâce aux médicaments dont on disposait. Marie-Édith n'avait pas eu la

force mentale nécessaire pour faire face à sa situation. La psychologue n'avait, elle, jamais cru que la jeune fille irait au bout de son intention affirmée de se suicider. Marie-Édith, dans sa lettre, expliquait la raison de son geste. Elle terminait en souhaitant que mes relations avec mon frère se normalisent, en me faisant comprendre que la vie était trop courte pour qu'on accepte de se brûler au feu des préjugés. Elle espérait que, malgré tout, mes liens avec Yvan s'affermiraient et aboutiraient, pourquoi pas, à une vie en commun. Elle citait au bas de sa lettre l'intro d'une chanson d'un groupe rap qu'elle aimait souvent écouter : *Est-ce parce que je suis né pauvre que le royaume de Dieu m'est interdit ?*

En lisant les mots de mon amie, je pleurai non seulement sur son sort, non seulement sur le mien, mais aussi sur celui de toutes ces filles qui voyaient leurs rêves, jour après jour, dériver vers les trottoirs diurnes ou nocturnes, vers les rictus de fonctionnaires corrompus, d'élus postiches, de politiciens parasites, de bourgeois puants, de vieillards pervers, qui pouvaient tout s'acheter avec l'or qu'ils tiraient de la merde. Nous devions souvent monter, nous les femmes, des « pénis de Cocagne » pour seulement espérer avoir droit d'entrer au paradis. Mais la plupart du temps, nous glissions vers les abîmes où la déchéance nous privait même du droit à l'humanité.

Je n'avais rien dit à madame Dulciné de la raison du geste de sa fille même si, en deux fois, elle vint me demander si je n'avais pas eu droit à des confidences. Sa douleur à la fois me touchait et m'exaspérait. Elle était une mère qui venait de perdre son enfant nourri de ses entrailles pendant des mois d'attente, d'angoisse et de dévouement permanent. Mais madame Dulciné avait voulu aussi livrer son enfant, à peine pubère, aux mêmes êtres abjects qui n'avaient voulu pour elle que la promiscuité et la crasse de *Paradi*. Par quel trouble de la pensée, sous l'empire de quelle déviation, un être humain peut-il travailler à la pérennité des monstres qui le dévorent en leur offrant sa propre progéniture ? Du haut au bas de l'échelle sociale, les gens pensaient-ils donc que tout était joué et

que rien ne pouvait être modifié, que nous devions accepter les choses telles qu'on les prétendait être, c'est-à-dire immuables, indéracinables, toutes-puissantes. Je me demandais si la douleur de madame Dulciné n'était pas feinte, une douleur pour cette cour devant laquelle elle faisait tant de génuflexions, douleur que savent si bien feindre les pleureuses professionnelles dans certaines cérémonies funéraires. S'il y avait une évidence, c'était celle-ci : madame Dulciné n'avait nullement conscience du mal qu'elle semait. Toutes ses remontrances, ses perpétuelles agressions psychologiques pour faire comprendre que la moralité n'était plus de mise dans ce pays, à l'évidence gangrené par la corruption, obéissaient pour elle à un désir sincère de mettre sa fille sur les chemins de la réussite. Il ne s'agissait jamais ici de casser les ailes du diable. Il fallait de préférence s'installer sur le dos du Malin pour prendre son envol.

Maintenant, Marie-Édith était dans ce cercueil de bois bon marché, acheté à une entreprise funéraire qui offrait ses services aux déshérités de la ville. Du rêve incongru de sa mère, elle n'avait goûté finalement que ce virus sournois qui rôde aux endroits les plus inattendus. La musique de la fanfare était un ricanement ponctué par la toux des cymbales bonnes pour la casse. La procession funéraire, constamment interpellée par les klaxons rageurs des véhicules provoquait un embouteillage monstrueux sur l'unique route qui relie Pétion-Ville aux banlieues qui s'étendent sauvagement vers l'est, vers le lac Azwei. Marie-Édith se retrouvait ainsi à participer à ce moment, me disais-je, à la fois cynique et ironique, à ce désir si souvent manifesté chez tant de gens chez nous, de réduire le monde à la taille de leur insignifiance. Tout marchait, tout respirait au rythme du corbillard qui emmenait le corps écrasé. Les tout-terrain de luxe des bourgeois et des hauts fonctionnaires, les autobus se rendant vers la frontière dominicaine, les camions-citernes transportant l'eau autrement introuvable vers des centaines de foyers, les transports en commun bondés d'écoliers, d'étudiants, de commerçants, de

chômeurs, tous étaient capturés par le champ d'attraction de la voiture funéraire. Parfois, un hurlement hystérique survolait la procession et faisait sursauter parents, amis, badauds, etc. C'était madame Dulciné qui s'offrait à nouveau en spectacle. Voulait-elle à ces moments faire taire les remords qui devaient mordiller sa conscience ? Elle s'immobilisait alors, se figeait, devenait une statue sans centre de gravité. Les commères préposées à sa garde tentaient de la maîtriser, de la calmer. Elle hurlait qu'elle ne laisserait pas sa fille partir seule, qu'elle l'accompagnerait au tombeau. On appela en renfort des amis de la famille, des bras solides, car madame Dulciné était corpulente. Le deuil de sa fille ne lui avait pas soustrait un kilo. On fut obligé de la soulever pour l'emmener à bout de bras telle une égérie fêtée par une foule en liesse. Elle n'avait de vie que ce cri qui glaçait le sang de la foule massée le long de la rue, qui suivait, stupéfaite, ce spectacle inhabituel. Dès que la fanfare eut franchi les barrières de la nécropole, suivie du corbillard et de madame Dulciné dans les airs, hurlante et statufiée, je quittai le cortège. Estevèl, plus en retrait, fit de même. La procession funéraire disparut entre les caveaux et les croix. Nous revînmes vers la rue en quête d'un *tap-tap* pour nous ramener en ville. J'eus un autre début de vertige. Je dus m'appuyer sur Estevèl pour ne pas perdre l'équilibre. Il me regarda, inquiet.

— Depuis quelques jours, tu as mauvaise mine, petite sœur. Tu devrais voir un médecin.

— Lundi matin, j'irai à un centre de santé, lui dis-je pour le rassurer.

— Yvan t'accompagne ?

— Je ne vois plus Yvan.

— Pourquoi ?

Je ne lui répondis pas. Je ne lui avais rien raconté de ma mésaventure chez l'oncle d'Yvan. Je ne lui avais pas dit qu'Yvan ne cessait de m'appeler et de m'envoyer des SMS. À chaque fois qu'il était venu m'attendre à la sortie du collège, bien que je lui eusse signifié l'interdiction du directeur, j'avais fait exprès de traîner à

l'intérieur, d'aller m'enfermer soit à la bibliothèque, soit aux toilettes jusqu'à ce qu'il se décourage et parte. J'avais souhaité qu'il fasse quelque chose d'inattendu qui puisse avoir raison de mes doutes. Qu'il vienne à moi à *Paradi*, comme monsieur Wilson l'avait fait pour Estevèl ! Mais il ne venait pas. Je le haïssais. Je continuais à le désirer. Et plus le temps passait, plus mon ressentiment envers Yvan se diluait dans mon intense désir de le voir, de me noyer dans son regard, dans ses caresses, dans son corps.



Un éclair de lucidité a jeté une brève lueur sur cet espace où rêves, souvenirs s'entremêlent. Cet éclair a recollé des fragments d'images, obligeant les éléments d'un puzzle à se mettre en place juste le temps qu'il faut pour que l'esprit ramone la cheminée encrassée de mes réminiscences. Cela m'a permis de remettre en marche mon horloge intérieure figée sous l'effet des dards qui cuirassent mon corps de douleur. Estevèl est parti depuis plus d'une heure. Il n'est pas revenu. Yvan n'a donc pas appelé. Mon frère chemine vers cette villa dont l'entrée lui sera refusée. J'imagine les gardes de sécurité qui l'interpellent, qui lui intiment l'ordre de rebrousser chemin. Ce n'est pas une heure pour venir réveiller les élus de cette terre. Ils n'ont qu'à voir Estevèl pour se dire que ce n'est même pas la peine de s'enquérir de la raison de sa présence ici. Estevèl tente de faire comprendre qu'il y a une vie humaine en jeu. Une vie humaine à laquelle il accorde plus d'importance qu'à aucune autre, car il a promis sur le lit de mort de sa mère d'y veiller avec plus d'attention qu'à la sienne. Sa sœur se meurt. Sa sœur est l'amante d'Yvan. Yvan doit venir au secours de sa sœur, comme monsieur Wilson est venu à son chevet pour le nourrir amoureuxment. Les gardes ne veulent rien entendre. La barrière demeure obstinément fermée. La sœur d'un paysan avec Yvan Guéras ! Ils lui rient au nez. Estevèl les supplie d'appeler au

téléphone. Il a les larmes aux yeux. Le temps passe. Peut-être ne reverra-t-il pas sa sœur vivante. La colère monte en lui telle une vague vagabonde de l'océan réveillée par une imperceptible secousse tellurique. Une autre douleur m'agrippe le ventre, écartèle ma poitrine, supprime celle des dards. J'ouvre la bouche pour laisser s'échapper un cri. Mon cœur cesse-t-il de battre ?

Je me vois au plafond, flottant tel un nuage cotonneux. Je ne ressens rien. Je suis seulement surprise de me voir allongée, immobile sur ce lit, le visage serein. Une larme, lentement, s'extraît du dessous de l'une de mes paupières et roule, gouttelette de rosée, sur ma joue. Elle côtoie mes lèvres, descend le long de mon menton en gardant sa consistance de perle d'eau. Je la vois glisser sur mon cou, disparaître sous mon chemisier dans le creuset de mes seins. Je continue à assister à sa déambulation, mes yeux ayant maintenant la faculté de forcer la densité de notre espace physique. La larme brillante et vibrante d'énergie va camper sur mon nombril. J'aperçois sous la porte, à l'interstice des fenêtres, dans tous les espaces fissurés de la pièce, les bouillonnements rageurs de l'eau de mer qui emplit la chambrette, monte jusqu'à recouvrir le lit. Des vagues viennent lécher mon corps. Une vague plus grande que les précédentes, dans sa course lente, sculpte un corps d'écume. Je reconnais tout d'abord le vieillard qui fut, un temps, la terreur des nuits de mon frère, puis Estevèl lui-même. J'ai alors envie de fuir, de quitter cette pièce, de passer au-delà du plafond pour me fondre dans la nuit que je devine au-dehors. Je ne veux plus de cette terre. Je veux me détourner de la mer. Je veux me laisser happer par le courant des étoiles, nager à grandes brasses dans l'océan de la Voie lactée. Ma mère me tend la main. Elle paraît heureuse de me voir, mais en même temps elle semble hésitante. Estevèl pose ses lèvres sur les miennes. Je flotte toujours au plafond. Je sens l'eau de mer qui se déverse dans ma gorge, qui fonce comme des milliards d'aiguilles dans les veines de mon corps. Je tousse à fendre l'âme. Je me retrouve sans forces dans mon lit. L'eau a disparu de la pièce. Je suis trempée jusqu'aux os. J'ai du sable dans la bouche, sur le

visage, dans les cheveux. Je n'ai pas le courage de me lever. On bouge la poignée de la porte de l'extérieur qui s'ouvre pour laisser passer madame Dulciné. L'énorme femme s'immobilise, ahurie. Elle a les pieds dans du varech. En avançant vers moi, elle évite, l'air horrifiée, des oursins.

— Je savais que toi et Estevèl, vous me cachiez des choses, fulmine-t-elle.

Elle vient poser sa main sur mon front.

— Hier soir, très tard, Estevèl m'a demandé de venir te tenir compagnie. Il m'a appris que tu étais très malade. Mais je ne sors pas la nuit, à cette heure. *Paradi* est devenu un repère d'engagés qui n'attendent que le moment où on baisse la garde pour qu'ils puissent vous prendre votre âme. J'ai donc attendu que le soleil se lève. Jésus Marie Joseph ! Hérodiane ! Qui t'a mise dans cet état ?

Je n'entends plus les jérémiades, les remontrances de madame Dulciné qui s'active dans la pièce. Quelqu'un me souffle au visage, avec une haleine d'algues, de mer des Caraïbes, que je ne reverrai plus mon frère. Des larmes brûlent mes joues au moment où le sang cesse de couler de mon ventre. La douleur de la morsure des dards a disparu.



J'avais refait en sens inverse, sur un mode ralenti, le chemin qui m'avait éloignée de la demeure de monsieur Wilson en cette fin de soirée où je m'étais enfuie de chez lui, poursuivie par ce personnage d'eau représentant mon frère, personnage qui avait détruit l'image que je m'étais construite d'Estevèl. J'étais restée prostrée des heures durant sur un banc de la place publique, après être revenue du centre de santé, coupée du reste du monde, apparaissant, aux yeux des hommes qui s'approchaient de moi, croyant trouver à cette heure une fille facile, comme une détraquée échappée d'un quelconque asile. Mon téléphone sonna plusieurs fois. C'était

encore Yvan, ne se décourageant toujours pas de renouer avec moi. Il m'avait laissé plusieurs messages. Le fait qu'il feignait d'ignorer la vraie raison de ma fuite de chez son oncle m'horripilait. Je me doutais auparavant qu'il mentait. Ma conversation avec cette femme me surveillant constamment en face du collège m'avait convaincue que j'avais été victime d'un complot pervers de la part d'Yvan. Ce qui me désolait dans tout cela, c'était que mon désir ne reculait pas devant l'évidence. Ce besoin physique me consumait, me détruisait à petit feu, me laissait exsangue. Même si la raison me commandait d'oublier Yvan, d'enterrer cette relation, le sentiment que j'avais pour lui était le plus fort. J'avais envie de me déchirer à pleines dents pour me libérer de ces chaînes. Je me disais que j'étais sous l'emprise d'un envoûtement dont la fonction était d'effriter toute volonté manifestée de me soustraire à cette terrifiante attirance.

Je descendis dans la vallée où se trouvait le hangar-domicile de monsieur Wilson en souhaitant que mon frère ne soit pas présent. S'il était là, je n'aurais qu'à rebrousser chemin. J'avais, pendant des semaines, manifesté mon mépris envers Estevèl, pour qu'il souffre dans sa peau, dans sa chair. Maintenant, je craignais son regard. Je craignais surtout cet amour qu'il disait avoir pour moi, qui, dans la situation désolante dans laquelle je me trouvais, pouvait prendre la forme d'une sollicitude, d'une compréhension beaucoup plus insupportables que s'il avait pensé à un stratagème raffiné et pervers pour se venger de mon attitude à son égard.

Je sonnai à la grille. L'interphone près de la sonnette grésilla. J'entendis une voix. Celle de monsieur Wilson.

— C'est qui ?

— C'est Hérodiane. Estevèl est-il ici ?

Il répondit par la négative sans hésitation. Je lui dis que je voulais lui parler. Il vint presque immédiatement m'ouvrir. Il portait un peignoir bleu couvert de fabuleux lépidoptères. Il me conduisit dans son atelier. Il avait plusieurs tableaux en cours et tous avaient pour motifs la mer et Estevèl dans la pleine magnificence de sa masculinité. Monsieur Wilson, une fois de plus, avait réussi

adroitement à modeler l'écume des vagues pour en donner des formes humaines tandis que, partout, Estevèl semblait s'extraire de l'océan, dieu venu des profondeurs pour goûter aux délices et aux souffrances du ciel et de la terre. La peinture de monsieur Wilson était un hommage tellurique à l'élément eau dans sa manifestation la plus accomplie. Elle célébrait le lien entre le corps et la nature. Elle magnifiait l'inversion des corps et des âmes. Je m'étonnais d'être, dans mon état, capable de porter attention à ces œuvres qui, hier encore, me remplissaient d'aversion.

— Veux-tu du thé ? me demanda monsieur Wilson. J'ai du basilic et de la menthe.

Je fis oui de la tête. Un flot de larmes se déversa sur mes joues. Monsieur Wilson fit comme s'il n'avait rien remarqué. Il se retira pour revenir avec une théière en porcelaine chinoise. Il mit du sucre dans deux tasses, versa le thé fumant qu'il brassa avec une grâce toute féminine à l'aide d'une baguette en bambou de la consistance d'une paille. Il me tendit ma tasse. Je bus lentement, toujours sans rien dire. La boisson chaude me crispa l'estomac. Je fermai les yeux pour résister à la douleur qui fusait dans ma poitrine. Depuis le lever du soleil, je n'avais rien mangé.

— Tu n'es pas venu me parler d'Estevèl. Dis-moi donc ce qui se passe.

— Je sais que vous avez toutes les raisons de ne pas m'aimer, monsieur Wilson. Mais je ne peux m'adresser qu'à vous.

Les sanglots étouffèrent ma voix. Le sol tangua sous mes pieds. Je me trouvais sur un navire livré à la fureur de cette mer peinte par monsieur Wilson. Je ne voulais surtout pas que le visage d'Estevèl surgisse devant moi, là, maintenant.

— Hérodiane ! Comment pourrais-je ne pas aimer quelqu'un à qui Estevèl porte un si grand amour !?

Il me regarda droit dans les yeux. Je détournai les yeux. Sa voix était douce, persuasive. On sentait monsieur Wilson sûr de lui, bien dans sa peau. J'aurais voulu être comme lui. M'adonner à quelque chose qui me plaise, une activité où je puisse exprimer sans aucune

contrainte les sentiments, souvent inavoués, inexplicables, interdits, diffus, brouillons, qui s'agitaient en moi. Je pensai à la réflexion de Marie-Édith. Moi, écrivaine ? C'est ce moment avec monsieur Wilson qui me décida. Pour commencer, j'écrirais mon histoire. Pour que mon désarroi d'être sur cette terre se cristallise dans des mots et des phrases. Pour exorciser mon mal-être.

— Je suis enceinte, monsieur Wilson. Je ne veux pas qu'Estevèl le sache.

Sans rien dire, il s'approcha de moi pour me serrer dans ses bras. Il n'y avait dans son geste aucun désir sexuel, aucune volonté de profiter de la situation pour l'obtention d'une quelconque faveur. Je pensai à mon père. J'aurais voulu qu'il soit là en ce moment, que ce soit lui qui tente ainsi de me rassurer, de me donner la force d'affronter la dure réalité. Mais mon père n'avait jamais été un gage de sécurité et de réconfort. Dans une situation pareille, j'aurais essuyé ses foudres. Que de filles s'étaient retrouvées à la rue, à la merci de tous les prédateurs possibles et imaginables, tout simplement parce qu'à leur malheur avaient été opposés mépris et violence dans le seul but de protéger une image, une illusion pour une société qui demandait tout, mais n'offrait rien en retour !

— C'est Yvan le père, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il le sait ?

Je n'avais pas le courage de lui raconter ce qui m'était arrivé chez Paul Guéras ni de lui faire part de mes doutes, de mes certitudes — peut-être — sur l'implication d'Yvan. Je tentais encore de sauvegarder, malgré tout, l'image de celui qui était le père de l'enfant que je portais. C'était aussi une manière de réduire ma faute, de minimiser mes erreurs aux yeux de monsieur Wilson.

— Non.

— Il faut que tu en parles à Yvan, dit monsieur Wilson. Ce n'est qu'après que tu pourras décider.

— Décider de quoi ? lui demandai-je, sur la défensive.

— De garder ou non l'enfant.

— C'est mon enfant, protestai-je.

Il me serra encore dans ses bras.

— Veux-tu encore du thé ?

Je fis non de la tête.

— Si cela te tente, tu peux rester dormir ici. Estevèl ne viendra pas.

— Non. Estevèl s'inquiéterait.

— Tu as raison. Je vais te conduire jusqu'à *Paradi*.

Je ne pouvais pas refuser. Faire tout ce chemin jusqu'à l'escalier serpent était au-dessus de mes forces. Je n'avais pas un sou pour prendre un taxi.

— Un dernier conseil, Hérodiane, me dit monsieur Wilson. Quand tu auras parlé à Yvan, avoue tout à Estevèl. Parle-lui enfin. Il t'aime. Il te comprendra. Ne lui cache rien. Ce serait le plus sûr moyen de le détruire et... de te détruire également.



Je me retrouve au restaurant où habituellement je rencontre Yvan à ma sortie du collège. Je suis assise à une table. Le serveur qui me connaît s'approche de moi, la carte à la main. Je lui demande seulement un verre d'eau. Il devine que j'attends Yvan. Il s'éloigne avec un air entendu. Il revient avec un verre et une carafe pleine d'eau dans laquelle s'agitent de beaux petits cubes de glace transparente.

Le restaurant qui me semblait auparavant un lieu plein de vie, regorgeant d'attraits, me paraît vide, comme si une décadence soudaine avait consumé son agitation, son originalité. Les verres pendus au plafond au-dessus du comptoir, les bouteilles peintes rangées sur les étagères contre les murs, les posters de peintres, de comédiens, de sportifs, de romanciers célèbres, même la musique douce faite d'un chœur de violons ne parviennent pas à redonner une âme à ce lieu qui pourtant m'enchantait quand j'y venais avec Yvan. Je comprends qu'une seule personne peut insuffler une âme à un

espace physique, âme qui n'est cependant perceptible qu'à vous, car il est impossible de faire partager à quelqu'un d'autre des émotions intimes aussi intenses. Yvan avait perdu à mes yeux une grande partie de son mystère. Il avait été déchu, par ses propres soins, de ce piédestal sur lequel je l'avais placé. Il ne lui était plus possible d'éclairer le chemin où mes pas allaient me mener. Et il n'y a pas d'amour, pas de désir plus douloureux que celui où le cœur a jeté son ancre alors que la raison a pris le grand large pour éviter toute complicité dans le prévisible naufrage.

Perdue dans mes pensées, je ne vois pas Yvan entrer. Il vient vers moi. Il m'embrasse sur le front. Un frisson glacé traverse mon corps. Une sueur froide dégouline soudain sous mes cheveux jusqu'à ma nuque, mon front, entre mes seins.

— Pourquoi te fais-tu tout ce mal, Hérodiade ? me demande-t-il en s'asseyant en face de moi.

Il me prend d'autorité les mains que j'ai moites, anesthésiées. Je ne puis me dérober au geste d'Yvan. Pour le moment et une fois de plus encore, je perds tout contrôle sur moi-même.

— C'est toi qui m'as fait du mal, Yvan, j'arrive à dire dans un souffle.

— Quel mal ? lance-t-il en me regardant, l'air presque surpris.

Je me libère violemment les mains.

— Ton oncle a voulu me violer ! je hurle en oubliant le lieu où je me trouve. Ses cousins lui ont même prêté main forte. Tu savais qu'il était capable de s'en prendre à moi. Tu m'as abandonnée, seule, chez lui, pour lui plaire, pour jouir de ses bonnes grâces, pour sauver ton entreprise.

— Je ne comprends pas, balbutie-t-il... On m'a parlé de crise cardiaque.

Soit il joue parfaitement la comédie, soit il est sincère. Je n'aurais pas dû me trouver en face de lui. Ses yeux allaient avoir raison de moi.

— Laisse tomber, lui dis-je en soupirant, évitant que nos regards ne se croisent. Il y a plus important maintenant, Yvan.

— Qu’y a-t-il de plus important que notre amour, ma chérie ? s’écrie-t-il en me prenant à nouveau les mains.

— Je suis enceinte.

Il fige son geste de porter ma main vers ses lèvres. Je recherche son regard. Il détourne les yeux. Je le vois pâlir, serrer les lèvres. Les doigts de sa main se crispent sur la mienne.

— De moi, bien sûr ? articule-t-il.

— De qui voudrais-tu que ce soit ?

Il lâche ma main. Il se redresse sur sa chaise. Le serveur vient nous présenter la carte. Yvan le congédie d’un geste brusque et nerveux. Maintenant que je lui ai tout dit, je retrouve peu à peu mon courage, mon agressivité. Je m’étais jetée à l’eau. Je devais nager pour atteindre l’autre rive.

— Cette nouvelle ne semble pas te faire plaisir, lui dis-je en me voulant narquoise.

Il secoue la tête, l’air comme navré.

— Hérodiane ! Doutes-tu vraiment de l’amour que je te porte ?

— Prouve-le, je lui lance.

— Tu sais mieux que moi qu’il faut un peu plus de temps pour que ma famille accepte notre relation.

— Les choses peuvent donc changer, lui fais-je remarquer, faussement ironique. Mais ce n’est pas ta famille qui m’intéresse. Si c’était elle, je n’aurais pas cet enfant dans le ventre. C’est toi. Toi seul.

— Il faut que cela se fasse lentement, ma chérie. On ne peut pas tout bousculer, comme cela, d’un coup de pouce.

— Cet enfant serait ce coup de pouce ?

— Non, et tu le sais bien. Cesse de m’agresser.

Il se tait. Il avait perdu son calme dans ses derniers mots. Mon cœur qui s’était comme arrêté de battre quand Yvan avait posé ses lèvres sur mon front dérape dans une course effrénée. J’ai un tambour dans la poitrine. Des battements désordonnés. Des palpitations douloureuses. Je crains que mon muscle cardiaque ne cède.

— Qu'est-ce que tu décides, Yvan ? Je n'exige rien de toi, mais cet enfant est le tien.

— Tu ne peux pas garder cet enfant, laisse-t-il tomber en prenant soin d'articuler chaque mot. Nous avons tout notre temps pour en avoir un. Il nous faut avant tout consolider notre relation.

— En tuant ce que tu as mis dans mes entrailles ?

— Ce que nous avons mis dans tes entrailles, corrige Yvan. Tu étais toujours consentante, que je sache.

— J'ai dix-sept ans, Yvan.

— Je m'appelle Guéras, me rappelle-t-il. Toi, tu t'appelles comment ? Hérodiane... quoi ?

Cela avait été une passe d'armes rapide. Une passe d'armes qui résumait mon lieu de vie, qui résumait notre désespoir à nous de *Paradi* et de tous les autres *Paradi* de ce quart d'île maudite, notre abandon, notre souffrance, nos veines perpétuellement ouvertes, nos rêves détruits avant même qu'ils ne prennent forme. En lui rappelant mon âge, je l'avais menacé d'une poursuite en justice. Lui, il avait rappelé à mon souvenir que sa famille, comme toutes celles qui trônaient aux commandes de la première république noire, était au-dessus des lois, que j'étais une inexistante, une nouvelle forme d'esclave qui avait moins de valeur qu'au temps de la splendeur de ses pères blancs. Aujourd'hui, je ne valais que par ma soumission, que par mon corps, mon sexe offert sans réticence à la jouissance des nouveaux maîtres. Et les nouveaux esclaves, on ne les achetait plus. On les extrayait à volonté d'une mine inépuisable. Celle de la misère. Celle de l'exclusion. Et ma place était quelque part si enviable qu'on pouvait trouver facilement dix, vingt, trente Hérodiane, moins rebelles, pour le même service.

— Hérodiane, dit Yvan d'une voix ferme. Tu peux avoir mille raisons de m'en vouloir. Des raisons que je peux, parfois, comprendre. Je ne suis pas responsable de ce qui est, mais je te le redis encore : avec un peu de patience, nous pouvons surmonter bien des embûches.

Il me prend les mains. Les siennes sont maintenant froides alors qu'habituellement elles sont chaudes. Une chaleur qui me mettait dans tous mes états. Il approche ses lèvres des miennes. Je suis tétanisée par un mélange de dégoût et de désir.

— Je t'aime, Hérodiane. Je veux que tout redevienne comme avant. Je demanderai à mon oncle Paul des explications. Il se peut qu'il m'ait menti sur ce qui s'est passé réellement chez lui.

Il pose ses lèvres sur les miennes. Je me raidis. Sa langue tente de m'avoir. Je me dérobe à sa tentative.

— Qui est cet oncle qui t'a initié en t'emmenant chez cette pute, Yvan ? je lui demande. C'était Paul ?

Il sursaute. Sur le coup, je l'ai désarçonné.

— Pourquoi cette question ?

— Réponds, lui dis-je.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec notre histoire ?

— Cela a beaucoup à voir avec notre histoire, Yvan. Est-ce vrai que tu ne ressens rien pour celles qui seraient plus aptes que moi à partager ta vie, à porter ton enfant ? Que tu serais impuissant avec elles ? C'est cela qui effraie ta mère ?

Il a une réaction d'une violence inouïe. Sa main balaie les verres, la carafe d'eau et les couverts sur la table. Le tout va se fracasser sur le sol, faisant un bruit épouvantable dans le restaurant désert à cette heure. Les deux serveurs, prudemment, ne bougent pas. Yvan se lève brusquement, fait mine de partir, mais revient vers moi. Il tire la chaise à lui, se rassoit, en proie à une colère qui empourpre son visage. Ses yeux soudain injectés de sang me font peur.

— Ce que tu viens de dire, Hérodiane, ne le répète jamais. Efface tout cela de tes pensées.

Il aurait pu m'agresser, me frapper, me faire mal, sans que personne me porte, ici, secours.

— Dis-moi que tu ne recommenceras plus, Hérodiane, exige-t-il, menaçant.

Je m'étais aventurée sur un chemin dangereux. Il fallait savoir quand battre en retraite.

— Je n’ai rien dit, Yvan.

Il fait signe à un serveur d’approcher. Il demande qu’on nettoie le parquet et qu’on lui apporte un whisky sec. Il me propose de commander ce que je veux. Je lui dis que je n’ai besoin de rien. On reste sans parler, l’un refusant de fixer l’autre. Me lever. Partir. Prendre le chemin du soleil à l’aube. Nager à grandes brasses dans une herbe couverte par un tapis de rosée. Entendre sonner les cloches de l’église de Saint-Jean. Je suis toujours assise ici, dans le lieu de mon rêve à l’envers, mon rêve dénudé, mon rêve camisole, mon rêve boulet, mon rêve entrave, mon rêve échafaud, mon rêve d’écartelée vive.

— Demain, très tôt, je te conduis à une clinique. Je connais un bon médecin. Ce sera sans douleur. Tout se passera bien. Je te le promets.

Je suis secouée de sanglots. Les larmes pulsent de mes yeux. Mes mains sur la bouche, je tente d’assourdir ma douleur, de lui faire prendre corps avec le silence. Je sens déjà en moi la souffrance de l’être que mon impuissance condamne à mort. Je comprends, à ce moment, que le néant est aussi un autre état de conscience, une dérive finale vers un abîme certain, mais combien lointain, une panique figée, permanente, dont la foi amère en son indignité est le moteur.

— Il faut que tu te reposes, Hérodiane, dit Yvan, comme indifférent à mon désarroi. Je te reconduis.

Je me laisse faire. Je voudrais qu’il descende de sa Jeep, qu’il me prenne par la main pour m’aider à gravir l’escalier serpent. J’aurais voulu être allongée sur mon lit et qu’il soit là, à côté de moi, à me parler, à avancer une cuillère de nourriture vers mes lèvres. J’aurais joui une dernière fois avec le fruit de sa semence dans mon ventre, de ses caresses, en plein cœur de la fournaise crasseuse et bruyante de *Paradi*. Il me laisse à l’entrée du corridor, entre la maison de jeu et le temple protestant, en me recommandant d’être ici, demain matin à six heures. Je tais ma rage, ma souffrance. Je chemine longtemps, le poids de mon propre mépris sur les épaules,

incapable d'en appeler au suicide comme avait pu le faire Marie-Édith, incapable d'insuffler le moindre espoir à cette vie qui naît dans mon ventre. J'ai la vision de mon corps de petite fille se noyant dans la baie de Saint-Jean et je ne veux pas que surgissent de la mer les bras puissants de mon frère pour me ramener à la vie.



Combien de temps étais-je restée ainsi immobile dans le noir, assise au milieu du lit, dans la position du lotus, mes sens refusant tout contact avec l'extérieur, dans une vaine tentative d'un suicide qui ne serait pas une mort, mais le choix de la conscience dans l'inexistence, dans le néant. Se voir, se sentir tout simplement dans le néant. Je voulais dépouiller mes pensées de toute consistance, les transformer en des filaments cotonneux qui iraient se dissoudre à l'horizon, dans les abîmes des mondes premiers. Je n'entendis pas Estevèl entrer, chasser les ténèbres en passant une allumette, puis en enflammant la mèche de la lampe à kérosène. Il vint me secouer, certainement apeuré de mon inexpressivité.

— Hérodiane ! Es-tu malade ?

— Oui, lui répondis-je.

— De quoi souffres-tu ?

— Je ne souffre pas.

— Tu viens de dire que tu es malade...

— Je suis enceinte.

La nouvelle l'atteignit comme un uppercut bien placé à la face d'un boxeur. Il s'arrêta, tituba, retrouva son équilibre, me considéra les yeux écarquillés.

— Tu es enceinte d'Yvan ?

Je ne comprenais pas pourquoi il fallait préciser. Je choisis le mutisme. Estevèl se laissa choir sur le lit, les deux mains sur la tête, dans l'expression du plus parfait désespoir.

— Maman... Maman, se mit-il à sangloter. J'ai échoué. Pardonne-moi, je t'en supplie. Pardonne-moi.

— Je ne vais pas garder l'enfant, annonçai-je brusquement à Estevèl en ignorant ses pleurs.

— Tu ne peux pas faire cela, Hérodiane, gémit mon frère. Et puis, cela ne dépend pas seulement de toi. Il y a aussi Yvan. Que dit-il ?

— Il veut le garder, mentis-je. C'est moi qui refuse.

— Pourquoi ? hurla Estevèl, soudain furieux. On peut commettre une erreur. Mais tu ne peux pas risquer ta vie en avortant.

— Si je garde cet enfant, ce sera la preuve que tu auras raté ta mission, Estevèl, lui fis-je comprendre.

— Si tu meurs ? s'écria-t-il. Je ne veux pas que tu meures !

— Je ne mourrai pas. Yvan s'occupe de tout.

— J'aurais dû te parler pendant qu'il en était encore temps, petite sœur, se lamenta Estevèl. Je ne l'ai pas pu parce que tu n'avais pour moi que mépris. Je me disais que je n'avais peut-être plus le droit de te parler comme ton aîné. Mais j'aurais dû le faire.

Il se leva pour aller se frapper sa tête contre le mur.

— J'aurais dû le faire, continua-t-il à se lamenter. J'aurais dû le faire.

— Tu vas te faire mal, lui dis-je. Arrête.

— Je t'aime, petite sœur, fit-il en revenant vers moi. Comprends-tu ? Je t'aime. Si je te perds, je ne vivrai plus.

Cette fois, je ne me retins plus. Toutes les digues s'effondrèrent. J'explosai de colère :

— J'en ai assez que tu me dises que tu m'aimes, Estevèl. Aimer veut dire quoi pour toi ?

Il me considéra, surpris de ma brusque sortie. Je me redressai, me mis debout sur le lit pour venir vers lui.

— C'est à cause de toi si je suis tombée dans les bras d'Yvan. C'est toi dont j'ai toujours voulu. J'ai toujours attendu que tu voies en moi une femme et non une sœur. Tu n'as toujours eu pour moi qu'indifférence. C'était toujours : « Je t'aime, petite sœur. »

Il me regardait, totalement abasourdi.

— J'étais à la fois inquiète et heureuse de ton indifférence envers les autres filles. J'ai essayé de pénétrer ton univers, de t'être le plus possible soumise en espérant qu'un jour tu ressentirais un vrai amour pour moi. On aurait pu être tranquilles, toi et moi, loin de tout... Tu n'as rien compris.

Je sautai hors du lit, m'approchai de mon frère tétanisé par mes mots. Sans qu'il puisse réagir, je saisis son visage des deux mains pour plaquer mes lèvres sur les siennes. Ma langue tenta de s'ouvrir un passage. Il revint à lui à ce moment. Il me repoussa violemment, hurlant comme un damné.

— Non, Hérodiane. Non ! Tu es devenue folle... Reprends-toi !

— C'est toi qui es devenu fou, rugis-je. Quand, à ce vernissage chez monsieur Wilson, j'ai découvert la nature de tes relations avec lui, tout en moi s'est fissuré, a explosé. Yvan Guéras m'a trouvée sur une place publique. Je l'ai suivi et je me suis donnée à lui. C'est de ta faute !

Les jambes de mon frère ne pouvaient plus le soutenir. Il s'accroupit, presque en position fœtale, sanglotant à fendre l'âme.

— Tu ne m'as jamais aimée, Estevèl, continuai-je, sans pitié pour lui.

Je revins au lit. Ma respiration devenait douloureuse en raison d'une brusque et soudaine migraine. Je m'y installai dans la position où Estevèl m'avait découverte.

— Demain matin, je me ferai avorter.

— Je t'accompagne, souffla mon frère.

— Non. Je veux être seule avec Yvan.

— Je vais prier pour que tout se passe bien, gémit Estevèl.

— Prie pour que tout se passe bien, Estevèl. Le royaume de Dieu, à nous, est interdit. Cela a toujours été ainsi.



Cela fait trente-six heures à peu près qu'Estevèl est parti. J'ai repris des forces, incapable de croire qu'après tout le sang perdu je peux maintenant marcher, me mouvoir sans ressentir aucune douleur. Le matin où madame Dulciné était venue frapper à ma porte et que je m'étais aperçue de l'absence de mon frère, j'avais voulu partir à sa recherche. Mon état physique dissuadait toute tentative en ce sens. Je m'étais rétablie cependant d'une manière qui tenait du miracle. Madame Dulciné ne cessait de répéter en me regardant d'un air entendu : « Estevèl et toi, ne pensez pas que vous continuerez à cacher des choses à une bien née comme moi. Vous allez tout me raconter. »

Monsieur Wilson est arrivé tôt ce matin à *Paradi*. Il était mal mis. Il ne s'était pas rasé. Il s'inquiétait de ne pas avoir vu Estevèl et de n'avoir reçu aucun appel de lui. Je l'ai emmené à l'écart pour le mettre, sans crainte aucune, au courant de ce qui s'était passé au cours de ces dernières heures. La décision d'Yvan que je ne garde pas l'enfant. Mon avortement. Mon hémorragie la nuit même. Le refus d'Yvan de répondre au téléphone. La tentative d'Estevèl de joindre Yvan pour le mettre au courant de mon état afin qu'il puisse me conduire à l'hôpital. Comprenant que je ne reculerais devant rien pour retrouver mon frère, monsieur Wilson a décidé de m'accompagner à la recherche d'Estevèl. Mon plan était simple. Me rendre jusqu'à la villa d'Yvan. Refaire le parcours de mon frère au cours de cette nuit où j'avais rêvé de cette étrange promenade de la mer. Madame Dulciné tenait à être de la partie. Estevèl, déclara-t-elle, était maintenant son fils. Elle exigea qu'on l'attende pour qu'elle revête des vêtements appropriés. Cela allait être une curiosité pour moi de la voir descendre l'escalier serpent, ce qu'elle fit à mon grand étonnement avec une légèreté qui avait à voir avec des facultés qu'elle devait prêter à ces engagés qu'elle prétendait ses ennemis.

Nous mîmes deux heures pour atteindre la propriété des Guéras. La circulation à Pétion-Ville se fait dense dès le lever du soleil. La route qui quitte la ville pour partir à l'assaut des hauteurs est souvent

obstruée par de grands camions à bascule qui transportent le sable qu'on extrait sans cesse de la montagne. Deux taxis-motos nous déposèrent juste devant la route privée qui monte vers la villa des Guéras. Pendant que nous approchions, je sentais la crainte qui s'agitait en moi prendre forme dans la quasi-certitude qu'Estevèl n'était plus de ce monde. Un cormoran jaillit des sommets d'un bois de conifères et vint planer au-dessus de nous en décrivant de grands cercles. Monsieur Wilson s'arrêta, interloqué, pour regarder l'oiseau qui, battant les ailes, reprit de l'altitude pour disparaître dans la direction du soleil. L'apparition totalement improbable dans ce lieu du cormoran avait renforcé mes funestes certitudes. Je sentis le trouble de monsieur Wilson, car il connaissait maintenant les attaches mystérieuses de mon frère avec le monde aquatique et ses créatures. Je fus calme, sereine en apercevant la barrière détruite, l'allée bordée de fleurs, les parterres gazonnés, couverts de varech, de sable et de coquillages. Nous entrâmes sans aucune crainte. Il n'y avait personne alentour. Nous vîmes la villa avec les portes défoncées, les murs, les fenêtres, les toits comme éclatés. Dans ces ruines étaient pris des touffes d'algues marines, ce qui restait de girelles, de trachyptères, de tétrodons, d'ophiures, de pieuvres, de nasses de pêcheurs, de débris d'épaves, comme si la mer, dans sa furie, avait tout ramoné pendant sa route pour arriver, vengeresse, ici. Alors que nous restions figés, ne sachant quoi dire devant ce spectacle peu commun, nous vîmes arriver vers nous un homme s'aidant d'une béquille. Quand il fut plus près, nous vîmes qu'il avait le pied dans un plâtre où une main avait peint, au feutre, des poissons rouges. Il s'avança vers nous pour me désigner du doigt.

— Es-tu la sœur d'Estevèl ? me demanda-t-il.

— Je suis sa sœur, répondis-je. Sais-tu où il est ?

— Je t'attendais. Le vieillard m'a sauvé la vie pour que je puisse témoigner.

— Témoigner de quoi ? cria presque monsieur Wilson, donnant libre cours à sa tension nerveuse. Où est Estevèl ?

— J'étais de garde ce soir-là, expliqua l'homme. Je n'étais pas seul. Nous étions trois. Estevèl est arrivé ici. Il était aux environs de minuit. Il a demandé à voir Yvan. Nous jouions aux dominos comme d'habitude. Nous lui avons fait comprendre qu'il était hors de question qu'à cette heure on dérange Yvan Guéras. Estevèl a insisté en faisant comprendre que sa sœur était malade, que monsieur Guéras devait l'emmener au plus vite à l'hôpital. On lui a dit qu'on avait des ordres stricts. Il s'est mis en colère. Il a pris une pierre, a tapé sur la grille, ce qui a fait un raffut de tous les diables. Les deux autres sont sortis pour le calmer. Estevèl s'est battu avec eux. Ils ont réussi à le maîtriser. C'est à ce moment qu'Yvan Guéras, attiré par tout ce bruit, est venu voir ce qui se passait. Ce n'était pas dans ses habitudes de sortir à cette heure pour une raison pareille, alors que sa sécurité pouvait être compromise. Il avait deviné que c'était ton frère. C'est sûr.

— Que s'est-il passé ensuite ?

L'homme détourna les yeux. Il semblait gêné. Continuer ce récit lui était certainement difficile.

— Parlez, le supplia presque monsieur Wilson. Je veux savoir ce qui est arrivé à Estevèl.

Il avait la voix cassée. Il était en sueur. Des larmes coulaient sur son visage tourmenté. Je lui serrai fortement l'épaule pour lui donner un peu de courage.

— Quand Estevèl lui a fait part du motif de sa présence, Yvan Guéras s'est mis en colère. Il lui a dit, avec tout mon respect, que les Nègresses se prenaient trop la tête quand elles baisaient avec leur maître. Il lui a dit qu'il n'avait plus rien à faire avec une sale Nègresse, paysanne de surcroît, qui se prenait pour quelqu'un doué d'esprit. Votre frère a voulu le gifler. Les deux gardes, Yvan Guéras s'est mis de la partie, l'ont battu à mort. Je n'ai pas frappé Estevèl. Si je l'avais touché, je ne serais plus de ce monde.

— Mon Dieu ! sanglota madame Dulciné qui avait gardé jusqu'ici le silence.

— Yvan Guéras, avant de regagner ses appartements, a ordonné qu'on jette le corps de ton frère dans un ravin pour qu'il puisse être dévoré par les porcs, continua l'homme. Les gardes m'ont laissé seul en faction. Ils étaient à peine revenus, trente minutes plus tard, que j'ai vu cette chose arriver.

— Quoi ? demanda madame Dulciné, les yeux brusquement brillants malgré les larmes.

— Je ne sais pas. Cela avait l'air d'une vague. On aurait dit que la mer était parvenue jusqu'ici en enjambant la ville pour remonter la montagne. Elle a déferlé sur la villa avec un fracas de tonnerre. Je n'aurais pas dû avoir la vie sauve. Quand je suis revenu à moi, j'ai vu un vieillard penché sur moi. Il m'a dit simplement : « Parle à la sœur du jeune homme. Elle viendra ici. » Puis il a disparu. Je me suis relevé. Tout autour de moi était couvert de sable et d'algues. J'avais mal à la jambe. Je pouvais à peine marcher, mais je voulais savoir ce qui était arrivé à Yvan Guéras, à sa mère ainsi qu'à Paul Guéras et aux trois autres membres de la famille qui se trouvaient présents ce soir-là pour une partie de poker. Le père, alors, n'était pas en Haïti. Ils étaient tous morts. Noyés ! Il y avait du sable plein leur bouche, leurs yeux, leurs oreilles. Ils étaient à moitié dévorés, comme si les cadavres avaient séjourné des jours dans la mer.

Il se signa.

— Ton frère et Agwe partagent le même lit.

— Je le savais, murmura madame Dulciné en se frappant la main sur le front. Je le savais.

— Où ont-ils abandonné le corps d'Estevèl ? demanda monsieur Wilson qui, incapable de se tenir debout, s'était assis sur un muret dégoulinant de sable marin, la tête entre les mains, désespéré.

— Je voulais sauver mon âme, expliqua l'homme. On ne laisse pas un enfant d'Agwe sans sépulture. Malgré ma jambe, j'ai pris une pelle. Je me suis traîné jusqu'au ravin. J'ai creusé une tombe et j'ai enterré le corps afin que les porcs, au lever du soleil, ne le profanent pas.

— Emmenez-moi à lui, sanglota monsieur Wilson. Je vous en supplie. Emmenez-moi à Estevèl.

Sa douleur était poignante. Il glissa du muret pour choir sur le sol ensablé. Je m'avançai sur l'allée autrefois si altière de la villa des Guéras. Je me baissai, pris une poignée de sable que je laissai couler lentement entre mes doigts, sur mon front. Le sable portait encore l'odeur d'algues de mon frère que j'étais seule à percevoir même quand les brises des montagnes soufflaient vers Saint-Jean, parfumant les êtres et les choses de leurs effluves de conifères. Le sable avait la chaleur du corps d'Estevèl quand il venait se pelotonner contre moi aux temps de sa peur du vieillard de la mer. Je fus emmurée dans ma douleur comme si mon frère, dans le monde d'eau où il se trouvait certainement, voulait, seul, cueillir mes larmes. Mes genoux, lentement, s'affaissèrent. Je pleurai, en silence, une dernière fois, Estevèl et Yvan, mes hommes, la pleine lune et la lune noire de la terre brûlée d'Hérodiane.

Dix mois se sont écoulés depuis la disparition d'Estevèl. Je ne pense plus à Yvan. Son image s'est dissoute dans mes souvenirs. Ma seule peur, c'est qu'il me soit désormais impossible d'éprouver le moindre désir pour un homme. Je suis une terre brûlée, aride, une terre aux veines ouvertes, une terre qui n'espère pas du ciel la moindre clémence. J'ai recommencé à faire ce cauchemar qui m'a souvent hantée. Je me vois sous des décombres, le corps pétri par la terre, asphyxiée, aveuglée.

Monsieur Wilson a vu dans ce songe à répétition que je lui ai raconté un sombre présage. Depuis quelques années, la ville ressent quelques secousses qui font craindre un séisme destructeur. Il a exigé que je quitte *Paradi* pour m'installer chez lui. Au début, je n'ai pas voulu. Il a insisté en me faisant comprendre que je n'avais pas d'autre choix, sinon que de suivre le chemin de tant d'autres filles qui vont arpenter les trottoirs diurnes et nocturnes en espérant attirer l'attention de prédateurs souvent aussi vils qu'Yvan et Paul

Guéras. Il m'a bien fait comprendre que c'était la condition pour que je continue à fréquenter le collège.

Jamais monsieur Wilson n'a eu un geste, un propos déplacés à mon endroit. Il a de toute manière cette impossibilité à ressentir la moindre attirance physique pour les personnes de l'autre sexe. Le respect qu'il me témoigne constamment, je l'ai compris, est un hommage qu'il rend à l'homme qu'il a aimé et qui, il le répète souvent, a impulsé à son œuvre un surcroît d'âme et de beauté.

J'aide maintenant monsieur Wilson dans sa nombreuse correspondance. Je tiens ses comptes. Je classe les articles, nombreux et élogieux, qu'on publie sur son œuvre dans des journaux tant ici qu'à l'étranger. J'ai commencé un roman où je veux raconter ma vie, ma relation avec mon frère, avec Yvan, ce que ce pays m'inspire de rêves et de dégoût. Monsieur Wilson a lu le premier chapitre de mon roman. Il m'encourage constamment dans cette voie. Il dit que c'est un excellent moyen d'extirper définitivement de moi les vieux démons et de renaître à une vie nouvelle.

Cet après-midi-là, je viens tout juste d'entrer dans une banque, à une centaine de mètres de l'hôtel Oloffson, hôtel qui a eu à accueillir Graham Green, l'auteur du roman *Les Comédiens*, ce roman si inspiré, si vrai, sur nos guignols d'hier et encore d'aujourd'hui. J'ai poussé la porte vitrée pour pénétrer dans la grande salle où une file de clients de dernière minute se pressent vers les guichets. On ferme les portes de la banque dans quinze minutes. Je dois effectuer une transaction en urgence pour monsieur Wilson. L'agent de sécurité vérifie que je ne porte pas une arme. C'est le rituel obligatoire depuis que la délinquance, avec l'aval du parti au pouvoir, s'est installée avec force dans nos rues. Au moment où je vais me diriger vers un guichet, j'aperçois par la porte vitrée un homme de l'autre côté de la rue, debout sur le trottoir, un livre sous le bras. Je le reconnais. Ce sourire ! Cette face lunaire luisante de sueur ! C'est Bobby. Sa chemise, entrouverte sur une poitrine velue, est tendue maintenant par un embonpoint plus qu'évident. Je suis secouée par une bourrasque de sentiments contradictoires. Remords, colère,

répulsion, dégoût, frustration. Des images d'Yvan se superposent à celles de Bobby devant son commerce, à me parler, avec passion, des livres qu'il a lus. Je pense à sœur Jérémie. Je pense à sœur Marie-Francine. La première a voulu me démolir. La seconde, en pensant effacer la perfidie de sa coreligionnaire, m'a pavé le chemin vers un fantôme destructeur. Je pense à mon frère Estevèl. Mes narines captent un improbable parfum d'algues et de coquillages. Je rebrousse brusquement chemin. Je pousse l'un des battants de la porte vitrée. Je traverse la rue. Bobby me voit à ce moment. Il est si surpris qu'il laisse échapper le livre qu'il tient. Je tombe dans ses bras, emportée par des sanglots. Comme il me serre contre lui, la terre tremble avec force sous nos pieds. Devant nous, la masse de béton, de blocs et de ferraille de la banque s'effondre dans un fracas d'apocalypse.

Lexique

BARIKAD : groupe rap créole très connu en Haïti.

BORLETTE : loterie haïtienne.

EKSPEDISYON : sorts, envoûtement.

ENGAGÉS : hommes ou femmes ayant vendu leur âme au diable.

KLEREN : alcool de canne.

KONPA : rythme de musique haïtienne.

PERISTIL : temple vodou.

CHARLES OSCAR : général haïtien du début du xx^e siècle si réputé pour sa cruauté qu'il est devenu une sorte de croque-mitaine national.

OUNGAN : prêtre vodou.

VÉVÉ : représentation géométrique d'entités vodou.

La chanson qui fait danser Hérodiane avec son frère :

*Ton souvenir me bouleverse l' âme / Alourdit mon cœur de chagrin /
Tu ne partages plus ma vie
Les cicatrices de l'amour restent pour demain / C'est vrai que nos vies ont pris
des directions opposées
Mais nous pouvons encore partager la même passion / Malgré ce qui est déjà
fait, je t'aime encore
Mes sentiments demeurent les mêmes / En dépit de notre séparation*

(Nu Look et Arly Larivière)